





NKV
RAYON

N1

LES

RAYONS DU SOLEIL.



Les rayons du soleil, pénètrent les corps..... les rayons d'intelligence éclairent les esprits.....

FÉNÉLON.



LONDRES:
P. ROLANDI, 20, BERNERS STREET.

1855.

WILCOCKSON, IMPRIMEUR, ROLLS BUILDINGS, FETTER LANE.

AVANT-PROPOS.

Dans un des ouvrages de M. de Bernard se trouve fort habilement dépeint le despotisme de la vie privée; cette description m'impressionna vivement et quelques années après, voulant faire moi-même un essai littéraire, elle me fournit un sujet. De quinze à vingt-cinq ans, on est fort souvent victime d'une tyrannie qui assoupit les germes de toutes les bonnes qualités. Une main amie et secourable à cette époque-là assure le bonheur de toute une vie; mais il n'est pas rare d'être entièrement dépourvu de cet appui au moment où l'on en a le plus besoin. Pour illustration de mon idée, je cite l'histoire de Pauline — convenons que c'est un cas extrême.

Pauline est une petite fille de dix ans, unique enfant de parents dont elle fait les délices. Tout le monde la regarde avec admiration, et l'on ne trouve pas son égale en sagesse et en beauté. Pauline eut pu devenir reine, si les diadêmes ne couronnaient que les têtes les plus belles et les plus intelligentes.

Mais huit ans se sont écoulés, et un grand changement a eu lieu. Avec les années sont venues les réflexions et la conviction que le monde n'est pas si bon, si sensible, que sa jeune et ardente imagination le lui avait dépeint. Il y a d'abord les frivolités dont elle s'ennuie; ensuite

les petitesses qu'elle méprise; enfin ce sont les injustices qui la révoltent. Il se germe en elle, pour tout ce qui l'entoure, un sentiment de dégoût qui, à son insu, s'enracine de plus en plus dans son cœur. L'esprit borné de ses parents n'a point ce qu'il faut pour guider une jeune fille au delà des années de l'enfance; et comme ils prêtent une oreille impatiente aux idées qui s'éveillent en elle, le silence et la contrainte font naître un éloignement qui s'accroit de jour en jour. Sa mère cherche vainement à reléguer l'intelligence de sa fille, dans les mêmes bornes où la nature a placé la sienne; mais elle ne réussit que trop à augmenter de plus en plus la tristesse de son enfant, qui perd bientôt cet air gai et riant si naturel à son âge; les soucis commencent déjà à voiler son front.

Bientôt arrive le mariage. Pauline, par pur désir de quitter une maison, où elle ne trouve plus ni affection, ni sympathie, se donne sans amour à un homme indigne d'elle, qui, frappé de sa beauté, n'a pas même l'intelligence de s'apercevoir de ses autres bonnes qualités. Sans enfants auxquels elle aurait pu prodiguer les élans de sa tendresse assoupie, l'affection dont Dieu l'a douée ronge son cœur. Sa souffrance muette qui n'avait ni consolateur ni confident la minait lentement, et à peine deux ans s'étaient-ils écoulés depuis ses noces que la pauvre Pauline se coucha pour ne plus se relever.

Le mari, en apprenant la mort de son épouse s'écria: "Fasse le ciel que ma seconde femme soit plus joyeuse! celle-là m'a fort attristé."

TABLE DES MATIÈRES.

Les Rayons du Soleil.

I.

PIC-NIC SUR LE BORD DE LA TAMAR.

" Was ist unserm Herzen die Welt ohne liebe ! Was eine Zauberlaterne ist ohne licht !

" Ich werde sie sehen ! Ruf' ich morgens aus, wenn ich mich ermuntere, und mit aller Heiterkeit der schönen Sonne entgegen blicke ; ich werde sie sehen ! "

WERTHER.

Ils étaient si heureux..... Ils ne voulaient pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changer la bonne espérance de bonheur futur
Que Dieu dans sa bonté faisait naître dans leurs cœurs.

" True love is no shadowy or hectic sentiment ; its beneficent influence, like the scented flame of an alabaster lamp, diffuses light, warmth, and fragrance, o'er the heart over which it rules."

J. E. HAMILTON.

Comment donc? Une préface qui s'annonce si lugubrement, et un titre qui nous rappelle la nature sous son aspect le plus riant.

Oui ! mon cher lecteur, et mon livre ressemble à la vie, tantôt éclairée par le soleil, tantôt voilée par les ténèbres. Mais

comme dans le cœur de l'écrivain la joie l'emporte sur la tristesse, le bonheur a le dessus dans les idées qui traversent son esprit, et cet état de choses bien établi..... commençons l'histoire.

La scène, pour le moment, se passe en Angleterre. — Sans doute vous avez visité le Mont Edgecombe, cette terre enchanteresse que le conquérant de l'invincible Armada reçut pour récompense de sa victoire. Vers l'orient, le terrain s'élève de la côte pierreuse dans une ascente précipitée, et à travers le domaine entier la verdure et les bosquets forment un agréable mélange. Dans les jours brillants de l'été, le coup-d'œil est magnifique; l'imagination se transporte en Italie, ce beau pays

"That prompts a poet's witching minstrelsy."

Le jardin italien est remarquable par ses longues avenues d'orangers. Un escalier conduit à la Terrasse, qui est surmontée d'une balustrade et ornée de chaque côté de belles statues du Liber et de Vénus de Médicis. Au milieu se trouve la magnifique statue de l'Apollon du Belvédère :

"The lord of the unerring bow ;
The God of life, and poetry, and light."

A l'extérieur du bois, près de la grève, se trouve une rotonde d'architecture ionique, dans laquelle il y a un buste de Milton et l'inscription ci-jointe de son "Paradis Perdu," faisantallusion au feuillage de l'ascente voisine :

"Overhead up grew
Insuperable height of loftiest shade,
Cedar, and fir, and pine, and branching palm,
A sylvan scene; and as the ranks ascend
Shade after shade, a woody theatre
Of stateliest view."

A une petite distance de la rotonde, se trouve une ruine artificielle représentant les restes d'une tour gothique; quelques degrés es-

carpés conduisent au sommet, lorsqu'une belle vue panoramique s'offre aux yeux*.

On voit, dans l'embouchure du Tamar, les corvettes de guerre, les bateaux marchands, les minces goëlettes; mais, pour bien apprécier cette belle rivière, il faut remonter vers sa source.

Les ruines de Cothele sont magnifiques et entourées d'arbres gigantesques; mais dans les alentours de Weir Head, les vues sont encore plus pittoresques : là se déroulent des sites que la nature a comblés de tous ses dons, et où la muse de Carrington a laissé de fort beaux souvenirs.

On dit que le soleil est plus rare en Angleterre qu'en France; mais ce jour-là il brillait un vrai soleil de Provence. La rivière se dessinait bleuâtre sur cette nappe resplendissante de clarté dont l'astre du jour inondait l'horizon.

Mais d'où vient ce bruit lointain, ce murmure confus? Ce sont les zéphirs qui planent sur les bois de Warleigh qui l'apportent sur leurs ailes.

Voilà, disent-ils, la jeunesse et la beauté qui, gaie et insouciante, vient s'ébattre dans ces lieux ravissants; déjà résonnent dans les bois les cris joyeux de cette foule légère.

Mais il y a encore du monde qui reste au lieu du débarquement. Ce sont M. et madame Pacotille qui donnent ce Pic-Nic à leurs amis..... Il y a aussi M. Seymour, accompagné de ses deux filles et d'un médecin français nommé M. de Macis. Celui-ci offre son bras à mademoiselle Seymour, tandis que madame Maberly, la fille mariée, se promène avec son père. Se séparant de leurs hôtes, ils se disposent à reconnaître les bois de Warleigh; le sentier s'entortillant à chaque moment, M. de Macis et sa compagne ne tardèrent pas à se trouver seuls.

Ceux-ci jouent un rôle assez important pour que je profite de cette occasion de faire leurs portraits.

Hélène Seymour est d'une beauté parfaite; mais soit qu'elle l'ignore, soit qu'elle estime fort peu ce bienfait de la nature si

* The Stranger's Hand-book to Plymouth.

passager, rien dans son geste ni dans son regard ne trahit la conscience de ce rare don. On trouve chez elle ce noble élan de l'âme qui suit son instinct sans calcul, sans arrière-pensée politique. Spirituelle et généreuse, pleine de dévoûment et de cœur, elle joint aux belles inspirations, le courage de les accomplir.

Son organisation poétique ne l'entraîne jamais au-delà de la vérité. On cherche vainement dans ses paroles le bizarre et l'extraordinaire ; tout y est si vrai, si naïf, si simple, si pénétré que non-seulement on l'écoute avec plaisir, mais ses idées demeurent dans la mémoire, comme les roses autour de nos pas, remplissant l'atmosphère de leur doux parfum, un souvenir qui nous quitte et qui revient à l'improviste, comme ces belles étoiles qui chassent les ténèbres de la nuit.

Il se passe dans son âme une aspiration continuelle vers la divine auréole de l'intelligence céleste ; on lit parfois dans son regard : Oh, voûte azurée ! laisse-moi un moment pénétrer tes mystères ! mon esprit ne peut se fondre dans le néant..... que serai-je donc dans les années à venir ?

Parfaitement douce auprès de ceux qui ont sur elle l'ascendant de l'affection, sa pensée se révolte à dire aux indifférents un mot qui puisse ressembler à une prière. Il y a en elle une réunion de qualités opposées. A la fois audacieuse et timide, indépendante et soumise, fière et d'une humilité parfaite, Hélène intéresse par ces diversités de caractère qui ne manquent pas d'harmonie.

M. de Macis est chirurgien de régiment ; introduit depuis quelques mois chez M. Seymour, ses visites ont été assez fréquentes, de sorte que l'idée s'est présentée au père d'Hélène que l'espoir lui est venu de devenir son gendre.

Ses traits sont régulièrement beaux ; sa démarche nonchalante, son sourire ironique : il est difficile d'assigner un caractère certain à sa physionomie : souvent son regard est voilé par une triste mélancolie, et tout ce que la commisération a de plus secourable, tout ce que la pitié a de plus touchant, se peint sur

son visage ; d'autres fois, au contraire, son regard devient dur, ses traits expriment tant de dédain qu'on ne peut le croire capable de ressentir aucune émotion douce. Du reste, ses manières et son langage ont une parfaite aisance. M. de Macis est de cette classe privilégiée qui n'a qu'à vouloir pour réussir; sa profession venant en aide à son intelligence naturelle, il a pénétré toutes les profondeurs du cœur humain ; mais il sait voiler cette connaissance sous une conduite si simple, qu'il ne blesse en aucune sorte l'amour-propre des âmes moins élevées. Il a une noblesse dans les expressions, une élégance dans les moindres actions de la vie, qui forment un contraste frappant avec la négligence et la familiarité de la plupart des autres.

Admirateur de l'imagination et du génie, il comprend combien les relations de la vie sociale doivent l'emporter sur tout, et que notre première destination n'est pas l'exercice des facultés intellectuelles, mais l'accomplissement des devoirs particuliers de chacun.

Sans être adorateur passionné du beau sexe, il conçoit de hautes idées de l'ineffable bonheur que pourrait lui procurer une femme dévouée à lui.

Un jour, dans un moment d'épanchement que les jeunes officiers lui firent payer cher, M. de Macis leur dévoila ses hautes espérances quant à son épouse future.

Ma femme, dit-il, c'est une partie de moi qu'on m'a dérobée et qu'il faut que la nature me rende. Ce sera une seconde âme de mon être qui, sous une autre enveloppe, correspondra intimement à toutes mes pensées, à tous mes désirs. Si j'étais malheureux, j'appellerais cette seconde âme qui m'apporte un calme inattendu, me faisant sentir que paraissant autre que moi, elle est encore moi. Elle se trouvera à mon côté comme un ange de la terre qui me fait pressentir la consolation avant qu'elle ne soit offerte *.

Le long séjour de M. de Macis à Belvédère lui donna l'occasion

* Ségur.

d'étudier la nature si admirablement développée d'Hélène. Il éprouva auprès de ce caractère heureux et cultivé un bien-être profond et suave. Découvrant chez elle les traces d'une vie intelligente et noblement occupée, il s'y attacha de plus en plus; quant à la jeune fille, elle ne dissimula pas la naïve satisfaction avec laquelle elle écoutait la conversation solide, étendue, et variée du médecin.

Nous voilà donc aux bords escarpés de la Tamar. Un pressentiment embarrassant s'était emparé d'Hélène; et comme le silence devenait pénible, elle hasarda une remarque sur la blancheur mobile des nuées courant sur l'azur du ciel.

Elle attendit vainement une réponse.

Hélène, dit enfin M. de Macis—la jeune femme rougit vivement; c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi—pardon si j'ose me servir d'un nom si doux; mais il y a longtemps que je rêve cet instant. Une foule de sensations se heurtent en moi, et je ne me sens guère en état d'en exprimer aucune. Hélène, je suis difficile peut-être, mais je suis arrivé à ma trente-sixième année sans connaître l'amour. Depuis l'instant que je t'ai vue, je me suis senti invinciblement attiré vers toi. Cette affection grandissant de plus en plus a jeté une chaleur vivifiante dans mon cœur autrefois si désert. Chère Hélène, suis-je le jouet d'une vaine illusion en espérant que tu n'es pas absolument étrangère à ces sentiments?

— Depuis fort longtemps je t'aime, répondit Hélène d'une voix douce, mais qui trahissait une vive émotion.

— Pardon si je ne me sers pas de ces mots flatteurs qu'il est d'usage d'employer en pareilles occasions..........

Sans poursuivre plus loin un entretien sans intérêt pour mes lecteurs, il suffit de dire qu'après une promenade délicieuse, les deux amants se mirent à la recherche de M. Seymour.

Enfin, l'heure du rendez-vous étant arrivée, tout le monde se réunit de nouveau au lieu du débarquement, et à juger par

l'auréole de bonheur qui brillait au front des fiancés, le père d'Hélène avait favorablement agréé leurs vœux.

Une danse vive et animée succéda au festin. A dix heures le cabriolet de M. Seymour se trouva à l'entrée du bois. Comme Hélène avait la poitrine un peu faible, il fut convenu que M. de Macis la conduirait en voiture, tandis que les autres s'embarqueraient de nouveau.

Une nuit delicieuse remplaça la splendeur du jour qui l'avait précédée. Les doux zephirs se balancèrent dans une atmosphère embaumée par les fleurs, qui voilées par la nuit, n'exhalaient pas moins leurs mille parfums ; la lune eclairait de sa belle lumière cette scène pittoresque ; et le bonheur des deux amants, se refléchissait dans le meroir beau et argenté que la nature présentait à leur vue. Pénêtrés des mystères de la création, ils trouvaient des sympathies dans la voute azurée dont les profondeurs étaient incommensurables comme leur amour. Cétail ainsi que dit le poëte :

The azure gloom
Of an Italian night, where the deep skies assume
Hues that have words.

II.

LES DEUX AMIS.

> " L'amitié ! c'est deux âmes qui se touchent sans se confondre . . . . les deux doigts de la main.
> " L'amour ! c'est être deux et n'être qu'un, deux mortels qui se fondent en un ange . . . c'est le ciel.'
>
> VICTOR HUGO.

> The coarser and blunter minds intent upon common things obtain, perhaps, a sufficient sympathy to satisfy them. The man who does nothing but hunt will find congeniality enough wherever there are hounds and huntsmen. The woman whose soul is in a ball-room, has a host of intimate associates and congenial spirits. It was the man of the world who talked of his numerous friends . . . . it was the sage who replied : 'Friends? happy art thou ! I have never found one. '"
>
> BULWER.

Ayant reconduit Hélène chez elle et laissé la voiture aux soins du domestique, M. de Macis prit un sentier dans une direction opposée à la maison de son ami.

Ce soir-là, la lune brillait de sa lumière douce et argentée, et le médecin se trouvait justement dans l'humeur pour une promenade solitaire ; ce fut donc avec regret qu'il aperçut tout-à-coup devant lui M. Maberly.—Ah ! vous voilà, Docteur, dit celui-ci ; j'ai attendu jusqu'à dix heures dans l'espoir de fumer mon cigare en votre compagnie, mais enfin me rappelant tout ce qu'il y a

d'agréable à Roseville, je renonçai à l'idée de vous revoir avant minuit. Je vous considérais un instant avant de vous aborder; et vous aviez l'air si heureux . . . votre ami peut-il partager ce bonheur-là?

— Oh! mon cher Cristophe, Hélène est à moi, et dès ce moment je rêve la plus grande félicité, modérée de temps en temps par la réflexion que, nécessairement, une mort prématurée enlèvera l'un ou l'autre; ou bien nous contredirions la parole divine, qui nous assure que "l'homme est né pour le malheur, comme la flamme s'élève."

— Allons! Docteur, répliqua M. Maberly en riant, je ne m'attends à rien de si poétique; et vous trouverez que toutes ces brillantes espérances finiront par une vie tout-à-fait matérielle; vous pouvez en croire l'assurance d'un homme qui parle par expérience.

M. Maberly attendit quelques minutes, et ne recevant pas de réponse, il reprit:

Les femmes ressemblent aux tableaux, qui gagnent beaucoup à être vus à distance, et lorsqu'ils sont éclairés par les rayons du soleil, l'effet est charmant; mais dans un temps brumeux je me tiens toujours éloigné d'une galerie de tableaux, c'est si triste; cependant il y a en moi cette gaieté naturelle que toutes les contrariétés du monde ne pourraient détruire. Si de temps en temps un regret me vient, c'est pour mon enfant; avec caresse et punition selon l'humeur variable de sa mère, à peine dois-je attendre que mes hautes espérances pour lui se réalisent. Je l'enverrai à l'école le plus tôt possible, mais c'est l'influence dans la maison paternelle qui forme le caractère. Charles, il y a des instants où je regrette mon mariage précipité. A vingt-quatre ans, l'amour est pour ainsi dire un sentiment factice; sous la forme de la première venue, c'est l'être crée par notre imagination dont nous sommes épris. A cet âge notre ame, à peine consolidée n'est guère en état de porter un sain jugement à l'égard d'un

autre ; et tous les jous je regrette de plus en plus qu'il existe si peu d'accord entre les sentiments d'Annette et les miens. Quelle joie me procureraient dix dans de liberté ! Annette est d'une humeur si capricieuse et outre cela si puritaine, qtie jamais je ne pourrais voyager avec elle, mais comme il convient à un homme de fortune de voir le monde, je voyagerai tous les automnes : cela est contraire à nos usages anglais, mais n'importe ! je ne suis pas homme à sacrifier mon bonheur à des convenances.

— Madame Maberly a l'air aimable, remarqua le Docteur.

— Et je crois vraiment que c'est sa disposition naturelle, mais sa tante exerce sur elle une funeste influence . . . elles passent la plus grande partie de la journée ensemble, soit à Roseville, soit chez moi.

— Pourquoi n'allez vous pas vivre à l'étranger ? observa M. de Macis ; moi-meme je trouve la vie ici froide et triste, à moins que je ne sois à côté de ma chère Hélène.

— Mon ami, vous faites là un mauvais compliment, soit à moi soit au Colonel.

— En effet, je n'ai pas de meilleurs amis dans ma propre patrie que vous deux.

— Allez donc ! je suis de votre avis, il y a un bien-être que l'on ne ressent que sur le sol de la patrie. . . j'ai tant de terres aussi, et mes ténanciers attendent de moi protection et appui.

— Eh bien, si j'avais une " Catherine " pour femme, je n'en prendrais pas moins la résolution d'être maître chez moi . . . . . .

— Sans doute, c'est un privilège que Dieu et la Nature nous accordent, mais il est assez difficile de le faire valoir, et mon humeur me porte à laisser aller les choses en bien ou en mal plutôt que de me brouiller sans cesse avec Annette. Un ancien proverbe nous dit : La possession forme neuf points dans la loi. C'est la possession, c'est à dire la présence continuelle dans la maison qui donne dans le ménage un plus grand pouvoir à la

femme qu'au mari . . . . la seule garantie pour que les souhaits de celui-ci soient exécutés, c'est l'amour de son épouse.

— " En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner "....

reprit M. de Macis, dans les mots de Molière.

— Justement, poursuvit M. Maberly ; et j'ai quelquefois trop de raison de douter de l'affection d'Annette . . . . Mais pardonnez -moi, mon cher ami, la froideur avec laquelle j'ai reçu votre nouvelle. Acceptez, je vous prie, mes plus sincères félicitations. Hélène a un excellent jugement, joint à une disposition des plus affectionnées, et il y a dans son caractère une franchise et une simplicité qu'il est très-agréable de voir. C'est un cœur d'or; et je vous félicite, mon ami, de ce que les prémices de ce cœur sont à vous. A ce qu'on me dit, Madame Mordante éprouva dès le commencement un éloignement pour Hélène, et pour bien longtemps celle-ci a renoncé à l'espoir d'être agréable à sa tante.

— Vous savez que neuf mois de mon congé se sont déjà écoulés, ainsi je n'ai pas beaucoup de temps à perdre ; et si M. Seymour ne s'y oppose pas, mon désir est d'être uni à Hélène dans deux mois. Alors il nous restera quatre semaines, avant que je sois obligé de rejoindre mon régiment. Je n'ai jamais reçu beaucoup de courtoisie de la part des officiers, à l'éxception du Capitaine de Bergenheim, qui m'est comme un frère. Je lui ferai part de mon mariage en le priant de ne pas le dire aux autres, comme je veux jouir de leur surprise ; en faisant sans cesse allusion à ma femme future, ils me tourmentaient beaucoup autrefois. Je vous dirai mot à mot la mauvaise plaisanterie qu'ils se permettaient tous les jours à ce sujet.

Ils ne se lassaient pas de me dire: Docteur tu as trente-six ans et toujours célibataire, tu ne veux donc jamais te marier? A quoi je repondais, J'espère bien qu'oui.

— Qu'attends-tu donc?

— J'attends quelqu'un qui m'aime un peu.

— Mais c'est une sottise, Docteur; c'est ridicule. Toutes les femmes sont impatientes de se marier; mais quant à l'amour, on ne le trouve nulle part. D'autres me disaient: Malheur à toi si ta femme t'aime tant! cela la rendra jalouse; et dans ta profession, tu comprends, elle ne manquera pas d'occasions de l'être.

Toutefois j'insistai non-seulement qu'elle devait m'aimer, mais aussi être assez instruite pour que je pusse le regarder en amie et compagne.

— Hélène réalisera à merveille ces désirs là.

— Savez-vous, Cristophe, continua M. de Macis, lorsque de jour en jour on me reprochait ma femme idéale, c'était pour moi un grand chagrin. Il me semble que parmi les officiers, il y en avait quelques uns qui me portaient une vraie inimitié. Ils me disaient, "Docteur, tu as beaucoup vieilli depuis peu; on ne reconnait plus tes beaux traits d'autrefois; tu n'es plus en état de choisir parmi les jeunes et belles. D'autres s'écriaient, "Voilà le docteur, qui attend une femme qui lui tombe des cieux." Poussé à bout par leurs railleries, je leur dis un jour: Messieurs, je me vengerai de vous tôt ou tard; alors on se mettait à rire plus bruyamment que jamais et à vociférer, "Si par malheur un de nous est frappé d'une balle, c'est notre chirurgien qui rendra le coup mortel .... gare au Docteur!" Il n'y avait qu'Albert de Bergenheim qui disait, "Si chacun avait ce qui lui est dû, c'est notre bon ami le médecin qui aurait la belle des belles.

A cette époque me trouvant indisposé, je demandai et obtins un congé d'un an, et ayant plusieurs amis en Angleterre, je me determinai à visiter ce pays.

Cristophe, la crainte me vient quelquefois qu'à la longue Hélène ne s'attriste loin de ses amis et de sa propre patrie.

— Quant à cela, soyez tranquille; ses manières sont si gracieuses et elle parle si parfaitement le français; les femmes

des officiers ne peuvent manquer de s'intéresser à elle, mais il lui faudra une Allée des Platanes pour ses rêveries.

— Il y a près de la caserne une charmante résidence avec un grand jardin et une belle avenue. J'ecrirai au Capitaine Bergenheim de la prendre pour moi, si elle est encore inoccupée. Comme il faut que je m'absente d'Hélène pendant plusieurs heures chaque jour, je veux lui procurer tous les comforts possibles.

— L'Allée des Platanes est la constante retraite d'Hélène en été. Peu de temps avant votre arrivée en Angleterre, je passai à Roseville pour demander à ma belle-sœur de se promener à cheval avec moi. Annette est si timide que je ne puis jamais l'engager à le faire. Ne la trouvant pas à la maison, je dirigeai mes pas vers sa promenade favorite. En m'approchant, la douce voix d'Hélène frappa mon oreille : elle récitait des vers qui témoignaient qu'elle était triste parfois malgré sa jeunesse et sa beauté . . . Le poème fini je m'approchai d'elle, en la priant de me le copier.

— Ces vers, étaient-ils composés par Hélène ?

— Non ; ils étaient écrits par Mademoiselle Toulman.

— Recitez-moi le poème.

— Nous sommes près de la maison, cependant je pense qu'il y aura du temps.

ALONE.

A thousand millions walk the earth
  Whom time and death control
Alone ! and lonely from our birth,
  Each one a separate soul.

Yet the great God who made all things
  And good he saw they were,
Gave not to man a seraph's wings
  To quit this lower sphere !

(Though sheathed plumes the spirit hath,
In life but half unfurled,
To float him o'er its burning path,
In thought's aerial world.)

Not wings to bear us far away
God gives his children here,
But tendrils of the heart which may
Infold each blessing near.

Affections—sympathies divine—
High aspirations wake;
Each seeking with its like to twine,
And joy to give and take.

These are his gifts that strongest glow
In Genius' burning breast,
Which can but half its radiance show,
Soul-lit at his behest!

Alone! through childhood's lagging hours,
Which creep until our prime,
Heart-longing, like the folded flowers,
To reach a gladder time.

Alone!—for even then begin
The discipline and wrong
Which crush the nobler soul within
And make it of the throng:

Even in just proportion due,
As the young heart is warm,
To mould to loftier thoughts and true,
It takes the shape of harm.

Torn are the tendrils soft and strong,
  That may not cling aright;
Yet how instinctively, for long,
  They struggled towards the light!

Alone!—we never know how much
  Till we that trial dare,
When Care, who heaps with stealthy touch,
  Bids us our burden bear.

A fardel made of many things,
  Of sorrows unforeseen,
Of hopes, whose knell keen memory rings,
  To show—what might have been!

Life's errors wreck the little store
  Of time which moulds our fate;
And seldom beacons shine before,
  But mock us when too late.

Alone! alone! each highest thought,
  The one least understood;
Till oh! in death—life's battle fought—
  We are alone with God!

III.

ROSEVILLE.

Thus in his graver vein, the reverend sire
Sometimes declaimed. Of right and wrong he taught
Truths as refined as ever Athens heard;
And (strange to tell!) he practised what he preached.

ARMSTRONG.

L'entretien des deux amis nous porte naturellement à la description de Roseville; c'est ainsi que se nommait la terre de M. Seymour. Celui-ci devint veuf lorsque ses filles étaient encore enfants, et après la mort de sa femme, il invita sa sœur, madame Mordante, veuve depuis plusieurs années, à prendre soin de ses filles, qu'il aimait tendrement et qu'il ne voulait pas laisser aux soins des domestiques. On verra, par la conversation suivante, de quelle manière elle s'acquitta de ce saint devoir.

— Combien Annette a été triste aujourd'hui, dit madame Mordante un soir que ses deux nièces s'étant retirées, elle se trouva seule avec son frère.

— Je puis facilement expliquer cela; et alors j'ai quelques mots à vous dire par rapport à Hélène, dont je suis plus occupé en ce moment que de sa sœur.

— Au dîner Annette avait l'air d'avoir pleuré, et à peine leva-t-elle les yeux pendant le repas.

— Je lisais le journal ce matin, selon mon habitude, lorsqu'une vive discussion entre mes deux filles attira mon attention. Le débat se prolongeait sans qu'elles soupçonnassent que je les écoutais. Il y avait de la vérité dans ce que disait Hélène; mais sa sœur lui répondait avec tant de rudesse et de grossièreté, que je ne pus me contenir davantage; et, levant les yeux, je dis brusquement : Annette, quittez la chambre et que je ne vous revoie plus avant le dîner. Elle resta un moment stupéfaite; mais, sur la répétition de l'ordre, elle fondit en larmes et sortit.

Ma sœur, il est impossible que vous ayez oublié une lettre que je vous écrivis après le malheur, qui me priva de la meilleure des femmes; dans ma douleur je vous suppliai de servir de mère à mes orphelines, et vraiment, quant à ce qui regarde Hélène, vous ne vous êtes qu'imparfaitement acquittée de ce devoir. Je vous ai installée chez moi maîtresse de la maison; je ne me suis point mêlé des affaires de ménage; et quoique je visse à regret combien, dès le commencement, vous gâtiez Annette, j'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir. Il y a une noblesse de caractère en Hélène, qui souffre plutôt que de se plaindre, et c'est une raison de plus de la garantir des impertinences de sa sœur.

— Vous vous trompez en imaginant qu'Annette a toujours tort dans les petits différends entre les deux sœurs. Hélène est bien douce auprès de vous, mais vous ne savez pas combien elle est froide, et dedaigneuse envers les autres. A mon avis, elle a plus besoin d'instruction et de réprimande qu'Annette.

— Soit; mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse;
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne point lui faire peur.
Mes soins pour Hélène ont suivi ces maximes;
De légères erreurs, je n'ai point fait des crimes;

A ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grâce au ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies.
Ce sont choses pour moi que je tiens en tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens ;
Et l'école du monde dans l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.

Ma sœur, je vous réponds dans les mots de Molière, parce qu'ils rendent parfaitement ma pensée.

— Puisque Molière est si à la mode, dit madame Mordante d'un air moqueur, je m'en servirai aussi :

Hé! qu'il est doucereux! c'est tout sucre et tout miel.

— Enfin c'est mon humeur, et j'en rends grâce au ciel.
Je ne suivrai jamais ces maximes sévères
Qui font que les enfants comptent les jours des pères.

Allons! plus de badinage: rappelez-vous seulement que ce sont mes enfants et non pas les vôtres. Il me semble que depuis peu Hélène a l'air souffrant. Je suis allé chez M. Somerville ce matin, pour lui en dire un mot; il était absent; mais je m'y rendrai de nouveau demain, en amenant Hélène avec moi. A propos, s'est-elle informée de la disparition d'aucune chose de sa table?

— Non.

— Je pris quelques vers de dessus sa toilette. En effet, mon inquiétude s'est éveillée de ce qui arriva hier. En passant devant sa chambre, vers minuit, une voix suppliante arriva à mon oreille. A travers la porte entr'ouverte, j'entendis la lamentation pathétique du Psalmiste, prononcée par la voix douce et plaintive d'Hélène. La prière finie, j'allai me coucher, mais non pour dormir.... les vers me revenaient sans cesse à la pensée; quoiqu'ils m'eussent été familiers pendant toute ma vie, ils ne m'avaient

jamais touché si profondément; car je ne les avais jamais entendu prononcer, par une voix si tendrement aimée.

C'était bien triste, une telle plainte sortant de la bouche d'une belle jeune fille de dix-huit ans, cette époque de la vie, qu'on se figure toujours si heureuse. Enfin deux heures sonnèrent, et ne pouvant plus y tenir, je me levai. Il me sembla qu'une fois assuré qu'elle dormait paisiblement, je goûterais moi-même quelques heures de repos. En approchant de sa chambre, des paroles incohérentes frappèrent mon oreille, comme les accents d'un somniloque..... et il en était ainsi.

Quel touchant spectacle se présenta à ma vue! Un calme ineffable était répandu sur les beaux traits d'Hélène, quoique les traces de larmes fussent encore visibles. J'écoutai bien longtemps les mots détachés qui sortaient de sa bouche, mais je ne saisissai qu'une seule phrase :

Meine Thränen sind meine Speise Tag und Nacht, weil man täglich zu mir sagt : Wo ist nun dein Gott?

Hélène possède tant de courage et de gaieté naturelle que je ne doute pas que cet abattement ne provienne d'une cause physique, ou du moins qu'elle y contribue. Ce sommeil agité, vient d'une excitation cérébrale; mais j'ai beaucoup de confiance dans le savoir et l'expérience de M. Somerville, et je ne doute pas que sous son traitement, nous ne voyions bientôt notre chère Hélène parfaitement rétablie. Depuis quelques mois, elle s'est beaucoup appliquée à l'étude de l'allemand; je pris sur sa table quelques vers, qu'elle venait sans doute d'apprendre, puisque j'y ai trouvé les mots qu'elle avait répétés pendant son sommeil.

— Vous rappelez-vous la prière d'Hélène?

— Parfaitement, et quand je vous l'aurai répétée, vous me direz ce qui arriva hier, pour produire cet abattement :

"Eternel, mon Dieu! si j'ai commis ce qu'on m'impute, s'il y a de l'iniquité dans mes mains;

" Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avaient fait, je consens de succomber sous mes ennemis, frustré de mes espérances.

" Mon âme est fort troublée, et toi, Eternel ! jusqu'à quand me laisseras-tu ainsi ?

" Tourne-toi vers moi, Seigneur, et délivre mon âme; sauve-moi en considération de ta miséricorde;

" Car on ne se souvient pas de toi dans la mort, et qui est-ce qui te louera dans l'enfer ?

" Retirez-vous loin de moi vous tous qui commettez l'iniquité, car l'Eternel a écouté la voix de mes larmes.

" Le Seigneur a exaucé l'humble supplication que je lui ai faite, le Seigneur a agréé ma prière.

" Eternel ! ferme le passage devant ceux qui me poursuivent; dis à mon âme : Je suis ta délivrance;

" Car c'est sans cause qu'ils m'ont caché la fosse où étaient tendus leurs pièges; c'est sans cause qu'ils ont creusé pour surprendre mon âme.

" Eternel ! qui est semblable à toi, qui délivres l'affligé de celui qui est plus fort que lui, les malheureux et les pauvres, de la main de ceux qui les oppriment ?

" Des témoins violents s'élèvent contre moi; ils m'accusent de choses dont je ne sais rien.

" Ils m'ont rendu le mal pour le bien, tâchant de m'ôter la vie.

" Mais moi, quand ils ont été malades, je me vêtais d'un sac; j'affligeais mon âme par le jeûne; je priais pour eux dans mon cœur.

" Je me suis conduit comme si c'eût été mon intime ami, comme si c'eût été mon frère; j'allais courbé en habit de deuil, comme celui qui pleurerait sa mère.

" Mais quand j'ai été en danger de tomber, ils se réjouissaient; des gens de néant se sont réunis contre moi, sans que j'en susse rien; ils m'ont déchiré et ils n'ont point cessé.

" Seigneur, combien de temps le verras-tu ? Que le bouclier de

ton salut me défende des désolations qu'ils me préparent! que mes adversaires ne se réjouissent point de moi!

"Ils veulent la guerre, ils médisent de ceux qui pratiquent la paix et la justice.

"O Eternel! tu l'as vu; ne garde point le silence; Seigneur! ne t'éloigne point de moi.

"Réveille-toi, réveille-toi, mon Dieu et mon Seigneur, pour me faire justice et pour maintenir ma cause.

"Juge-moi selon ta justice, Eternel, mon Dieu! que les méchants ne m'écrasent pas.

"Qu'ils ne disent point dans leur cœur : Courage, courage! réjouissons-nous; qu'ils ne disent point : Nous l'avons englouti.

"Que ceux qui triomphent de mon malheur soient confondus, et que ceux qui s'élèvent contre moi soient couverts de honte et de confusion.

"Mais que ceux qui ont à cœur ma félicité se réjouissent avec un chant d'allégresse, et qu'ils fassent éclater leur joie; qu'ils disent sans cesse : Glorifié soit l'Eternel qui veut la paix de son serviteur.

"Alors ma langue publiera ta justice, elle célèbrera tes louanges."

— Hélène était très-maussade hier, remarqua madame Mordante; à peine dit-elle un mot à moi ou à sa sœur. Vous savez combien Annette est bonne et dévote; elle ne se couche jamais sans lire un chapitre de l'Evangile; et comme il faisait très-froid hier soir, elle le lut au salon. En ouvrant la Bible elle me dit : Ma tante, voulez-vous m'expliquer ce passage qui me frappa beaucoup ce matin?....Et elle ajouta avee sa gaieté enfantine : Vous verrez si mademoiselle Hélène ne quitte pas la chambre.

— Ce qui est une manière très-inconvenante de parler à une sœur aînée. Hélène, de même que son père, évite ces discussions religieuses qui ne mènent à rien; mais la dévotion ne forme pas moins une partie essentielle de son caractère. A-t-elle répondu à Annette?

— Non; mais elle donna raison à sa sœur en nous souhaitant le bon soir et en quittant la chambre.

— Que se passa-t-il encore?

— Annette lui dit tout simplement : Ne vous flattez pas qu'on s'aperçoive de votre absence..... Je ne me rappelle pas autre chose.

— C'est encore trop; la douceur d'Hélène la rend très-sensible à cette conduite grossière..... Ecoutez donc ces vers :

Ich habe mir vorgesetzt, ich will mich hüten, dasz ich nicht sündige mit meiner Zunge. Ich will meinen Mund zäumen, weil ich musz den Gottlosen so vor mir sehen.

Ich bin verstummet und still und schweige der Freuden, und musz mein Leid in mich fressen.

Mein Herz ist entbrannt in meinem Leibe, und wenn ich daran gedenke, werde ich entzündet; ich rede mit meiner Zunge.

Aber, Herr, lehre doch mich, dasz es ein Ende mit mir haben musz, und mein Leben ein Ziel hat, und ich davon musz.

Meine Thränen sind meine Speise Tag und Nacht, weil man täglich zu mir sagt : Wo ist nun dein Gott?

Wenn ich dann desz inne werde, so schütte ich mein Herz heraus bey mir selbst.

Was betrübst du dich, meine Seele, und bist so unruhig in mir? Harre auf Gott; denn ich werde ihm noch danken, dasz er mir hilft mit seinem Angesicht.

Ich sage zu Gott, meinem Fels : Warum hast du meiner vergessen? Warum musz ich so traurig gehen, wenn mein Feind mich dränget?

Es ist als ein Mord in meinen Beinen, dasz mich meine Feinde schmähen, wenn sie täglich zu mir sagen : Wo ist nun dein Gott?

Was betrübst du dich, meine Seele, und bist so unruhig in mir? Harre aus Gott; denn ich werde ihm noch danken, dasz er meines Angesichts Hülfe, und mein Gott ist.

Jeanne, poursuivit M. Seymour après un silence, vous souvenez-vous du bon accueil que je vous donnai il y a dix ans?

sur le seuil de ma porte je vous présentai mes filles en vous priant d'être pour elles une bonne mère : Comme elle est charmante ! dîtes-vous en embrassant tendrement Annette qui n'avait alors que trois ans. Vous étiez si occupée d'elle, que pour bien longtemps vous ne vous aperçûtes pas de la belle petite fille de huit ans qui se tenait à votre côté. Heureusement ma contre-influence a empêché qu'aucun mal n'ait résulté des soins exagérés dont vous avez comblé Annette. Les enfants s'aperçoivent bientôt de l'injustice, et rien n'aigrit, rien n'irrite davantage que l'inégale distribution de faveurs. Pour empêcher que ma petite Hélène ne fût attristée, à peine l'ai-je perdue de vue depuis la mort de sa mère. Elle est une de ces heureuses natures à qui l'indulgence ne nuit pas, mais à qui la sévérité nuirait beaucoup.

Il me semble que les fortes mesures sont rarement nécessaires envers les enfants. Fénélon donne de bons conseils au sujet de l'éducation : Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner et de savoir perdre à propos. Heureux celui qui, connaissant la valeur et l'étendue de ses droits, s'occupe de les maintenir sans les outre-passer ! Heureux celui qui sait faire aimer son pouvoir ! *

Je dois bien des remercîments au colonel de ce qu'il s'est occupé à fortifier ce qu'il y a de bon dans le caractère d'Hélène, et à alimenter en elle son goût pour l'étude. On voit rarement une figure si rayonnante de bonheur et d'intelligence, et mon orgueil de père est justifié par les témoignages de tous ceux qui la regardent. Mais voilà minuit qui sonne ; pardon, ma sœur, de vous faire veiller si tard ; seulement, avant de me quitter, écoutez ces lignes, et vous verrez avec quelle tendre affection ma fille chérit toujours la mémoire de sa mère :

Je vous plains, jeune fille, qui demandez sans cesse
A votre père en deuil ce que c'est que la mort,
Et pourquoi votre berceau s'éveille sans caresse,
Et quand donc finira le sommeil qu'on y dort.

* Télémaque.

Taisez-vous, grandissez : vous n'aurez plus qu'en songe
Ces baisers sur le front, ces doigts dans vos cheveux,
Ce nid sur deux genoux où votre cou se plonge,
Ce cœur contre votre cœur et ces yeux dans vos yeux ;

Vous n'aurez qu'une vague et lointaine mémoire
De tout ce qu'au matin la vie a de plus doux,
Et l'amour maternel ne sera qu'une histoire
Qu'un père vous dira, seul et pleurant sur vous !

Quand vous voudrez, Hélène, retrouver dans votre âme
Ces souvenirs scellés sous le marbre étouffant,
Ces sons de voix, ces mots, ces sourires de femme,
Où l'âme d'une mère est visible à l'enfant ;

Quand vous voudrez rêver du ciel sur cette terre,
Que de pleurs, sans motifs, vos yeux déborderont ;
Quand vous verrez des filles sur le sein de leur mère,
Qu'un père entre ses mains vous cachera son front ;

Venez sur cette tombe où l'herbe croît si vite
Vous asseoir à ses pieds pour prier en son nom ;
Appelez Léontine, et du ciel qu'elle habite
Implorez son regard dont Dieu fasse un rayon !

De l'éternel séjour le regard de son âme
Est un astre toujours sur son enfant levé.
Ainsi l'aigle est au ciel, mais son regard de flamme
Veille encor de si haut le nid qu'elle a couvé.

Probablement Hélène a copié ces vers à Chalonne ; le colonel a les œuvres de Lamartine. Voyez, ma sœur, comme la feuille est tâchée de larmes !

— Mon frère, je sais que vous croyez que je suis sévère pour Hélène, mais vous avez bien tort.

— Non, non, Jeanne, ce n'est pas ce que je veux dire : nous caressons naturellement les plus jeunes par la raison même, qu'ils sont plus dépendants de nos soins.

— Hélène s'est toujours conduite envers moi d'une manière

froide et réservée; mais à votre entrée elle se lève avec un regard si joyeux..... cela ne peut manquer de me fâcher.

— Les enfants sont très-sensibles au favoritisme; ceux d'un caractère aimant surtout se révoltent contre un sentiment dont ils aperçoivent l'injustice. Quant à l'effet de ma présence sur Hélène, tout le monde se transforme ainsi à la vue d'un ami. Nous exerçons les uns sur les autres une puissante influence..... Quitter les regards d'affection pour les yeux froids et indifférents, c'est abandonner l'éclat de l'été pour l'atmosphère de l'hiver. Hélène a toute la docilité d'une enfant de dix ans; quelquefois je suis porté à la croire plus jeune que sa sœur. D'abord je me reprochai beaucoup de ce que j'aimais si tendrement ma fille aînée, tandis qu'Annette était si rarement dans mes pensées; mais le colonel me rassura sur ce point : Les liens de parenté, me dit-il, ne sont rien auprès de cette identité secrète et invisible qui rapproche et réunit certains cœurs; le lierre s'attache plus fermement au chêne que ses propres branches.*

— Vous dites qu'Hélène n'est pas de votre sang?

— Au contraire, je suis extrêmement fier de mon enfant. Je ne renoncerais pas facilement à mes droits de père.

— Mais le jour viendra où il ne vous restera plus de choix, le jour où viendra l'étranger, et Hélène aimera l'étranger plus que vous, votre fille vous quittera pour lui; elle donnera à tout jamais à l'étranger cette vie qui est votre vie.

— Hélas! dit M. Seymour en soupirant, la nature le veut ainsi, il faut nous y soumettre .... Roseville sera réduit en désert, les ronces et les épines y monteront.

— Cent fois merci pour le joli compliment que vous faites à moi et à Annette!

— Ma sœur, ne vous fâchez pas si je me sers des mots de Victor Hugo :

Je n'ai dans mon ciel rien que cette seule étoile.

..... Mais j'ai encore un sujet de mécontentement contre Annette;

* Contes Populaires, par Bouilly.

elle se moque d'Hélène d'une manière bien irritante. Il se passe tous les jours des choses insaisissables enfin, mais bien fâcheuses. Je sais qu'Hélène a des façons d'agir très-originales, et si Annette s'en amusait réellement, je ne me plaindrais guère; mais il n'y a aucune gaieté dans son rire; c'est fait exprès pour chagriner sa sœur, qui est très-sensible au ridicule. Songez-y, Jeanne, et profitez de l'heureux moment pour en parler à Annette. Lorsqu'elle se moque d'Hélène dites-lui : Mon enfant, n'est-ce pas que tu renverses un peu les choses? Qui est donc l'aînée, toi ou Hélène?

Un avertissement pareil lui ferait comprendre que devant nous au moins il faut être sur sa garde. Annette n'est pas brave, et elle évite habilement des réprimandes. J'ai été mécontent d'elle depuis longtemps, et j'ai beaucoup désiré de la voir dans mon cabinet pour la bien gronder, mais j'en ai en vain épié l'occasion; elle se garde bien de dépasser certaines limites. Elle ne vint pas dans ma bibliothèque pour me souhaiter le bon soir; elle craignait sans doute que je ne fisse quelque allusion à sa grossièreté de ce matin. Hélène est tout autre; je ne crois pas qu'elle puisse se coucher croyant qu'elle m'a déplu. Je la grondais l'autre jour pour le sourire moqueur qui effleurait ses lèvres tandis que vous lui parliez : elle s'en souvint, et le soir elle me dit : Pardonnez mon impolitesse envers ma tante; j'étais souffrante ce matin, ce qui m'a fait oublier pour le moment le respect qui lui est dû.

— Pourquoi ne fait-elle pas ses excuses à moi?

— Je n'en sais rien..... probablement Hélène, non plus que nous-mêmes, n'a pas encore atteint l'apogée de la perfection. Annette est plus habile que sa sœur à plusieurs égards, et elle s'en vante à Hélène. Parmi autres choses grossières elle lui dit ce matin:

Der Verstand ist träge, und es fällt ihr ungewöhnlich schwer zu lernen was es auch seyn möge.

Ces mots sont tirés du livre allemand qu'elle lit avec sa gouvernante. Elle sait que sa sœur est très-susceptible, et elle en

profite. Apparemment elle apprit cette phrase pour en railler sa sœur. Je suis peiné de m'apercevoir des mauvais sentiments qui se trahissent de temps en temps en Annette. La phrase dont elle se servait d'une façon si moqueuse est précédée par les mots : Tiefes Gefühl fehlt nicht. En lisant la description de Léonore, à moi aussi se présenta l'idée d'Hélène ; je ne comprends pas bien comment il arrive qu'elle ait l'esprit si tardif ; vous savez combien elle m'est chère, mais malgré moi cela m'impatiente, et je suis forcé d'avouer que son intelligence marche à pas bien lents. Cependant elle sontient une conversation avec beaucoup de facilité qui provient d'une conviction intime qui donne à ses paroles de l'âme et de l'energie. Il me semble que la vivacité de ses émotions intérieures émoussent tous les sons et toutes les impressions qui viennent du dehors. Aussi, malgré mes remontrances, elle s'est adonnée à la mauvaise habitude de faire deux choses à la fois ; de sorte qu'elle ne peut donner une attention absolue à aucun sujet: mais quant à la douceur de caractère, et à l'abnegation de soi-même, on ne peut mettre en comparaison les deux filles.

— Mon frère, vos discours se terminent toujours par les éloges de votre favorite.

— Je rends à Hélène simple justice ; quant à Annette, il couve en elle un esprit démocratique qui ne respecte pas plus l'âge, qu'il ne reconnaît l'excellence ; mais elle est encore jeune ; son avenir est en quelque sorte entre nos mains ; profitons-en pour lui inspirer de meilleurs sentiments, car son caractère actuel n'est propre qu'à lui préparer des chagrins......... Mais c'est chose difficile de gouverner un esprit froid et réservé ; on ne sait pas par quel côté le prendre ; cependant, j'ai toujours trouvé Annette soumise ; elle a assez de tact, et avec une disposition naturellement timide, elle s'est gardée de résister à mon autorité.

— Vous êtes bien dur pour Annette, qui n'a cessé d'être affectionnée et obéissante envers moi.

— Elle y trouve son avantage ; mais vienne le jour où vous serez étendue sur un lit de souffrance, et vous verrez si la tendre

considération d'Hélène ne dépasse pas l'empressement d'Annette.

— Je ne peux le croire.

— Jeanne, encore un conseil : ne poussez pas ma fille au fanatisme. La porte du ciel ne s'ouvre pas à force de fracas. Contrastez la mine baissée et détournée d'Annette avec le regard noble et élevé d'Hélène ; on ne dispute pas à celle-ci le droit de prier.

— Vraiment, mon frère, à vous écouter, on vous dirait dépourvu de toute affection pour votre fille cadette.

— Non, non ! mais je suis indigné de voir qu'Annette se juge meilleure et plus dévote qu'Hélène. Je lui rappellerai qu'un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni un arbre corrompu de bons fruits.

Madame Mordante, voyant qu'ils ne seraient jamais d'accord au sujet de ses jeunes nièces, prit le sage parti de se retirer.

M. Seymour avait pris pour devise : « Paix sur la terre, bon vouloir envers les hommes. » Bien qu'il aimât si tendrement Hélène, il lui enseigna dès l'abord la soumission aux désirs de sa tante ; et quoique madame Mordante fût capricieuse et indulgente à l'extrême pour Annette, tout alla bien dans la maison, grâces aux bonnes instructions de son maître.

Madame Mordante ne contrariait jamais ses vœux, du moins ouvertement ; elle appréciait trop bien les avantages qui résultaient ponr elle d'un séjour chez son frère. Elle n'avait jamais aimé Hélène, dont le bon sens et le coup-d'œil juste la rendaient très-sensible à ce qui était injuste et faux. Celle-ci s'ennuyait des reproches de sa tante et de ses ordres contradictoires ; cependant elle se trouvait obligée de s'y soumettre ; quant aux torts qu'on lui fit, souvent elle affecta une superbe indifférence, apercevant avec la clairvoyance de l'enfance, qu'elle donnerait un avantage à sa tante en se montrant contrariée. Elle chérissait sa sœur en dépit de la conduite injuste qui aurait pu l'aliener de son affection.

Par une froide soirée d'hiver, la petite société réunie au salon, formait tout un tableau de paix et de bonheur, lorsqu'Annette se

leva, avertie par la pendule que son heure de coucher était arrivée.

— Montez avec votre sœur, dit madame Mordante à Hélène, et restez auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle soit endormie... Joséphine est sortie.

— Mais il fait si froid en haut! ne puis-je pas descendre lorsqu'Annette sera au lit?

— Allons, ma fille, obéis à ta tante, dit M. Seymour en se levant de son fauteuil; prends ton livre avec toi, cela te fera oublier le froid, et quand ta sœur sera endormie, viens me trouver dans ma bibliothèque.

La figure d'Hélène, un moment assombrie, s'éclaircit aux paroles de son père. Elle monta avec Annette, ne se souciant plus du froid, et au bout d'une demi-heure elle se rendit auprès de son père; mais comme celui-ci continua son écriture, sans s'occuper le moins du monde de son entrée, elle s'appliqua de nouveau à son livre.

Vers les onze heures, M. Seymour mit de côté sa plume :

— Hélène, dit-il, regarde au quinzième chapitre du premier livre de Samuel, vers vingt-deux.

Hélène lut : Obéir vaut mieux que le sacrifice.

— Oui, mon enfant, poursuivit ce bon père, et c'est une habitude très-essentielle au bonheur de la vie : tu n'as jamais trouvé aucune difficulté à m'obéir ; ton affection pour moi est telle qu'il t'en coûterait de faire autrement; mais l'Evangile nous dit : Faites du bien à ceux qui vous outragent, car Dieu fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimiez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous? Les païens même n'en font-ils pas autant? Et si vous ne faites accueil qu'à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les péagers même n'en font-ils pas autant? Soyez donc parfaits, comme votre père, qui est dans les cieux, est parfait.

Chère Hélène, je ne te fais pas un reproche; je sais parfaitement que les ordres de ta tante sont souvent capricieux; je suis d'avis qu'une jeune fille de treize ans doit être en état de se coucher sans le secours de personne..... Si je ne me suis jamais occupé de te soustraire aux chagrins que te cause l'humeur de ta tante, c'est que je juge qu'il est très-salutaire à la jeunesse de souffrir ces petits désagréments; cela la prépare pour les maux à venir, et si un sort heureux l'attend, son bonheur devient plus délicieux.

J'ai toujours voulu qu'une atmosphère de paix régnât dans ma maison; jamais aucune scène violente ne s'y est passée. Quand ta tante et moi sommes d'avis opposé, nous nous expliquons de manière à ce que personne ne s'aperçoive de nos différends : dans les affaires peu importantes, je me suis conformé à ses désirs, et quoique je ne t'aie jamais permis d'opposer ta volonté à la sienne, j'ai dirigé tes études et tes plaisirs pour que tu sois fort peu sujette à ses caprices. Lorsque tu te lasses de la solitude de ton boudoir, j'éprouve beaucoup de plaisir à te voir dans ma bibliothèque. Mais il se fait tard : va dire bon soir à ta tante; ou plutôt je t'accompagnerai au salon.

Ces incidents se passaient quelques années avant le mariage de madame Maberly. A cette époque, Hélène commençait ses occupations littéraires. L'humeur contradictoire de sa tante, en l'attristant pour le moment, ne lui avait pas fait de mal véritable; il lui restait toujours cette inépuisable gaieté, cet amour du travail qui sont les avant-coureurs du succès.

Les bons conseils de son oncle lui venant en aide, elle évitait bien des écueils où elle aurait pu autrement faire naufrage.

Hélène avait encore un oncle, le capitaine Durand, qui faisait visite à Chalonne, tandis que M. de Macis séjournait à Belvédère.

Cet oncle ne s'intéressait pas à elle autant que le colonel; toutefois il admirait sa beauté.

Malgré les conseils sages et modérés de son père, Hélène se laissait entraîner par des emportements qu'elle regrettait vivement après.

D'un caractère franc et loyal, elle ne savait pas cacher combien la dissimulation et l'artifice lui répugnaient, et c'était d'une façon peu polie qu'elle rappelait aux autres, qu'il y avait peu d'accord entre leurs paroles et leurs actions. De temps en temps, elle se servait des railleries et du mépris comme base des excuses, pour éviter ce qu'elle ne voulait pas faire. Je vous en donnerai un exemple. Le capitaine Durand, frère du colonel, demeurait quelques semaines à Chalonne. Il s'intéressait aux enfants de sa feue sœur qu'il avait beaucoup aimée ; mais il ne parvint pas à se faire aimer d'Hélène, qui s'indignait des remarques peu gracieuses que son oncle se permettait incessamment sur les femmes.

Pour faire plaisir à ses deux nièces, le capitaine donna un picnic à tous ses amis. Hélène accepta de grand cœur cette invitation, dans l'espoir que M. de Macis serait à la fête ; mais ayant par hasard appris, qu'il était parti la veille pour Londres, elle résolut de ne pas aller où, M. de Macis absent, il n'y avait pas d'agrément pour elle.

Le capitaine Durand attendait sa belle nièce comme la Cynosure de sa partie de plaisir; que l'on juge de son chagrin lorsque madame Maberly se présenta seule, et lui remit une lettre d'Hélène. Décachetant l'enveloppe, son regard étincela en y trouvant une lettre conçue en ces termes :

Helas ! cher oncle, mon humeur capricieuse de femme me prive du bonheur d'être avec vous aujourd'hui. Je laisse à votre justice le soin d'attribuer ce changement d'avis à mon sexe, et non pas à moi, ne suis-je pas à plaindre d'être si terriblement imbue de cet esprit inconstant et volage, que Dieu a jeté comme un nuage autour de la femme, pour que sa beauté n'éblouisse pas trop les hommes.

Oh ! que vous êtes heureux d'être les rois de la terre ! ..... tandis que j'ai le malheur de me dire

La pauvre Hélène .... *femme.*

P. S. Il m'arrive quelquefois de penser que si vous saviez, com-

bien certaines paroles font d'impression, vous menageriez plus la susceptibilité des autres. En désirant ma présence à votre fête il faut certainement que vous ayez oublié les lignes que vous citiez la veille. Les voilà :

Ladies, like variegated tulips, show ;
'Tis to their changes half their charms we owe ;
The sex in sweet vicissitude appears
Of mirth and opium, ratafie and tears,
The daily anodyne and nightly draught
To kill those foes to fair ones—time and thought.
Woman and fool are two hard things to hit,
For true no meaning puzzles more than wit.

Pictures like these, dear Madam, to design,
Asks no firm hand, and no unerring line ;
Some wandering touches, some reflected light,
Some flying stroke, alone can hit them right ;
For how should equal colours do the knack ?
Chameleons who can paint in white and black ?
With too much quickness ever to be taught,
With too much thinking to have common thought,
Forbid it, Heaven ! a favour or a debt
She e'er should cancel !—but she may forget.
Beauties, like tyrants, old and friendless grown,
Yet hate repose, and dread to be alone ;
Worn out in public, weary every eye,
Nor leave one sigh behind them when they die.

Therefore, believe me, good as well as ill,
Woman 's at best a contradiction still.*

Le lendemain le Capitaine se rendit de bonne heure à Roseville, pour demander l'explication d'une conduite si étrange. Il

* Pope.

monta tout droit au boudoir de sa nièce. Assise auprès d'une table, Hélène jouait machinalement avec une plume qui s'y trouvait. Attendant une visite de son oncle, elle ne savait quel parti prendre.

Dans deux jours, se dit-elle, il va quitter l'Angleterre; après tout, je lui dois des remercîments pour avoir désiré ma présence à sa belle fête d'adieux.

A cette pensée succéda celle des susdits vers, et elle restait en proie à une irritation croissante, lorsque son oncle entra.

— Hélène, dit-il d'un ton de reproche, il n'y a que quelques jours que vous me dîtes que l'idée de la fête vous souriait; vous ne pouvez ignorer que mon seul désir était de donner à vous et Annette une distraction agréable; pourquoi donc vous êtes-vous absentée avec une excuse si bizarre? et même s'il n'y avait eu personne capable de vous fournir quelque amusement, je vous sais si sensible aux beautés de la nature, que vous n'auriez pu vous ennuyer dans ces lieux enchanteurs que le soleil illuminait de sa belle clarté.

— Ma foi! mon oncle, répondit Hélène, vous m'en voulez à cause de mon petit billet..... je le trouve fort simple.

En disant ces mots Hélène s'approcha de la porte.

— Cher oncle, reprit-elle, si cela ne vous déplaît pas, nous descendrons au salon; ma tante se fâchera que vous vous occupiez de moi seule.

— Hélène, dit le capitaine en suivant sa nièce, vous montrez fort peu de politesse à un oncle qui va vous quitter de sitôt.

Sans répondre à ce mot amical, Hélène murmura en descendant l'escalier:

Mais c'est vous, hommes, qui êtes contradictoires; vous attendez de nous une conduite sage et régulière, tandis que vous nous condamnez à d'éternelles frivolités.

Elle entra fort brusquement au salon où travaillait madame Mordante.

— Ma tante, dit-elle, tandis qu'un sourire moqueur effleurait

ses lèvres, mon oncle se fâche de ce que je n'étais pas présente à la fête ; sachant que j'ai en vous un bon avocat, je laisse mon sort entre vos mains. Et Hélène quitta la chambre pour que son oncle ne pût voir la vive rougeur qui trahissait combien elle s'éloignait de son caractère en se livrant à un tel emportement.

Le capitaine n'ayant jamais vu sa nièce dans une humeur si fougueuse, chercha quelque explication de la part de madame Mordante ; mais celle-ci s'intéressait trop peu à la jeune fille pour pouvoir le satisfaire à cet égard. Elle appelait maussaderies tous ces changements d'humeur, et le capitaine Durand quitta Roseville en murmurant : Si elle a de tels emportements maintenant, que sera-ce donc lorsque les prestiges du bel âge lui auront échappé et que le monde ne l'admirera plus ? Malheur à celui qui l'aura pour femme, car ce sera une vraie Xantippe dans les années à venir.

Et le capitaine quitta Roseville sans avoir été convaincu de son erreur. Voyant rarement sa nièce, il ne devinait pas le caractère doux et aimant qui cédait à un moment de vivacité.

Après ces accès, jamais Hélène ne pouvait se remettre pendant toute la journée. Depuis qu'elle avait commencé son livre, elle s'était gardée d'entretenir des idées irritantes, voyant combien cela agissait sur le premier-né de son imagination.

A l'occasion susdite elle remonta lentement chez elle en se reprochant une exaltation qui lui rendait le travail impossible.

Hélas pour les Veillées de Meridor ! la jeune fille eut beau prendre la plume, toutes ses idées s'étaient évanouies.

IV.

LA BIBLIOTHÈQUE DU COLONEL.

" He loved my worthless rhymes and, like a friend,
Would find out something to commend."

COWLEY.

" Vois-tu ce malheureux, qu'un tyran de Sicile
Appelle à son festin ! Pâle et tout effrayé
De cette menaçante et sinistre amitié,
Il effleure en tremblant de ses lèvres livides
Ces breuvages suspects et ces mets homicides ;
Vers les lambris dorés lève un œil éperdu,
Et croit voir sur son front le glaive suspendu :
Telle est la défiance au banquet de la vie."

L'ABBE DELILLE.

Le capitaine eût jugé autrement de sa nièce s'il avait été témoin des scènes qui se passaient à Chalonne, où Hélène se trouvait toujours la bien-venue. Elle était si tendrement aimée du colonel qu'elle l'appelait son second père.

Un mardi matin qu'elle se rendait dans la bibliothèque de son oncle, elle s'étonna de ne pas voir les préparatifs pour son étude ordinaire.

— Hélène, dit le colonel, je pars demain pour un voyage de deux mois ; et au lieu d'apprendre l'allemand, nous causerons.

La jeune fille ôta son chapeau et s'assit auprès du feu ; et son oncle lui remettant le journal, la pria de lire le morceau qu'il indiquait :

« L'adversité, en nous mordant le cœur, nous inspire une crainte salutaire; car le mal présent appelle nécessairement la réflexion sur l'avenir. Les enseignements du malheur portent des fruits bien autrement profitables à l'expérience, que les conseils les plus sages et les plus adroitement développés. »

— Hélène, te souviens-tu des beaux vers de Shakspeare, dit le colonel en interrompant sa nièce.

— Parfaitement.

"The icy fang
And churlish chiding of the winter's wind;
Which, when it bites and blows upon my body,
Even till I shrink with cold, I smile and say:
'This is no flattery; these are counsellors
That feelingly persuade me what I am.'
Sweet are the uses of adversity;
Which, like the toad ugly and venomous,
Wears yet a precious jewel in its head;
And this our life, exempt from public haunt,
Finds tongues in trees, books in the running brook,
Sermons in stones, and good in everything."

— C'est très-bien, Hélène : maintenant je te dirai une opinion toute contraire que j'ai trouvée dans les Conversations Imaginaires de Landor, et tu feras de ton mieux pour concilier cette contradiction apparente.

"Goodness does not more certainly make men happy, than happiness makes them good..... the reaction of goodness and happiness is perpetual."

— Mon penchant pour les Conversations Imaginaires, répondit Hélène, me porta à lire ce livre-là avec intérêt, et je me souviens de ce passage qui me frappa aussi.

— Quel fut donc le résultat de tes réflexions, Hélène?

— Mais, mon oncle, n'est-ce pas que vous renversez un peu les choses? Ne trouvez-vous pas qu'il vaudrait mieux que j'écoutasse votre avis sur le sujet?

— Hélène, ne t'oppose pas à mon désir, mais cherche en toi-même une explication.

— Mon opinion est répondit la jeune fille, que Dieu se sert du malheur pour nous ramener dans la bonne voie; mais une fois que nous y sommes entrés, c'est le bonheur qui nous y retient. Ne me jugez pas orgueilleuse, mon oncle, si je dis que mes écarts de la douceur et de la sagesse viennent du chagrin que me cause la méchanceté des autres.

— Qu'avais-tu mardi passé, Hélène? Je suis sûr que ce n'était pas là un de tes jours de bonheur.

— Oh! non, mon oncle, bien au contraire; et j'avais de si vifs regrets de vous avoir quitté si brusquement, que je me décidai à vous en faire des excuses aujourd'hui.

— Hélène, je serai fort content si tu peux m'expliquer cela.

— Mon oncle, vous savez que depuis trois semaines mon père voyage; ainsi je suis sans son appui. Eh bien! mardi passé on m'avait beaucoup tourmentée; on s'était conduit envers moi avec tant d'injustice et de grossièreté, que j'étais comme hors de moi. Je voulus mettre un frein à mon indignation, mais c'était plus fort que moi, et en venant ici je regrettais amèrement que ce fût mardi.

Jamais je ne me suis trouvée dans une si mauvaise humeur, me dis-je; je me sens capable en ce moment de jeter au vent l'amitié de mes meilleurs amis. Dieu veuille que je ne dise rien à mon oncle, que je doive regretter après!

Eh bien! j'entrai chez vous avec de bonnes résolutions d'écarter toute idée irritante, et comme mon thème était assez bien écrit, tout se serait bien passé, si la lecture n'eût fini dix minutes trop tôt.

Ayant fermé le livre vous me dîtes, Quelle nouvelle, Hélène?

je repondis nonchalamment : " Rien, mon oncle." C'était vraiment comme si, par une fatalité incompréhensible, votre voix si douce et si bienveillante avait fait revenir le mauvais ange, qui m'avait laissée en paix jusqu'à ce moment. Vous fîtes quelque autre remarque à laquelle je répondis en disant que l'heure s'était écoulée, et qu'il était temps que je m'en allasse, et je sortis en vous saluant froidement, sans vous remercier..... sans m'approcher de vous pour le baiser accoutumé.

Mais des regrets amers me poursuivirent après..... Insensée que je suis ! me dis-je, j'ai fort peu d'amis et j'agis de manière à en diminuer encore le nombre..... Combien mon oncle doit me juger ingrate ! voilà plusieurs mois qu'il m'enseigne l'allemand, et quand il me demande dix minutes d'entretien je les lui refuse. Mon affection pour vous, un moment refroidie, augmenta, et de retour à Roseville, je regrettai beaucoup ma mauvaise humeur. Mon cher oncle, vous avez été pour moi un excellent ami; voulez-vous me pardonner ce moment d'emportement?... Et Hélène se jeta dans les bras de son oncle.

— Ma chère enfant, dit le colonel, ému; je te quitte pour deux mois; si je te donne un conseil, veux-tu me promettre de le suivre?

— De bien bon cœur, dit Hélène.

— Dans tes moments de découragement, rappelle-toi qu'il y a des personnes cent fois plus malheureuses, qu'il y a toujours un meilleur avenir pour ceux qui se reposent dans l'amour de leur Père céleste, et qu'en se livrant à l'empire du mal, on se met hors d'état de goûter le bien, lorsqu'enfin le bien arrive. J'ai reçu ce matin une lettre qui offre un exemple frappant de cette vérité.

Et le colonel tira de sa poche un papier et lut ce qui suit :

" Cher ami ;

" Un évènement aussi imprèvu que déplorable a mis en émoi tout notre faubourg. Le jeune Arnaud s'est brûlé la cervelle. Cet

acte fatal, dicté par un incurable désespoir, a plongé sa famille dans une effroyable consternation. Sais-tu, mon ami, que cet affreux malheur arrive d'un moment d'abattement que son père eut il y a sept ans? Tu te souviens à cette époque-là combien le commerce languissait : tous les jours il arrivait à notre connaissance des faillites des maisons dont le crédit était le mieux établi, et les négociants qui échappèrent à ce désastre final, souffrirent cependant beaucoup. La dépression fut si grande et le crédit si difficile à obtenir, qu'une panique générale s'était emparée du monde commercial. M. Chatterton, quoique possesseur de biens considerables, était toujours poursuivi de l'idée d'une faillite et de tous les maux que la pauvreté entraîne après elle, et il passait ses nuits à parcourir sa chambre et ses jours à se figurer un avenir funeste, jusqu'à ce qu'enfin, dans une heure malheureuse, il résolut de retirer la moitié de sa belle fortune de son commerce; ceci suffit pour lui assurer une vie aisée; il laissa l'autre moitié sous la direction de son associé et de son propre fils, le jeune Arnaud, âgé alors de vingt-deux ans. A cette époque la conduite de celui-ci, plein de cœur et d'élévation, s'attirait les égards de tout le monde. Il était doué de toutes les bonnes qualités, seulement il manquait de fermeté; malheureusement il tomba dans les mains de jeunes gens libertins qui le portèrent à sa ruine.

" Eh bien! après la panique, l'année suivante fut aussi heureuse que les trois années précédentes avaient été malheureuses. Cette soudaine prospérité fut fatale à Arnaud.

" Si le père s'était occupé des affaires encore trois ou quatre ans, tout se serait bien arrangé. Son influence directrice aurait imposé au fils la contrainte dont il avait besoin; mais la possession subite d'un si grand revenu enivra le jeune homme. Le besoin de société lui faisait rechercher la plus mauvaise compagnie, comme la bonne; et ses habitudes d'intempérance le repoussèrent constamment dans l'état d'où tendaient à le tirer ses talents et son caractère.

"Et les choses allaient de pis en pis; les créanciers le poursuivaient de tous côtés; et sans espoir, sans ressource, dénué de tout, plutôt que de retourner chez son père, humble et suppliant, dans une heure funeste il prit cette résolution fatale qui ne laisse pas d'espoir."

Hélène, dit le colonel d'un ton pénétré n'y a-t-il point ici pour tout le monde une leçon? M. Chatterton avait une nombreuse famille : sa démarche précipitée priva ses enfants de la moitié de leur patrimoine, et par ce manque de courage, il brisa l'avenir d'un fils qui aurait pu être la consolation et l'appui de sa vieillesse.

Ainsi, ma chère Hélène, souviens-toi, que tant que la vie dure, il y a toujours de l'espérance; celle-ci est pour ainsi dire la panacée universelle des maux humains. Dans deux mois au plus je serais de retour.....

— Deux mois! mais cela me semble une éternité, dit la jeune fille en interrompant son oncle..... Et elle fondit en larmes.

— Hélène, tu es vraiment enfant, dit le colonel en l'embrassant tendrement.

— Mon oncle, je ne dirais rien si mon père était à Roseville; mais ni l'un ni l'autre, c'est affreux!

— Hélène, ce sont des affaires importantes qui demandent ma présence à Malte. Dans mon absence je te conseille de mettre de côté tes livres allemands, et de t'appliquer entièrement aux Veillées de Meridor..... Il est temps que ton livre soit fini; il ne faut pas laisser refroidir tes idées, et écris-moi toutes les semaines, afin que je sois au courant de tout ce qui se passe à Roseville. Mais, ajouta le colonel, en remettant le journal dans les mains de sa nièce; fais-moi le plaisir de lire l'essai sur l'Adversité jusqu'à la fin.

Faisant un effort sur elle-même, la jeune fille recommence son lecture. Son oncle l'interrompt de nouveau au passage suivant : Il

ne faut pas grand place pour loger la joie, mais son logement coûte beaucoup à meubler.

— Voilà un mot frappant: qu'entends-tu par cela, Hélène?

— La joie étant chose immatérielle, un mince logement lui suffit; ou pour parler à la lettre elle n'a besoin d'aucun gîte; cependant son logement coûte beaucoup à meubler, parce qu'il n'y a que ceux qui ont traversé le désert aride d'une douleur longue et contenue qui sont en état d'apprécier dignement le bonheur.

— Oui; c'est ainsi, Hélène, il faut travailler à la joie de même que pour jouir de la fleur, il faut semer la graine et cultiver le bourgeon. Vois donc combien on est redevable à ses ennemis.... grâces à eux, on s'affermit dans la bonne voie; et, en devenant plus heureux que par le passé, on se venge des envieux. Voilà une vengeance légitime, la seule que l'homme de bien se permet. Que les méchants sont maladroits! ils nous créent à leur insu un édifice de bonheur.

V.

LES FIANCÉS.

"O toi, fils du ciel, que l'univers adore !
Toi qu'on ne plaint, ni achète, ni implore,
Montre-nous ta chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui pour notre bonheur unit la terre au ciel
Et balance le monde aux pieds de l'Eternel."

DE CHAMPFORT.

"The consciousness of love is consciousness of power, a power omnipotent in the immaterial world. Love places a sceptre in the hands of another."

Les semaines s'écoulaient au plus vite. M. de Macis et Hélène passaient la plus grande partie de chaque jour ensemble, soit à Roseville, soit chez le colonel. Celui-ci avait de beaux chevaux qu'il mettait toujours à la disposition des fiancés. Or il arrivait rarement qu'Hélène se promenât seule dans l'Allée des Platanes.

M. de Macis l'y trouva un jour, et les traces de larmes étant très-visibles, il lui dit :

— Chère Hélène, as-tu des regrets de quitter l'Angleterre ?

— Oh ! non, Charles, bien au contraire.

— Mais voilà encore tes yeux tout remplis de larmes..... à quoi penses-tu ?

— L'idée me vient que pour bien longtemps je ne reverrai pas ces beaux arbres.

— As-tu été si heureuse à Roseville?

— J'y ai été triste quelquefois, répondit Hélène tandis que sa voix s'altérait un peu; mais ne trouves-tu pas qu'on affectionne les lieux auxquels s'attachent les souvenirs de notre enfance.

— Il est évident que l'Allée des Platanes te causera un grand regret.

— Oh! ne dis pas cela, se hâta de répondre Hélène..... j'aurais des regrets bien plus vifs de ne pas la quitter. Je ne sais pas comment cela se fait; quoique je n'aie jamais été si heureuse que maintenant, la moindre bagatelle me fait venir les larmes aux yeux. Je suis mille fois plus impressionnable que je ne l'étais il y a quelques mois.

— Tes parents ne se sont pas aperçus de cette tristesse. Ton père parlait de toi à mon entrée hier tandis que je m'arrêtais un instant à la porte:

— Dis-moi ce que tu as entendu..... Je tiens beaucoup à ce que mes parents pensent de moi avec affection lorsque je serai éloignée d'eux.

— C'était ton père qui disait : « Combien six semaines ont embelli Hélène de grâces nouvelles! » Et le colonel lui répondit : « Elle est plus charmante que jamais. » « Aussi sa force physique a gagné beaucoup par ses longues excursions à Dartmoor, » ajouta ton père.

— Oui, je suis à la fois plus gaie et plus triste..... je suis si changée!

— Hélène, qu'affectionnes-tu le plus au monde? je ne parle pas de moi.

— J'ose à peine le dire..... Mais il m'arrive quelquefois de croire qu'autour du grand soleil de mes pensées il n'y a que trois petites planètes qui voltigent : mon oncle, les Veillées de Meridor et l'Allée des Platanes.

— Eh bien! je ferai de mon mieux pour que ton oncle vienne nous rendre visite tous les ans, et le manuscrit sera mis au

fond de ma malle. Le transplantement de ces arbres est plus difficile, mais il y a une belle avenue d'acacias dans le château que j'ai loué à Fontainebleau.

— Je me reproche souvent de ce que j'aime tant mon petit livre.

— C'est tout naturel.

— Tu n'y vois pas de vanité? demanda Hélène.

— Au contraire..... on aime toujours ce qui nous a coûté du temps et du travail.

— Mille remerciments pour l'intérêt que tu as toujours témoigné à mon roman! Je me souviens qu'à notre première entrevue j'avais devant moi les preuves de mon ouvrage, ce qui ne manqua pas de me fâcher beaucoup.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il me semble que les messieurs attachent à une femme auteur l'idée de pédanterie.

— Tu fais un mauvais compliment à notre sexe, Hélène, si tu crois qu'il veuille accaparer toutes les connaissances; et combien de moments heureux ton petit livre nous a procurés dans la bibliothèque! Une bonne éducation ouvre le chemin à des plaisirs inépuisables; c'est un bienfait pour lequel nous ne pouvons être trop reconnaissants; par lui nous nous assurerons pour ainsi dire des amis dans les siècles passés. Ceux qui ne jouissent pas de cet avantage sont exilés de tout ce qu'il y avait de beau et de noble dans les anciens temps. Il me semble qu'on ne peut être trop bien instruit, si les qualités du cœur se rapportent à la culture de l'esprit; mais ce que je trouve désagréable, c'est de voir une personne préoccupée, comme si elle entretenait une pensée qu'elle craint de répandre..... comme si elle restait tout accablée sous le poids de son propre génie.

— Merci de cet avertissement; je suis si souvent comme un mouton qui rêve.

— Pardon, Hélène; si tu es distraite quelquefois, c'est invo-

lontairement..... Mais il y a des gens qui se glorifient de cette insouciance pour ce qui les entoure, et qui croient que c'est un signe infaillible de génie.

— Oh ! je ne suis pas comme cela..... au contraire mon absence d'esprit a toujours été un regret pour moi..... Mais sais-tu, Charles, que ce travail exerça sur moi la plus heureuse influence? je devins bien moins susceptible quant aux petits chagrins..... Il me semble que c'est le manque d'occupation qui rend les femmes plus capricieuses que les hommes, car depuis que j'ai commencé mon livre, je jouis d'une tranquillité que je ne connaissais pas auparavant.

— Les femmes sont plus capricieuses que les hommes? demanda le médecin avec une naïveté incomparable.

— Je me figure que oui, repondit Hélène.

— Mais d'où te vient cette idée? poursuivit son amant.

— Cette connaissance me vient d'une triste expérience..... on l'apprend aussi dans les saintes Ecritures.

— Dans les saintes Ecritures? répéta M. de Macis.

— Dans le livre de l'Ecclésiaste : " Il me reste un homme parmi mille, mais il ne me reste pas une femme parmi mille femmes....." Autrefois mon orgueil se révoltait beaucoup de penser combien les hommes l'emportent sur nous en intelligence, en étendue des sentiments, et même dans la douceur qui est en quelque sorte l'appanage des femmes..... Mais je suis devenue si humble depuis peu, continua Hélène, tandis que les larmes lui vinrent encore aux yeux..... que je me résigne à cet état de choses.

— Après tout, Hélène, l'orgueil sied fort mal à l'homme qui tombe comme une fleur..... Où sera l'orgueil lorsque la voix de l'Eternel nous commandera de lui rendre la vie qu'il nous a donnée?..... Qu'est-ce qui te porta à écrire, Hélène?

— Mille circonstances..... Un jour que j'ouvris nonchalamment un livre mes yeux se portèrent sur ces mots : " Ne

quittez pas le monde sans laisser une trace que vous y avez vécu. "

— Et pourquoi écrivis-tu en français? J'aurais cru que tu eusses trouvé plus facile de bien développer tes idées dans ta propre langue.

— Je commençai ainsi par pure affection pour la langue française; mais je m'en suis félicitée beaucoup depuis..... Je suis très-sensible à tout reproche fait à mon petit livre. Cependant je ne m'attends pas à ce que tout le monde le juge avec la même indulgence que toi et mon oncle; il y a de mes connaissances qui m'en voudraient de ce que j'ai la vanité de faire cet essai, et qui le liraient avec l'intention d'y trouver à redire; or, une langue étrangère me met un peu à l'abri de ces critiques..... Je ne veux pas que mon livre chéri soit la risée des esprits bornés.

— Qu'est-ce qui te suggéra le titre "Veillées de Meridor?"

— Je venais de lire un livre où Diane de Meridor est l'héroïne; et les Veillées du Château, par madame de Genlis, m'impressionnaient tant quand j'étais enfant, que le titre me fut suggéré par ces deux circonstances. Cependant, j'avais la plus grande envie d'appeler mon livre "Feu Follet;" mais mon oncle crut qu'il y avait de l'affectation dans ce titre; ainsi j'y renonçai, quoique bien à regret. A cette époque on venait de publier un livre intitulé "the Rainbow of the North;" de plus, Eliseé crivait un charmant petit poème appelé "the Sunbeam." Je t'ai déjà présenté mon amie, et voilà ces vers :

THE SUNBEAM.

Thou art no lingerer in monarch's hall—
A joy thou art and a wealth to all!
A bearer of hope both to land and sea—
Sunbeam! what gift hath the world like thee?

Thou art walking the billows, and Ocean smiles;
Thou hast touched with beauty its thousand isles;
Thou hast lit up the ships and feathery foam,
And gladdened the sailor like words from home.

In the solemn depths of the forest shades
Thou art streaming on through their green arcades,
And the quivering leaves, that have caught thy glow,
Like fire-flies glance to the pools below.

I looked on the mountains—a vapour lay
Folding their heights in its dark array;
Thou breakest forth—and the mist became
A crown and a mantle of living flame.

I looked on the peasant's lowly cot,—
Something of sadness had marked the spot,
But a gleam of thee on its lattice fell,
And it laughed into beauty at that bright spell.

Sunbeam of summer! Oh! what is like thee!
Hope of the wilderness! Joy of the sea!
One thing is like thee to mortals given—
Doth not Love illumine all things with hues of Heaven?

— Mais dans ton roman qui aurait été le Feu Follet? demanda M. de Macis.

— Tu te rappelles que le marquis de Montresor, personnage important dans mon histoire, avait un fils unique, le plus espiégle petit garçon qu'on puisse imaginer. Cet enfant avait ceci de particulier qu'il était toujours où il ne devait pas être, et que jamais on ne pouvait le trouver où il devait être. Son plus grand plaisir était d'errer dans les bois, et le père avait eu tant de pro-

menades nocturnes à la poursuite de son fils, qu'il finit par lui donner le sobriquet de " Feu Follet."

— Ah ! je m'en souviens..... Hélène, tout à l'heure tu te disais changée ; à quel égard donc ?

— De mille manières : j'éprouve une telle compassion pour tout le genre humain, parce qu'il n'a pas mon bonheur. Hier, à Plymouth, en considérant les boutiques, je me dis : Avec quel soin minutieux on a étalé ces marchandises-là, et à peine y a-t-il une personne sur trois qui les regarde ! Voilà le pauvre marchand qui attend qu'on entre, mais on n'entre pas..... Si enfin les chalands lui viennent, c'est beaucoup s'il fait un profit d'un ou deux sous sur ses petits articles, d'un chelin peut-être sur les grands. Il ne voit le soleil qu'à travers les vitres, et avec tout son travail il gagne à peine de quoi nourrir sa famille, tandis que le bonheur et les agréments de toute espèce viennent au-devant de moi.....

— Ensuite ?

— Je me trouve changée aussi en ce que tout sentiment d'inimitié est entièrement détruit en moi.

— Tu as des ennemis, Hélène ?

— Oh ! je ne dis pas cela ; seulement il est impossible de ne pas apercevoir que tandis que les uns s'intéressent à nous, les autres éprouvent un éloignement. S'il y a des personnes qui m'ont mal jugée, je leur pardonne de tout mon cœur.

— Eh bien ! je ne te demanderai aucun détail, puisque tu ne me sembles pas disposée à les donner.

— Mille fois merci. Je tiens beaucoup à ce que tu aies une opinion favorable de mes parents et de mes amies, et que tu considères l'Angleterre, et surtout Roseville, comme un endroit de paix et de bonheur.

— Hélène, si cela t'est agréable nous ferons demain notre visite d'adieux à Dartmoor ; nous nous promènerons à cheval jusqu'à Harford, et laissant nos chevaux aux domestiques, nous

parcourrons pour la dernière fois cette plaine inculte, et prépare-toi à me réciter ces vers de Carrington que j'admire tant et qui peignent si parfaitement cet endroit isolé.

Le lendemain un soleil éclatant souriait aux projets des fiancés; ils s'acheminèrent vers la plaine, l'âme pénétrée d'amour et de reconnaissance pour le ciel qui semblait vouloir manifester sa bonne volonté envers eux par ces beaux rayons.

Ils étaient tous deux très sensibles aux charmes de la nature, et ils se réjouirent des formes de beauté et de grandeur qui se deroulaient alors à leur vue..... les campanules s'élançant de dessous leurs pieds, la mousse variée s'attachant au rocher, la fougère se balançant au souffle des zéphirs, le torrent remplissant la vallée de sa musique..... et au milieu de ce ravissant spectacle la douce voix d'Hélène récita les vers suivants :

ADAM'S LAMENT

BEFORE THE CREATION OF EVE.

Alone, along the lyre of Nature sighed,
The master-chord, to which no chord replied;
For man, while bliss and beauty reigned around,
For man alone no fellowship was found.
Not yet to him was Heaven's high counsel known,
Counsel that willed not man to live alone.
He and the silent sun were there,
But not companions; high and bright he held
His course; and Adam gazed admiringly—
Here all communion ended; and he stood
In loneliness unutterable! Now
To regions unexplored the sun descends,
And sky and sea are all the universe—
Adam the only being in existence.

Darkness, meanwhile disguised in twilight, crept
O'er air and ocean; drearier gloom involved
His fainting senses, till a sudden ray
Of pensile lustre sparkled from the west;
He flew to meet it, but drew never nearer,
While vanishing and re-appearing oft,
At length it trembled out into a star,
His soul revived; with tears of fond delight
He gladly hailed the gentle apparition
As second life to him—so sweetly welcome
The faintest semblance of society.

Star after star, from some unseen abyss,
Rose in the sky, like thoughts into the mind,
We know not whence; till all the firmament
Was thronged with constellations, and the sea
Strown with their images. Amidst a sphere
Of twinkling lights, like living eyes, that look'd
At once on him from every side, he stood.
But here again he found no fellowship;
Sight could not reach, nor keenest thought conceive
Their nature or their offices. To him
They were but what they seemed, and yet he felt
They must be more. The mind hath no horizon,
It looks beyond the eye, and seeks for mind
In all it sees, o'er all it sees o'erruling.

Low in the east, behold! the morning dawn
Shot upward, onward and around the pole,
With arrowy glimpses traversing the waste.
Night's train as they had kindled one by one,
Now one by one withdrew, reversing order,
And those that came the latest earliest went.

Day rode triumphant—and again to him
Sky, sun and sea were all the universe.

Once at high noon, amidst a sultry calm,
Looking around for comfort, he descried,
Far on the green horizon's utmost verge,
A wreath of cloud: to him a glad discovery;
From each new image sprang a new idea,
The germ of thoughts to come that could not die.
The little vapour rapidly expanded,
Lowering and thickening till it hid the sun,
And threw a starless night upon the sea.
With trembling eagerness he watched the end.
Faint gleam'd the lightning, followed by no peal;
Dreary and hollow moans foretold a gale;
Nor long the issue tarried; soon the wind
Unprisoned, blew its trumpet loud and shrill;
Out flashed the lightnings gloriously; the rain
Came down like music, and the full-toned thunder
Roll'd in grand harmony throughout high heav'n.

The voice of Him who walks upon the wind,
And sets his throne upon the floods, rebuked
The headlong tempest in its mad career;
The evening sun broke through the embattled clouds,
And threw round sky and sea as by enchantment
A radiant girdle, binding them to peace,
In the full rainbow's harmony of beams;
No brilliant fragment, but one seven-fold circle,
That spanned the horizon, meted out the heavens,
And under-arched the ocean. 'Twas a scene
That left itself for ever on the mind.

With scarce inferior lustre gleamed the sea,
Whose waves were spangled with phosphoric fire,
As though the lightnings there had sped their shafts,
And left the fragments glittering on the field.

Again
The thought oppressed him, Wherefore all this waste
Of loveliness and grandeur unenjoyed?
Is there no life throughout this fair existence?
Sky, sun and sea, the moon, the stars, the clouds,
Wind, lightning, thunder, are but ministers;
They know not what they are, or what they do.
O for the beings for whom these were made!

With fanciful imagining he oft
To things inanimate imputed life,
Moulding to sympathy the varied forms
Which power creative offered to his view;
Till, weary of the profitless pursuit,
His heart became more desolate than ever:
Shrinking into himself, again he said,
In bitter disappointment, 'Is this all?'

Existence, varied only as the tide,
Whose everlasting changes bring no change,
Bnt billow follows billow to the shore,
Recoils, and billow out of billow swells,
An endless whirl of ebbing, flowing, foam,
Where every bubble is like every other,
And Ocean's face immutable as Heaven's.
There is no progress to sublimer life;
Nature stands still—stands at the very point
Whence, from a vantage ground, her bolder step

Might rise resplendent on the scale of being,
Rank over rank, awakening with her tread,
Inquisitive, intelligent; aspiring
Each above other, all above themselves,
Till every generation should transcend
The former, as the former all the past.

Such, such alone were meet inhabitants
For these fair lands, so wonderfully form'd
Amidst the solitude of sea and sky.
Hath Nature spent her strength? Why stopped she here?
Why stopped not lower, if to rise no higher?
Can she not summon from sublimer regions,
Beyond the rising or the setting sun,
Creatures as far above the mightiest here,
As yonder eagle, flaming at high noon,
Out-soars the bat that flutters through the twilight?

Woods, mountains, valleys, rivers, glens and plains,
Diversified the scene—a varied scene,
In wild magnificence how beautiful,
Pure and untouched by any meaner hand
Than His who made it, and pronounced it good;
And oh! how good it was!

But unintelligent creation soon
Fails to delight—the novelty departs,
And all is desolate. His eye was weary
Of seeing that which it might see for ever;
The mind within him panted after mind;
The spirit sighed to meet a kindred spirit;
And in his human heart there was a void,
Which nothing but humanity could fill.

* * * *

* * * *
* * * *

Amidst the crowd
Of grovelling animals, a being more
Majestic stood before him: his bosom
Throbbed with tenderness unutterable,
And every sympathy of human nature
Was by the beating of a pulse enkindled,
Flashing at once throughout the mind's recesses
As in a darkened chamber.

Who was the being that he then beheld?
EVE, going forth amid inferior creatures,
Fresh from the moulding hand of Deity:
Immortal breath upon her lips—the light
Of uncreated glory in her soul!—
So was his wish fulfilled; and Nature's choir,
With its rich confluence of ten thousand tongues,
Joined in the hymn of gratitude and praise.

— Mille fois merci, Hélène, c'est admirable. Mais d'où vient-il que cela commence en bouts rimés et finit en vers blancs?

— Ces vers sont pour la plupart tirés de L'Ile des Pélicans C'est une poésie incohérente; et pour donner de l'ensemble à mon poème il m'a fallu tirer quelques lignes d'une composition intitulée: Le Monde avant le Déluge qui est en bouts rimés. Charles, trouves-tu qu'il y ait de l'exagération à imaginer dans les alentours du jardin d'Eden des terres incultes, de vastes marais, de stériles montagnes et qu'Adam, se dérobant parfois à la beauté fleurie du Paradis, se plaisait à parcourir ces régions arides dont l'aspect sauvage lui fournissait un charmant et délicieux contraste?

— Pas du tout..... c'est très naturel. Hélène, je te sais au courant de l'histoire et de la littérature de mon pays; pourquoi ne fais-tu jamais de citations françaises?

— J'ai peur de les faire, parce que je sais combien une mauvaise prononciation nuit à une belle idée.

— Il faut t'habituer à cela, Hélène.

Les fiancés montèrent toujours jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au site le plus agreste de cette vaste solitude.

C'était une haute colline couverte d'énormes blocs de grès, du milieu desquels pointaient çà et là des bouleaux et des chênes dont le feuillage était déjà jauni par l'automne. Ces grands arbres se dessinaient sur la lueur rouge que le soleil avait laissée en se couchant ; on aurait dit la réverbération d'un incendie.

De cette hauteur l'œil plongeait dans une vallée profonde, ombreuse, fertile, à demi voilée par une légère vapeur, par la brume du soir..... Les grasses prairies, les massifs d'arbres touffus, les champs dépouillés de leurs épis mûrs se confondaient dans une teinte sombre, uniforme, qui contrastait avec la limpidité bleuâtre du ciel à son zénith.

— L'heure du repos approche pour l'homme et son cheval, dit M. de Macis.

— Regarde cette petite chaumière au pied de la montagne, ajouta Hélène ; cette cabane isolée dont la fenêtre s'illumine au joyeux pétillement du foyer rustique, et scintille à travers l'ombre, pendant que la fumée, qui sort de sa cheminée, s'élève lentement vers le ciel.

— Dans ces beaux arbres les oiseaux font leurs nids ; ces hautes montagnes sont pour les chamois, et ces grands sapins l'habitation de la cigogne ; mais quel triste séjour pour l'homme !

— Cette petite demeure est bien isolée, mais peut-être renferme-t-elle un grand bonheur..... qui sait ?

— Hélène, tu es toujours résolue de découvrir un rayon de soleil partout ; mais pour bien constater ta position il faut que tu me fasses une description de cet heureux ménage-là.

— Eh bien ? je vois une jeune Française qui se nomme Cécile. A l'âge de quinze ans elle vint ici avec une famille

anglaise; elle était si sage, si intelligente, si chérie par sa maîtresse que celle-ci se sépara d'elle avec regret lorsqu'à dix-huit ans Cécile épousa un jeune fermier..... Eh bien, voilà notre jeune Française qui a déjà préparé le souper de son mari et qui attend que celui-ci retourne de son travail quotidien..... Ninon est en face d'elle; c'est une charmante petite fille qui dit fort souvent à ses compagnes : "Quel heureux moment pour moi lorsque je travaille à côté de ma mère! Si elle n'a pas de vrais incidents à me raconter, elle en fait pour moi."

Ce soir-là donc, Cécile regarde sa fille en disant : "Te souviens-tu, Ninon, de ce que je t'ai dit il y a huit jours?"—"Oui, chère maman, vous me dites : Si tu peux dérober quelques moments à tes plaisirs, Ninon, apprends ce petit poème pendant la semaine..... ce que j'ai fait." Et avec beaucoup de simplicité Ninon récita les vers suivants :

Vivre en soi, ce n'est rien, il faut vivre en autrui :
A qui puis-je être utile, agréable aujourd'hui?
Voilà chaque matin ce qu'il faut se dire;
Et le soir, quand des cieux la clarté se retire,
Heureux à qui son cœur tout bas a répondu :
Ce jour qui va finir je ne l'ai pas perdu;
Grâce à mes soins j'ai vu sur la face humaine
La trace d'un plaisir ou l'oubli d'une peine.
Que la société porterait de doux fruits
Si par de telles pensées nous étions tous conduits!

— Fort bien, Ninon; sais-tu que ta mère ne t'a pas non plus oubliée? Et en disant ces mots elle tira de sa corbeille une jolie robe qu'elle présenta à sa fille. Ninon la remercia beaucoup, en ajoutant: "Mais, chère maman, comment avez-vous pu faire ceci? jamais je ne vous ai vue à ce travail."—"Voulant te ménager une petite surprise, répondit Cécile, je ne travaillai à la robe que

pendant tes heures d'école. Hier au soir je la montrai à ton père, et il me dit : " A nouvelle robe convient nouveau chapeau. Ninon est une bonne petite fille, et avec ta permission je dépenserai les petites économies que nous avons faites pour la foire en lui achetant un chapeau. Ton père est en retard ; sans doute il est allé au village pour en trouver."

Ninon se jeta dans les bras de sa mère en disant : Jamais je ne saurais vous remercier assez pour toutes vos bontés envers moi.

Maman, reprit-elle après quelques instants de silence, les parents de Sybile partent demain pour Salcomb où ils allaient vivre désormais. Figure-toi la belle description qu'elle me fit de leur nouvelle demeure ; une jolie vigne ombrage la porte de leur chaumière située à côté d'un charmant bois, où murissent les fraises et où fleurissent les violettes.

— Tu veux être à sa place, ma fille ?

— Sybile me demanda la même question, maman, je lui répondis : Je suis heureuse, que peut on désirer de plus ?

Vois donc le côté le plus riant de mon tableau. A la crépuscule succède une belle nuit chaude et constellée, et voilà les deux époux qui se promènent sous la voûte étoilée du ciel, trouvant dans cette heure délicieuse la douce récompense de leur travail.

— Hélène, le tableau est beau, et le poème de Ninon est admirable. Tu t'es servie d'un moyen ingénieux pour me prouver que tu peux réciter en français.

— Mais encore je me figure la belle Ninon se promenant à l'église, tandis que ses compagnes la regardent en disant : " Elle est heureuse, sa mère l'aime tant ! " D'autres disaient : " Ses parents la comblent de bienfaits, mais elle en est digne : elle leur est si dévouée."

— Hélène, il y a une chose dont nous pouvons être sûrs : le bonheur est dans la vertu ; le bonheur des méchants est factice.

— J'en suis parfaitement couvaincu, et je puis, sur ce sujet, te réciter des vers.

Adorable Vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets !
De celui qui te haît ta vue est le supplice ;
Parais : que le méchant te regarde et frémisse.
La richesse, parfois, et la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne et la glorie te suit ;
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans bien, sans dignités, se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter,
Importune Vertu ! pourquoi nous tourmenter ?
Pourquoi, par des remords, nous rendre misérables ?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ?
Laisse- nous en repos, cesse de nous charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.
Non ! tu seras tonjours, par ta seule présence,
Ou notre désespoir ou notre récompense.*

— Ces vers sont très-beaux, Hélène ; seulement je doute que les méchants aient le pouvoir d'admirer tant la vertu ; j'ai toujours pensé, au contraire, que l'habitude du mal émousse les facultés. Dans le journal, l'autre jour, il y avait une remarque qui me frappait :

" Dieu, qui a refusé aux méchants des yeux pour reconnaître les bons, en a donné aux bons pour se reconnaître les uns les autres."

Hélène, encore des vers français si tu peux m'en donner ?

— Je sais quelques lignes de Lamartine qui forment une excellente continuation au poème de Montgomery. Et Hélène répéta les vers suivants :

* Racine, le fils.

L'EXILE DU PARADIS.

Courage, enfant déchu d'une race divine !
Tu portes sur ton front ta superbe origine ;
Chacun, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon eclipsé du beau royaume des cieux.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.
Soit que déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur ;
Imparfait ou déchu l'homme est le grand mystère
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre.
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours ; ce qu'il aime est fragile.
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Eden,
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin.
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents de bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;
Et s'arrachant du ciel, dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entend ces doux concerts d'un monde qu'il envie !
Du nectar idéal si tôt qu'il a goûté,
Sa nature répugne à la réalité :
Dans le sein du possible en songe elle s'élance ;
Le réel est étroit, le possible est immense ;
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour,
Où l'on puise à jamais la science et l'amour ;
Où dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme altéré toujours, toujours se désaltère ;
Et de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit
Qui dans la route obscure où ton doigt le conduit
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortel'
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.

Ah! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le frein qui la captive,
L'Eternel du haut du ciel répondant à nos vœux
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux ;
Nos âmes d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course ;
A travers l'infini sur l'aile de l'amour
Elles auraient monté comme un rayon du jour.

Me livrant enfin à la voix qui m'inspire
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Eternelle raison, suprême volonté !

Toi, dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi dont chaque matin annonce l'existence !
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
Celui qui n'était pas a paru devant toi.
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître ;
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'être :
Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?
Moi qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né ?
Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême !
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Dispose, ordonne, agis, dans le temps, dans l'espace ;
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place ;
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même en silence accourra s'y ranger ;
Content de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage ;
Et d'un égal amour, accomplissant ta loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi !

Le jour est ton regard, la beauté ton sourire :
Grand Dieu, mon cœur t'adore, mon âme te respire !
Eternel, Infini, Tout-Puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom,
Et l'esprit accablé sous ta sublime essence
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.*

— Chère Hélène, c'est un poème magnifique, et je me félicite que tu t'intéresses daus les beautés de notre littérature. Nous ne devons pas quitter ce magnifique et sauvage endroit sans reconnaître la sagesse de Dieu telle qu'elle se montre dans la création.

Et Hélène fit en quelque sorte ses adieux à Dartmoor en récitant le poème suivant :

* Lamartine.

DIEU SE MANIFESTE DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE.

La Nature annonce Dieu, elle révèle sa gloire.
Ce n'est point un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous surprendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles ?
O ciel, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté.

Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil ! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.

La voix de l'univers au grand Dieu me rappelle ;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
C'est celui dont la main posa mes fondements.

A de moindres objets tu peux le reconnaître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître ;
Le suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu ;
La feuille le demande, et la branche fidèle
Prodigue de son bien le partage avec elle.

Ainsi parle la terre, et charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble;
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'Auteur est caché, plus il est admirable.
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.

Telle est de l'univers la constante harmonie;
De son empire heureux la discorde est bannie :
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!

Reconnaissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps; qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul, infini, n'a jamais commencé.

L'heure approche... la mort vient... ce dernier sommeil!
Qui veut de la gloire et un brillant réveil
Laissera loin de lui toute pensée grossière,
D'un sublime effort volera vers la lumière.
Dieu parle à tous les cœurs, il invite à s'y rendre;
Mortels! il est encor temps... daignez donc l'entendre.*

* Racine, le fils.

VI.

LE MARIAGE D'HÉLÈNE.

> **Mein Freund antwortet, und spricht zu mir: Stehe auf, meine Freundin, meine Schöne, und komm her. Denn siehe, der Winter ist vergangen, der Regen ist weg und dahin; die Blumen sind hervor gekommen im Lande, der Lenz ist herbey gekommen, und die Turtletaube lässt sich hören in unserm Land: der Feigenbaum hat Knoten gewonnen, die Weinstöcke haben Augen gewonnen, und geben ihren Geruch. Stehe auf, meine Freundin, und komm, meine Schöne, komm her.**

L'alliance des cœurs qui provient d'une parfaite conformité de vues et de pensées, formait une belle harmonie entre les deux fiancés. Se perfectionnant l'un par l'autre, ils devinrent tous les jours plus chers et plus nécessaires l'un à l'autre.

Le délicieux sentiment d'une estime mutuelle fut enfin affermi et consacré par la sainte union du mariage. Par une belle journée au commencement d'automne, les deux amants reçurent la bénédiction nuptiale. Un grand nombre de personnes assistaient aux noces, et tout alla à merveille; Monsieur Seymour, riche propriétaire et bien aimé de ses tenanciers, eut soin que ceux-ci prissent part à la joie générale.

L'heure du départ s'approchait; déjà les larmes venaient aux yeux de la jeune mariée, en pensant aux derniers adieux,

lorsque M. de Macis lui proposa une dernière visite à l'Allée des Platanes.

Quelques minutes après, les nouveaux mariés se promenaient silencieux et à pas lents dans cette belle avenue. Tout à coup des sons mélodieux frappèrent leurs oreilles; en même temps un tableau inattendu s'offrit à leurs yeux.

Sur une plateforme élevée au fond de l'allée, une belle jeune fille, vêtue en sybille, se penchait sur sa harpe. Elle portait une robe blanche, et son costume était très pittoresque, sans s'écarter assez des usages reçus pour que l'on pût y trouver de l'affectation.

— C'est ma chère Elise, dit Hélène; c'est une compagne chérie, elle a beaucoup de l'imagination que possédait Corinne; elle me plait infiniment, mais elle n'est pas très aimée de ses camarades, et si nous parvenons à la faire improviser un peu, quel que soit le sujet que nous choisissions il y perçera une nuance de misanthropie. Ce fut à l'école que ce sentiment saisit Elise; elle était la plus habile des élèves, mais elle n'obtint jamais de prix; il y avait toujours quelque formalité negligée; elle avait constamment la mortification de se voir devancer par des compagnes moins habiles.

— Elle oubliait le conseil du poète:

" He that would win the race, must guide his horse
Obedient to the customs of the course;
Else, though unequalled to the goal he flies,
A meaner than himself shall gain the prize.*"

— Elle me dit hier: "Chère Hélène, je regretterai beaucoup ton absence, car tu as eu plus d'indulgence pour moi, que toutes mes autres compagnes; tu as connu depuis long-temps mon humeur sauvage et si je ne suis pas à la fête, ne crois pas que ce soit par manque d'amitié pour toi. Pense seulement: Elise

* Cowper.

est triste, elle perd aujourd'hui sa meilleure amie; elle n'est pas au festin, ne voulant pas nuire à la joie universelle."

A l'approche des nouveaux mariés, la musique diminua peu à peu. Pendant quelques instants les doigts de la virtuose jouèrent sur les cordes de sa harpe, tandis que ses yeux se fixèrent sur la terre, d'une manière distraite et rêveuse; elle les leva enfin et prononça l'Epithalame suivante, d'une voix si calme, qu'on aurait pu croire qu'elle ignorait que quelqu'un avait troublé sa solitude:

"I love thee; yes I feel
That on the fountain of my heart a seal
Is set, to keep its waters pure and bright.
We—are we not formed, as notes of music are,
For one another, though dissimilar?
Such difference without discord, as can make
Those sweetest sounds in which all spirits shake,
As trembling leaves in a continuous air!

True love in this differs from gold and clay,
That to divide is not to take away.
Love is like understanding, that grows bright
Gazing on many truths; 'tis like thy light,
Imagination! which, from earth and sky,
And from the depths of human phantasy,
As from a thousand prisms and mirrors, fills
The universe with glorious beams, and kills
Error, the worm, with many a sun-like arrow
Of its reverberated lightning.

If you divide suffering and dross, you may
Diminish till it is consumed away;
If you divide pleasure, and love, and thought,
Each part exceeds the whole; and we know not

How much, while any yet remains unshared,
Of pleasure may be gained, of sorrow spared.

Helena!
A ship is floating in the harbour now,
A wind is hovering o'er the mountain's brow,
There is a path on the sea's azure floor,
No keel has ever ploughed that path before;
The halcyons brood around the foamless isles;
The treacherous Ocean has forsworn its wiles;
The merry mariners are bold and free:
Say, my loved Helen, wilt thou sail with me?
Our home an isle under Ionian skies,
Beautiful as a fair vale in Paradise;
Fragrant with the perfume of lemon-flowers,
Which floats like mist laden with unseen show'rs;
And every motion, odour, beam and tone,
With that deep music is in unison:
Which is a soul within the soul—they seem
Like echoes of an antenatal dream.
It is an isle 'twixt heaven, air, earth and sea,
Cradled and hung in clear tranquillity;
Bright as that wandering Eden, Lucifer
Washed by the soft blue oceans of young air,
It is a favoured place.
The winged storms, chanting their thunder psalm
To other lands, leave azure chasms of calm
Over this isle, or weep themselves in dew,
From which its fields and woods ever renew
Their green and golden immortality:
And from the sea there rise, and from the sky
There fall, clear exhalations, soft and bright;
Veil after veil, each hiding some delight,

It scarce seems now a wreck of human art,
But as it were Titanic; in the heart
Of earth, having assumed its form, then grown
Out of the mountains from the living stone,
Lifting itself in caverns light and high:
For all the antique and learned imagery
Has been erased, and in the place of it
The ivy and the wild vine interknit
The volumes of their many twining stems;
Parasite flowers illume with dewy gems
The lampless halls, and when they fade, the sky
Peeps through its winter woof of tracery
With moon-light patches, or star atoms keen,
Or fragments of the day's intense serene,
Working mosaic on their Parian floors;
And day and night, aloof, from the high towers
And terraces, the earth and ocean seem
To sleep in one another's arms, and dream
Of waves, flowers, clouds, woods, rocks, and all that we
Read in their smiles, and call reality.

This isle and house are mine, and I have vow'd
Thee to be lady of this solitude.
And I have fitted up some chambers there
Looking towards the golden eastern air,
And level with the living winds which flow
Like waves above the living waves below.

I have sent books and music there, and all
Those instruments with which high spirits call
The future from its cradle, and the past
Out of its grave, and make the present last
In thoughts and joys that sleep but cannot die,
Folded within their own eternity.

Our simple life wants little, and true taste,
Hires not the pale drudge luxury, to waste
The scene it would adorn, and therefore still
Nature with all her children haunts the hill.

Be this our home in life—perchance we may
Become at last the overhanging day,
The living soul of this Elysian isle,
Conscious inseparable one. Meanwhile
We two will rise and set, and walk together
Under the roof of blue Ionian weather,
And wander in the meadows, or ascend
The mossy mountains, where the blue heavens bend
With lightest winds to touch their paramour;
Or linger where the pebble-paven shore,
Under the quick faint kisses of the sea,
Trembles and sparkles as with ecstacy—
Possessing and possest by all that is
Within that calm circumference of bliss,
And by each other, till to love and live
Be one.

So will we talk, until thought's melody
Becomes too sweet for utterance, and it die
In words, to live again in looks, which dart
With thrilling tone into the voiceless heart
Harmonising silence without sound
Our breath shall intermix, our bosoms bound,
And our veins beat together; and our lips
With other eloquence than words, eclipse
The soul that burns between them.

The fountains of our deepest life shall be
Confused in passion's golden purity;

It scarce seems now a wreck of human art,
But as it were Titanic; in the heart
Of earth, having assumed its form, then grown
Out of the mountains from the living stone,
Lifting itself in caverns light and high:
For all the antique and learned imagery
Has been erased, and in the place of it
The ivy and the wild vine interknit
The volumes of their many twining stems;
Parasite flowers illume with dewy gems
The lampless halls, and when they fade, the sky
Peeps through its winter woof of tracery
With moon-light patches, or star atoms keen,
Or fragments of the day's intense serene,
Working mosaic on their Parian floors;
And day and night, aloof, from the high towers
And terraces, the earth and ocean seem
To sleep in one another's arms, and dream
Of waves, flowers, clouds, woods, rocks, and all that we
Read in their smiles, and call reality.

This isle and house are mine, and I have vow'd
Thee to be lady of this solitude.
And I have fitted up some chambe [illegible]
Looking towards the golden east [illegible]
And level with the living wind [illegible]
Like waves above the living [illegible]

I have sent books and [illegible]
Those instruments wi [illegible]
The future from its [illegible]
Out of its grave, [illegible]
In thoughts and [illegible]
Folded withi [illegible]

Our simple life wants little, and true taste,
Hires not the pale drudge luxury, to waste
The scene it would adorn, and therefore still
Nature with all her children haunts the hill.

Be this our home in life—perchance we may
Become at last the overhanging day,
The living soul of this Elysian isle,
Conscious inseparable one. Meanwhile
We two will rise and set, and walk together
Under the roof of blue Ionian weather,
And wander in the meadows, or ascend
The mossy mountains, where the blue heavens bend
With lightest winds to touch their paramour;
Or linger where the pebble-paven shore,
Under the quick faint kisses of the sea,
Trembles and sparkles as with ecstacy—
Possessing and possest by all that is
Within that calm circumference of bliss,
And by each other, till to love and live
Be one.

As mountain springs under the morning sun
We shall become the same, we shall be one
Spirit within two frames, oh! wherefore two?
One passion in twin hearts, which grows and grew
Till like two meteors of expanding flame,
Those spheres instinct with it become the same,
Touch, mingle, are transfigured; ever still
Burning, yet ever inconsumable:
In one another's substance finding food,
Like flames too pure and light and unimbued
To nourish their bright lives with baser prey,
Which point to heaven, and cannot pass away;
One hope within two wills, one will beneath
Two overshadowing minds, one life, one death,
One immortality, and one annihilation.
Woe is me!
The winged words on which my soul would pierce
Into the height of love's rare universe,
Are chains of lead around its flight of fire—
I pant, I sink, I tremble, I expire!

Weak verses, go, kneel at your sovereign's feet,
And say: "We are the masters of thy slave;
What wouldst thou with us and ours, and thine?
Then call your sisters from oblivion's cave,
All singing loud: "Love's very pain is sweet,
But its reward is in the world divine,
Which, if not here, it builds beyond the grave."
So shall ye live when I am there. Then haste
Over the hearts of men until ye meet
Marina, Vanna, Primus, and the rest,
And bid them love each other and be blest;
And leave the troop which errs and which reproves,
And come and be my guest—for I am Love's.*"

* Epipsychidion.

En prononçant ces dernières paroles, un calme ineffable se répandit sur les beaux traits de la jeune fille, et pendant quelques minutes nulle voix ne se fit entendre. Elle se leva enfin, et, s'avançant avec timidité vers les nouveaux mariés, sembla demander grâce pour son triomphe; l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire intéressait pour elle. Hélène lui fit ses félicitations et ses remercîments, puis M. de Macis la salua, en disant: Mademoiselle, mille fois merci de vos beaux vers, mais puisqu'on me dit que vous improvisez, je vous supplie de nous en donner une preuve et de remonter sur votre trône. Sans se faire prier Elise se rassit et on lui donna pour sujet:

Qu'est-ce que c'est que l'amour?

"What is love? Ask him who lives, What is life? Ask him who adores, What is God?

I know not the internal constitution of others; I see that in some external attributes they resemble me; but when, misled by that appearance, I have thought to appeal to something in common, and unburden my inmost soul to them, I have found my language misunderstood, like one in a distant and savage land. The more opportunities they have afforded me for experience, the wider has appeared the interval between us, and to a greater distance have the points of sympathy been withdrawn. With a spirit ill-fitted to sustain such proof, I have everywhere sought for sympathy, and have found only repulse and disappointment.

You ask me, "What is love?" It is that powerful attraction towards all that we conceive or hope beyond ourselves, when we find within our own thoughts the chasm of an insufficient void, and seek to awaken in all things that are, a community with what we experience within ourselves. If we reason, we would be understood; if we imagine, we would that the airy children of our brain were born anew within another's; if we feel, we would that another's nerves should vibrate to our own, that the beams of

their eyes should kindle at once, and mix and melt into our own; that lips of motionless ice should not reply to lips quivering and burning with the heart's best blood. This is love. This is the bond and the sanction that connects man with man. We are born into the world, and there is something within us which, from the instant that we live, more and more thirsts after its likeness. We dimly see within our intellectual nature a miniature, as it were, of our entire self, yet deprived of all that we condemn or despise—the ideal prototype of everything excellent or lovely that we are capable of conceiving as belonging to the nature of man—a mirror whose surface reflects only the forms of purity and brightness; a soul within our soul that describes a circle around its proper Paradise, which pain and sorrow, and evil, dare not overleap. To this we eagerly refer all sensations, thirsting that they should resemble, or correspond with it. The discovery of its antitype, the meeting with an understanding capable of clearly estimating our own; an imagination which should enter into and seize upon the subtle and delicate peculiarities which we have delighted to cherish and unfold in secret; with a frame whose nerves, like the chords of two exquisite lyres, vibrate with the vibrations of our own; this is the invisible point to which love tends, and to attain which it urges forth the powers of man to arrest that, without the possession of which there is no rest nor respite to the heart over which it rules. Hence, in solitude, or in that deserted state where we are surrounded by human beings and yet they sympathise not with us, we love the flowers, the waters, and the sky. In the very leaves of spring, there is then found a secret correspondence with our heart.

There is eloquence in the tongueless wind, and a melody in the flowing brooks, and the rustling of the reeds beside them, which, by their inconceivable relation to something within the soul, awakens the mind to a dance of breathless rapture, and brings tears of mysterious emotion to the eyes. Sterne says that

if he were in a desert he would love some cypress. So soon as the want or power of love is dead, man becomes the living sepulchre of himself, and what yet survives is the mere husk of what once he was."*

Pardon, dit la jeune fille en se levant avec la meilleure grâce du monde, pardon si, me défiant de mon talent en cette occasion, je me suis servie des mots d'un ancien philosophe, pour repondre à votre question; pardon aussi pour la misanthropie qui perce dans les premières lignes; si j'avais omis quelques mots le reste aurait échappé à ma mémoire.

Chère Elise, dit Hélène, en embrassant son amie avec effusion, mille remercîments pour cette preuve de ton affection.

Et mes félicitations aussi, dit le médecin, vouz avez si parfaitement rendu ma pensée.

A ce moment un domestique s'approcha.

— C'est sans doute la voiture qui nous attend, dit M. de Macis. Ils se derigèrent lentement vers la maison, lorsque Hélène se retourna pour faire ses adieux à Elise, mais la belle improvisatrice avait disparu.

En passant devant le bibliothèque, Hélène aperçut son oncle à la fenêtre; il pria son mari de s'y rendre un moment avant d'entrer au salon.

— Colonel, dit M. de Macis, en s'avançant vers le Colonel Durand, nous allons vous quitter pour long-temps, donnez-nous donc quelques paroles de bon augure.

— Bénissez votre enfant, dit Hélène les yeux mouillés de larmes.

Le colonel maîtrisa à grande peine son émotion.

— Embrasse ton oncle, Hélène, dit M. de Macis.

Le colonel tint Hélène long-temps dans ses bras, et serrant cordialement la main de son mari, il leur dit:

* Plato's "Symposium," translated by Percy Shelley.

" Aimer, c'est la source la plus grande des vertus, c'est le seul précepte que Dieu donne à l'homme envers l'homme. Celui qui est le meilleur, est celui qui fait le mieux rayonner cette passion sur tout ce qui l'entoure et l'approche. Quand on aime, quand on veut plaire à ceux qu'on aime, est-ce qu'on est jamais ingrat, injuste, bourru, méchant? Entre le mari et la femme une affection sans bornes, sans retour sur soi-même, sans relâche, une préparation à l'amour dont nous aimerons Dieu." *

Un long silence succéda, rompu enfin par M. de Macis.

— Merci, colonel de vos paroles de bon augure, ce sont là des paroles qui bénissent.

Ils se dirigèrent vers le salon où les bons souhaits et les vœux d'heureux voyage attendaient les nouveaux mariés.

Il y a toujours de la tristesse dans les derniers adieux et ce fut un soulagement à Monsieur et Madame de Macis, lorsqu' enfin les chevaux partirent au galop.

Tout le monde les avait accompagnés jusqu'à la voiture; en les voyant partir, le bon colonel dit avec les larmes aux yeux: "Nous avons tort de regretter Hélène, car elle a pour époux le plus noble et le plus généreux des hommes."

* Eugène Sue.

VII.

L'ARRIVÉE A FONTAINEBLEAU.

"Theirs was true happiness—no passing ray—
Not love that Time would wither; whilst the earth
Forgets her empires with a just decay,
The high, the mountain-majesty of worth,
Doth from its immortality look forth
In the sun's face, like yonder Alpine snow,
Imperishably pure beyond all things below."

CHILDE HAROLD.

Laissant à des plumes plus habiles le soin de dépeindre le voyage à Genève, je me contente de souhaiter à mes lecteurs la même félicité dont Charles et Hélène de Macis jouirent en cette occasion. En réfléchissant à leur bonheur une sphère en crayon s'offre à ma mémoire :

"Shade, unperceived, so softening into shade,
And all so forming an harmonious whole."*

Convenons que ce beau globe représente la félicité des nouveaux mariés et les lignes à gauche si fortement tracées, nous assurent que c'est un bonheur sans ennui.

Trois semaines se sont écoulées et le voyage approche à sa fin. M. et Madame de Macis sont à Versailles; ils se reposent un instant dans le Bosquet de la Reine.

* "Thomson's Hymn to the Seasons."

— Chère Hélène, dit le medecin, nous avons été bien loin pour chercher des nouveautés, sans rien trouver de plus beau que ce magnifique palais ; notre chateau à Fontainebleau te paraîtra triste après tout ce luxe.

— Oh ! je ne suis pas ambitieuse des grandeurs, au contraire, je me félicite de ce que j'appartiens à la classe intermédiaire de la société : qu'il doit être ennuyeux de poursuivre toujours les plaisirs ; entouré de serviteurs empressés.... que de formalités ! que de soins cérémonieux ! à peine se trouve-t-on libre arbitre ou de ses paroles ou de ses actions.. .. au reste, à Fontainebleau, nous nous trouverons chez nous.

En disant ces mots, un éclair d'indicible plaisir brilla dans les yeux de la jeune femme.

— Il est vrai, répondit M. de Macis, un heureux chez-soi est entouré d'un rayon de félicité qu'on ne voit pas ailleurs. Eprouves-tu, Hélène, la moindre envie de retracer nos pas ?

— J'aimerais revoir un jour la belle route de Dijon à Genève.

— La région méridionale de la France offre un riche tableau, surtout les plateaux du Jura, ses sapins, ses buis, ses génévriers, ses carrières de marbre, ses côteaux tapissés de vignes, enfin, les plaines couvertes de terres arables qui servent de base à cet amphithéâtre.

— Et l'aspect varié encore par les couches de neige sur les Basses-Alpes. Mais il me semble qu'il y a dans ce que l'on voit pour la première fois un charme qui se perd après.

— Hélène, dis-tu cela aussi des personnes ?

— Quelquefois..... mais quant à une personne, dit Madame de Macis en souriant, c'est précisément le contraire.

— Il y a dix mois aujourd'hui que nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

— Je m'en souviens parfaitement ; j'étais dans la Bibliothèque de mon oncle ; croyant son maître seul, le domestique t'y avait introduit. Les manuscrits, dont la table était couverte, trahis-

saient une occupation littéraire, aussi à peine fus-tu asssis, que mon oncle te dit : " Mon ami, ma nièce et moi avons écrit un petit roman Français ; mais quelquefois des difficultés se présentent, que nous ne pouvous résondre. Veux-tu venir de temps en temps nous aider de tes conseils? Cette petite rêve déjà un grand triomphe, mais sans le secours d'un Français je trouve notre succès fort douteux."

Tu répondis : "Avec grand plaisir ; c'est presque un regret pour moi de me trouver parfaitement libre ; la vie champêtre pèse quelquefois, la vie du régiment est une distraction continuelle." Mon oncle avait fait un déménagement et il t'invita à faire le tour du jardin.

—Ah ! oui, je m'en souviens ; en allant il se retourna vers toi. Hélène, te dit-il, voilà les rayons du soleil, qui t'invitent à sortir ; viens avec nous !—et avec beaucoup de simplicité tu levas les yeux vers ton oncle en lui repondant : " Ce serait pour moi un plaisir, mais ma tante m'attend à Roseville." Frappé de ton regard—

" Un rayon éclipsé du beau royaume des cieux," me dis-je, dans les mots de Lamartine.

— Tu pense à l'Exilé du Paradis et la Visite d'Adieux à Dartmoor..... Deux de ces lignes me reviennent constamment à la pensée

" Du nectar idéal sitôt qu'il a goûté,
Sa nature répugne à la réalité."

Je dirai plutôt que lorsqu'on se trouve heureux, on se résigne de meilleure grâce aux contrariétés de la vie.

— Mais le poète parle du bonheur imaginaire et ses vers sont si beaux.

— Un mot que tu laissas échapper ce jour-là m'impressionna vivement.

— Lequel donc? demanda le médecin.

— Tu me dis que les méchants ne sont pas clairvoyants, que l'erreur est comme un nuage devant les yeux, de sorte que la vertu même est méconnaissable.

— On ne la reconnait pas dans ce monde, mais ma croyance est que dans la vie future, la pleine appréciation de l'excellence sera une des punitions des méchants.

— Il y a quelques vers dans l'evangile qui justifie cette idée.

— Le passage se trouve dans les livres apocryphes de la Bible, tâche Hélène de t'én souvenir.

" Then shall the righteous stand in great boldness before the face of such as have afflicted him, and made no account of his labours.

When they see it they shall be troubled with terrible fear, and shall be amazed at the strangeness of his salvation, so far beyond all that they looked for.

And they repenting and groaning for anguish of spirit shall say within themselves, This was he whom we had sometimes in derision and a proverb of reproach;

We fools accounted his life madness, and his end to be without honour:

How is he numbered among the children of God, and his lot is among the saints!

Therefore have we erred from the way of truth, and the light of righteousness hath not shined unto us, and the sun of righteousness rose not upon us.

We wearied ourselves in the way of wickedness and destruction: yea, we have gone through deserts, where there lay no way: but as for the way of the Lord we have not known it.

What hath pride profited us? or what good hath riches with our vaunting brought us?

All these things are passed away like a shadow, and as a post that hasted by;

And as a ship that passeth over the waves of the water, which when it is gone by, the trace thereof cannot be found, neither the pathway of the keel in the waves;

Or as when a bird hath flown through the air, there is no token of her way to be found, but the light air being beaten with the stroke of her wings is passed through, and therein afterwards no sign where she went is to be found.

Or like as when an arrow is shot at a mark, it parteth the air, which immediately cometh together again, so that a man cannot know where it went through:

Even so we in like manner as soon as we were born, began to draw to our end and had no sign of virtue to show; but were consumed in our own wickedness;

For the hope of the ungodly is like dust that is blown away with the wind; like a thin froth that is driven away with the storm; like as the smoke which is dispersed here and there with a tempest, and passeth away as the remembrance of a guest that tarrieth but a day.

But the righteous live for evermore; their reward also is with the Lord, and the care of them is with the Most High.

Therefore shall they receive a glorious kingdom, and a beautiful crown from the Lord's hand: for with his right hand shall he cover them, and with his arm shall he protect them.

Then shall the right aiming thunderbolts go abroad; and from the clouds, as from a well-drawn bow, shall they fly to the mark.

And hail-stones full of wrath shall be cast as out of a stone bow, and the water of the sea shall rage against them, and the floods shall cruelly drown them.

Yea, a mighty wind shall stand up against them and like a storm shall blow them away: thus iniquity shall lay waste the whole earth and ill-dealing shall overthrow the thrones of the mighty.*"

* Wisdom of Solomon, v.

Soit, dit M. de Macis, mais en attendant l'heure inexorable des archanges aux armures d'hyacinthe, aux trompettes retentissantes, et aux glaives de flamme, contentons nous modestement.... de l'amour.

Et le demi-sourire qui accompagnait ces paroles fut suivi d'une de ces caresses que prêludent, pour ainsi dire les joies de Paradis.

— Hélène, l'heure avance et si cela t'est agréable nous nous rendrons sans delai à notre nouvelle habitation..... il ne faut pas faire attendre le capitaine.

Hélène se leva joyeusement elle avait si grande envie de voir sa future demeure. Deux heures après ils arrivèrent aux portes du chateau.

Le Capitaine qui fumait son cigare sur la terrasse se hata de les rejoindre. M. de Macis lui presenta sa femme.

Le jeune officier fit son compliment à Madame de Macis. Charles, dit-il en se retournant vers son ami, je vous félicité d'avoir enfin trouvé l'épouse qui doit embellir votre avenir.

— Les jeunes officiers en sont-il avertis ? demanda M. de Macis.

— Vous concevez qu'il n'était pas facile de garder un pareil secret; le commandant demanda de vos nouvelles et force me fut de lui dire que nous aurions bientôt le plaisir d'accueillir une jeune mariée (le capitaine salua de nouveau Hélène). Depuis votre depart notre bon colonel a perdu son fils ainé. Ce malheur ne me serait pas arrivé, dit-il, " si mon habile chirurgien n'ent pas été absent." Au désir de son mari, Madame Emerillon est ici pour recevoir M. de Macis.

— La femme du commandant est chez moi ?

— Oui, et elle à si bien surveillé tous les preparatifs que ton epouse n'à pas autre chose à faire qu' à se reposer.

Ils entrèrent au salon où Madame Emerillon fit à Hélène le plus gracieux accueil, mais jugeant que les nouveaux mariés ne seraient pas fachés de se trouver seuls, elle ne prolongea pas sa visite.

Voilà le crépuscule qui arrive, dit-elle en se retournant vers le capitaine, voulez-vous vous donner la peine de me conduire chez moi ?

Quelques instants après, deux beaux chevaux attelés à une voiture élégante s'arrêtaient à la porte du château. Un domestique entra et remit le billet suivant à M. de Macis :

"Cher ami,

"Par l'ordre du commandant je vous envoie cette voiture ; il vous prie de l'accepter de sa part pour votre présent de noces. Les chevaux vous viennent de la part de vos camarades qui vous présentent leurs plus sincères félicitations. Faites-nous la grâce d'agréer ce petit témoignage de l'estime et de l'affection que ressentent pour vous

"Vos amis dévoués,

"ALBERT DE BERGENHEIM,

"Au nom de tout le régiment."

Le commandant me prie de vous faire savoir qu'il aura l'honneur de rendre demain ses devoirs à Madame de Macis.

Le mois suivant, Monsieur de Macis eut une réunion de ses amis, et la douceur et l'intelligence, non moins que la beauté de son épouse fut l'admiration de tout le monde.

Après quelques heures passées dans la joie et le bonheur, la compagnie se sépara, laissant le bon médecin fort content des témoignages d'intérêt que les officiers lui avaient donnés.

VIII.

LE FOYER DOMESTIQUE.

" Le printemps nous disperse et l'hiver nous rallie :
Auprès de nos foyers notre âme recueillie
Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher ;
Oui, l'instinct social est l'enfant de l'hiver.

Le foyer des plaisirs est la source feconde ;
Il fixe doucement notre humeur vagabonde :
Là, s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
Long-temps captif ailleurs, échappe au coin du feu.

Là, vient se renouer la douce causerie ;
Quelqu'un en la contant recommence sa vie :
Un autre d'un ami tentant la patience,
De ses vers nouveaux-nés lui fait la confidence.

On agace ses tisons, on bénit la fortune
Et tous contre l'hiver, tous, font cause commune."

LE COIN DU FEU. DELILLE.

" Er führet mich in den Weinkeller und die Liebe ist sein Panier über mir."

La bise est dure et violente, le ciel orageux, la neige tombe sur un sol déjà couvert de la blanche livrée de l'hiver..... les beaux jours et la belle parure de l'été effleurent la mémoire comme le souvenir d'un rêve.

Lorsque la Nature nous présente une voûte ténébreuse, on cherche naturellement un dédommagement dans son intérieur. Heureux celui qui y trouve un soleil qui n'est pas obscurci

par des vapeurs grossières ! une lumière pure et inaltérable, à qui tous les jours ajoutent un nouveau trait, à mesure que le grand ouvrage de dévéloppement avance vers sa perfection.

Puissiez-vous, cher lecteur, être de ces privilégiés ! Si malheureusement vous n'en êtes pas, ne m'accompagnez pas plus loin, car je vais pénétrer dans l'intimité d'un foyer vivifiant et lumineux, éclairé par les beaux astres de l'intelligence et de l'amour.

Le bonheur vous a-t-il été donné en partage ? Hélas ! non, me dites vous, tandis qu'un sourire naissant me révèle qu'une espérance bien-fondée de félicité, couve au fond de votre cœur.

Lisez-donc ! je ne crains plus que mon tableau vous désespère.

Un feu-de-Noël jette ses rayons chaleureux dans une pièce dont l'ameublement d'une élégante simplicité, indique le bon goût de ses habitants.

M. de Macis rentré depuis quelques moments est assis dans son fauteuil.

Voilà mes courses finies pour aujourd'hui au moins, dit-il.

— Oh ! j'en suis bien aise, répondit sa femme ; toute la matinée il me fâchait de te savoir exposé à la rigueur de ce temps affreux.

— Chère Hélène, cela me fait mieux apprécier le bien-être que j'éprouve auprès de toi.....tout en conduisant mon cheval, je me dis : Cette neige me bat le visage assez rudement, mais peut-être ne suis-je pas moins heureux que ceux qui sont encore ensevelis dans leurs lits d'édredon.

— Ta profession t'oblige à braver le froid et le chaud, et que de chagrins encore.

— Pour aujourd'hui, au moins, je ne suis pas soumis à l'inconvénient d'une poussière enflammée tourbillonnant dans les rues ; sans doute, il y a des inquiétudes inséparables de mon état. Les uns se plaignent de maladies imaginaires, les autres avec des maladies réelles ne se rétablissent pas parce qu'ils négligent mes instructions.

— Je n'aurais pas pu me soumettre à tant de caprices.

— Ne dis pas cela, Hélène ; je saurais me résigner à de plus grands maux en me rappelant le bonheur qui m'attend dans mon intérieur. Quel contraste entre la bise au dehors et notre salon que l'amour a parsemé de ses plus belles fleurs..... Comment t'es-tu amusée ce matin ?

— Ayant surveillé les affaires de ménage je me suis occupée de ma broderie ; le temps s'obscurcissait de plus en plus et en désirant ardemment ton retour, je me trouvais disposée à déclamer contre la longueur interminable de l'hiver. Pendant l'été je me résigne de meilleure grâce à tes courses journalières. Je suis triste dans l'absence de mon cher mari, me dis-je, mais le grand air le réjouit, et le soleil l'accompagne ; si j'étais toujours auprès de lui, peut-être finirais-je par l'ennuyer. Qui sait ? je n'ai pas les connaissances étendues qu'ont les messieurs.

— Chère Hélène, tu n'as pas cela à craindre, mais il me semble que je suis naturellement trop rêveur, et qu'il est heureux pour moi que ma profession exige des fatigues corporelles qui servent de distraction à la pensée. Qu'en dit le poète ?

> " Thee, Paridel, I marked thee there,
> Stretched on the rack of a too easy chair,
> And heard thy everlasting yawn confess
> The pains and penalties of idleness."*

— Il est vrai qu'on se sent mal à l'aise en restant long-temps auprès de feu.

— Tu as fait cela ce matin ?

— Oh, non ! mais autrefois j'étais très sensible au froid, maintenant je n'y fais pas attention.

— Les hivers sont-ils moins rigoureux ?

— Le bonheur fait oublier les petits inconvénients, répondit naïvement Hélène en levant ses beaux yeux vers son mari.

* Pope.

— Oui, c'est ainsi à ce que dit le poète-romancier : " L'amour nous défend de tout malheur, son égide tutélaire nous couvre de ses ailes d'or."

— Selon un écrivain anglais, la plupart des hommes sont incapables de félicité.

— Malheur à ceux qui nient l'existence du bonheur, dit le médecin gravement, ils finissent toujours par se livrer aux vices qui le rendent impossible.

— L'effet du bonheur est si salutaire.

— Dieu soit béni ! j'en sais quelque chose. Autrefois je m'indignais des marches et des contre-marches du monde, maintenant ma pensée s'élève à Dieu, en demandant pour les autres le même point d'appui que j'ai trouvé moi-même si efficace en me fortifiant dans le bien.

Quel est ce point d'appui, me-dites-vous ? C'est l'amour.

" L'amour, dit Bouilly, est une vapeur bienfaisante et régénéra-
" trice ; sans cette indemnité de la nature, sans cette émanation de
" la pitié céleste, l'homme serait trop malheureux."...Chère Hélène, tu as si peu raison pour la crainte que tu viens d'exprimer qu'à la fin de chaque jour, je reste de plus en plus convaincu, que dans notre drôle de monde les Hélènes sont rares.

— Comme il n'est point permis à une femme de contredire son mari, répondit Madame de Macis en souriant, il faut que je laisse mon cher époux dans son illusion, d'autant plus, qu'elle est si flatteuse pour moi.

— Hélène, l'idée m'est venue aujourd'hui d'interroger le passé; voyons, si notre bonheur nous vient en pur don, ou si nous y avons travaillé un peu.

— Regardez donc cette belle fleur, dit Hélène en indiquant à son mari une rose qui venait d'éclore sous son aiguille.

Mais il n'était pas si facile de détourner M. de Macis de son intention.

— Allons, Hélène, dit-il, tu as assez brodé aujourd'hui, approchons-nous du feu, tu ne soupçonnes pas combien de fois,

pendant ma longue course, j'ai songé à cette heure de repos et de causerie.

Quelques moments après les deux époux, assis sur le canapé, présentaient un si charmant tableau de bonheur, qu'il était à regretter que ceux, qui nient l'existence de ce sentiment, n'aient été témoins de leur félicité.

Nous voilà à Roseville, dit le médecin, mets-moi au courant de tout ce que s'y passait comme si je ne m'étais jamais trouvé dans ce charmant endroit.

— Quatres années se sont écoulées depuis que j'ai vu cette belle propriété, je me rappelle cependant que pour les commensaux de cette maison de campagne, il y avait un père, deux filles et une bien aimable tante, dit Madame de Macis avec un demi-sourire.

— Après?

— Les jeunes filles recevaient tous les jours les meilleures instructions et si elles n'étaient pas bonnes et sensibles, ce n'était pas la faute de leur père.

— Q'importe si la leçon est sage, dit M. de Macis; l'éducation n'est qu'un instrument, c'est notre volonté qui en fait jaillir des sons harmonieux ou discordants; cependant pour ce qui te regarde, il faut convenir, que les enseignements n'étaient pas adressés à un esprit indocile.

— Je suis bien redevable à mon père, dit Hélène, aussi j'ai à remercier l'auteur de Théron et Aspasie pour une recommendation excellente que ce livre contient.

— A quel passage fais-tu allusion?

— " Ne te couche pas sans bien considérer ce qui s'est passé pendant la journée; s'il y a eu dans tes paroles ou dans tes actions quelque sujet de regret, écris-en toutes les circonstances sans te ménager en aucune."

— Oui, c'est l'examen de soi qui est si salutaire..... nous sommes si enclins de croire que le cher soi-même est infaillible; c'est trop souvent la mort seule qui détruit cette illusion.

— Charles, en lisant le livre que tu me donnas hier je fus frappée par cette maxime de la Bruyère : " Tout notre mal vient de ne pas pouvoir être seuls."

— Quelle signification donnes-tu à cette phrase ?

— Il me semble que cela vent dire : Etourdis par le tapage autour de nous, il nous manque le loisir autant que la volonté d'envisager sainement les choses.

— Oui, la réflexion vaut mieux que les conseils, et j'approuve ton courage à t'adresser à une occupation qui, à vrai dire, n'était pas des plus amusantes..... où sont ces manuscrits ?

— Au feu. " Mets-toi à ton œuvre, dit encore l'auteur, avec l'intention de brûler ce que tu as fait, autrement tu ne réussiras pas à écrire avec simplicité et sincérité." Au samedi soir je m'occupai à lire ces confessions avant de les brûler, ce que je trouvai encore plus humiliant que de les commettre sur papier. Avec quel soin je fermai à clef l'armoire ou je les renfermai ; mais ce recueillement journalier, tout salutaire qu'il fut, était insuffisant pour me débarrasser d'un grave défaut..... l'envie.

— Hélène, il y a quelque chose de si lâche dans l'envie que je ne puis me résoudre à t'en croire capable. Dans la vie d'Alfieri, écrite par lui-même, l'auteur, avec autant de vérité que de profondeur, a établi une ligne de démarcation entre la basse envie et l'envie légitime. " La première, dit-il, nous porte à haïr l'individu qui possède les avantages que nous n'avons pas ; la seconde nous fait désirer avec ardeur ces biens sans pour cela vouloir en priver un autre. L'une devient haine absolue contre quiconque possède quelque chose ; un désir de lui nuire, de lui ravir ce qu'il a, quand même on n'en profite pas soi-même ; l'autre, dans les cœurs généreux devient, sous le nom d'émulation, un désir violent d'obtenir les mêmes choses en égale ou plus grande abondance." Je conviens donc que tu possédais cette envie légitime.

— Charles, tu as si bien défendu l'envie, sais-tu faire autant

quant à la jalousie; car, il faut que je la compte entre mes défauts à un âge plus avancé.

— A Dieu ne plaise que je défende la jalousie sous toutes ses formes, répondit M. de Macis, mais je doute qu'un véritable attachement puisse exister sans ce sentiment. Quoi de plus juste, de plus légal! puisqu'on ne doit aimer qu'une seule personne, on demande naturellement une affection entière et réciproque. Rappelle-toi ce que dit Léopold à l'égard de l'amour de sa fiancée: "*Enough, but not too much, for love like mine.*"

— Aussi, dans ma jeunesse, j'étais trop enclin de faire une idôle de ce qui m'entourait.

— Cela provient du besoin d'aimer qui existe en chacun; c'est un malheur si l'on aime ce qui est indigne de notre estime; mais en s'attachant à la véritable vertu, on devient meilleur. Rien n'est comparable à l'amitié qui nous console dans nos malheurs et nous fait croire à un plus heureux avenir. L'amitié ou plutôt l'amour nous fraye le chemin à la perfection, il développe le cœur humain et lui défend également de se dissiper en frivolités ou de se corroder par l'ennui.

Nonobstant, il faut avouer qu'il n'est pas très facile de tenir une grande affection en bride. C'est en quelque sorte le dernier ressort du vieux Satan. Ses autres devices ayant échoué, il met sa victime en proie à ce sentiment qui fit échapper à la pauvre Calypso ce regret lamentable: "Oh! que je suis malheureuse d'être immortelle!" Je tiens cette idée du poète de la nature:

Satan, despairing that the noble mind
Its steadfast purpose holds, of pomp and wealth
Disdainful, his empire to relinquish
Loth—*with angels baits his hook.*

Cependant, c'est la passion portée à l'excès et non pas la passion elle-même qui est nuisible, car je maintiens encore que c'est l'amour qui nous conduit à l'excellence; c'est le manque

d'encouragement et de récompense qui rabougrit pour ainsi dire l'esprit humain et l'enchaîne aux choses banales. L'espoir d'une rénommée éloignée et variable est impuissant à tirer l'homme de sa léthargie, tandis que le sourire d'affection rend tout travail doux et supportable.

Mille fois heureux celui qui trouve cette âme de son âme avant que le foyer de l'affection naturelle ne soit éteint, avant que le désespoir n'ait englouti ces divines qualités qui assimilent l'homme à son créateur. Dès l'enfance tu as subi la bienfaisante influence de l'affection et nous ne pouvous être trop reconnaissants à ton excellent père pour sa tendresse dévouée et ses bon conseils. Annette n'éprouve pas pour lui l'amour vrai et sérieux qui t'anime, ainsi il lui manque ce puissant motif pour le bien.

— Il me semble que ma chère maman éveilla dans mon âme mes premiers bons sentiments ; je me souviens si parfaitement de ses grands yeux bleus rayonnants d'affection. Annette était trop petite pour la rappeler, mais la tendresse de ma mère est le souvenir le plus doux de mes premières années. Je la pleurai amèrement et il me semble qu' après sa mort, je ne connus plus la gaîté insouciante d'un enfant.

L'établissement de Madame Mordante à Roseville m'apporta des réflexions prématurées ; je me rappelle qu' à sa vue un frisson parcourait tous mes membres, comme si une glacière s'était plantée auprès de moi. Je la devinai, pour ainsi dire, au premier coup d'œil ; elle ne cessait de m'observer sans me connaître, tandis que je la connaissais sans l'observer.

Hélas ! ceux qui ne l'ont pas éprouvé ne conçoivent pas ce que c'est qu'un œil dénigrant, qui nous suit partout, une voix dure qui trouve à médire de nos moindres actions ; je me sentais toujours gênée et mal à l'aise dans sa présence.

— Rarement celui qui tient la chaîne connaît-il son captif, dit M. de Macis ; au contraire, celui-ci étudie constamment son gardien, et c'est de son instinct que naissent des lumières.

— Les années s'écoulèrent et je restai de plus en plus sous la conviction pénible, que ma tante ne m'aimait pas et qu'elle travaillait sourdement à me priver de l'affection de mes parents et de mes amies. Cependant par une dérision amère, elle m'accablait de présents et de soins empressés. Combien il était difficile de formuler des remercîments pour ces bontés passagères et captieûses, offertes avec la mine morose des générosités forcées.

— Chère Hélène, ne te rappelles-tu pas ce que dit Roubard: "Le despote aime mieux accorder des grâces que de rendre justice."

— Malheureusement, ce simulacre de la bienveillance imposait à mon père, ou ma tante eût été congédiée. A dix-huit ans je regrettai profondément son séjour chez nous. Quelle joie pour moi, me dis-je, d'être maîtresse à Roseville au lieu d'avoir auprès de moi une parente qui me gêne à chaque moment.

Il y avait chez Madame Mordante un bizarre mélange de sarcasmes, de dédains mal placés, et de bontés officieuses, qui provoquait à la fois le rire et l'indignation. Je ressemblai à une personne à qui l'on jette un manteau pour l'en dépouiller le lendemain. Accoutumée à ces bourrasques, je remontai à mon boudoir, comme un navigateur dans un port étranger, regagne son vaisseau, craignant de faire à terre un établissement solide.

Me promenant un jour de Châlonne à Roseville, j'aperçus un paysan qui sortait de sa cabane accompagné de son chien. A l'instant où la porte s'ouvrit la caniche s'élança du côté de son maître, en faisant des hurlements affreux. Il fallait que ce pauvre animal eût reçu de bien mauvais traitements, me dis-je. A peine cette idée avait-elle traversé ma pensée, que le fermier appela son chien d'une manière si caline, qu'il s'approcha de nouveau de son maître quoique avec une défiance manifeste; un moment après celui-ci le frappa d'une manière si brutale que les cris de la pauvre bête redoublèrent. Hélas! me dis-je en hâtant mes pas, cette pauvre caniche participe à la condition de l'homme.

Mais il y avait en moi ce fond de gaîté qui m'empêchait de

m'appesantir sur les torts journaliers que je recevais de la part de ma tante. Quand ceux-là venaient côte-à-côte avec les bienfaits, j'avais coutume de me dire ; Faut-il que la cuisinière mette toujours de la muscade avec mon boudin.

— Tu n'aimes pas de la muscade, Hélène ?

— Pas du tout. L'anniversaire de la dernière fête de naissance que je passai à Roseville, en mettant la main dessous l'oreiller, je trouvai une feuille sur laquelle étaient tracés ces vers :

" Wer giebt mir einen Verhörer dasz meine Begierde, der Allmächtige erhöre, dasz jemand ein Buch schriebe von meiner Sache ?

" So wollte ich es auf meine Achseln nehmen, und mir wie eine Krone umbinden."*

A cette époque les Veillées de Meridor étaient bien avant dans mes pensées ; naturellement cet incident me fâcha. Je devinai facilement l'auteur du billet, mais feignant de l'ignorer, je le traitai comme une plaisanterie de la part d'Annette, et le soir venu, je posai ces vers sur sa toilette :

O'er Heaven's high arch a motto stands inscribed—
Man an account must give for talents unemployed ;
Improve the passing hour, for in the grave
Wisdom, device, and knowledge have no place.

— Hélène, voilà un excellent conseil.

— Le susdit matin au déjeûner ma tante et ma sœur me donnèrent de jolis cadeaux, mais mon irritation à peine calmée, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Quel dommage que le fleuve le Lethe ne traverse pas les terres de Roseville ; avec quelle joie je m'y plongerais tous les matins. Madame Mordante avait le funeste pouvoir d'éveiller les mauvais sentiments de ceux qui l'entouraient et d'étouffer les bons ; à côté de ma tante, je ne me reconnaissais plus, je me sentais tout autre.

* Job xxxi., 35, 36.

Sa présence avait sur moi l'effet d'un poison qui s'infiltrait dans mes veines, me dérobant impitoyablement mes heureux propos, mes joyeux sourires, les prestiges de la jeunesse, enfin, tout ce qui peut donner quelque éclat à

Cet être mortel à l'âme impérissable
Au front duquel Dieu a gravé son empreinte ineffaçable.

— Il y en a parmi mes clients, Hélène, qui cherchent à exiler la poésie de la vie et à s'entourer de figures éteintes.

— Après nos fiançailles, je ne négligeai rien pour plaîre à ma tante..... mon cœur débordait de joie. Je lui dois une compensation, me dis-je, de ce que je vais être si infiniment heureuse ; je cherchai à obtenir cette bonne place dans son estime qui, après tout, me revenait, et dont j'ai été privée soit par mon humeur solitaire et mon penchant pour la lecture, soit par un caprice de la nature qui s'est plut à nous donner des goûts et des sentiments opposés. A vrai dire, le succès ne suivit pas mes efforts. A mon mariage quoique Madame Mordante me fit un beau présent, jamais il ne lui échappa une seule parole bienveillante ; comme à l'ordinaire, elle m'adressait des épithètes caressantes, mais toujours avec cet accent faux qui les rendait nulles ; je recevais bien à regret ses dons, les sachant dénoués de ce duvet de tendresse qui donne aux cadeaux leur valeur et leur prix. Il en est de même avec ses lettres ; les paroles d'intérêt affecté sont toujours suivies de mots désobligeants. Ma tante tout en niant que je possédai de bonnes qualités, me demandait fort souvent des services qu'elle cherchait vainement de la part d'Annette, qui n'était pas d'une humeur de se déranger pour qui que ce fût.

Quelquefois le désir me vient que ma tante et ma sœur puissent voir l'intimité de notre foyer domestique, pour qu'elles soient désabusées à mon égard. Mais non ! me dis-je après, non ! il ne faut pas qu'elles viennent, elles mourront de désespoir de n'avoir jamais pu trouver un tel ciel sur la terre. Ainsi, je me résigne à

ce que ma tante me tienne toujours rancune de ma fierté de jeune fille.

— Viens ici, chère Hélène, dit le médecin en s'approchant de la table.

Madame de Macis se leva, son mari l'enlaça d'un bras caressant, tandis qu'il ouvrit un livre et indiqua la devise suivante : " L'homme qui s'est prononcé contre le despotisme, ne doit jamais attendre du despote un généreux oubli." Hélène, crois-tu que certains actes d'aggression de ta part, couvent encore dans le cœur de Madame Mordante ?

Madame de Macis ne répondit pas à l'instant, tandis qu'un baiser d'amour semblait lui assurer que son mari ne la soupçonnait pas véritablement d'une conduite rebelle envers la parente, qui jouissait à Roseville des droits d'une mère de famille.

— Ces hostilités étaient bien rares, dit-elle enfin, mon père ne les aurait pas permises.

Un jour ma tante faisait l'éloge d'une personne sans mérite, je dirai plutôt d'une incapacité remarquable ; je l'écoutai pour bien long-temps en silence ; enfin je ne pus plus y tenir. Ma tante, lui-dis-je, je lus avec beaucoup d'attention le discours de Masillon que vous m'indiquâtes le dimanche passé. J'y ai trouvé ces mots :

" Nous ne trouvous aimables que ceux qui n'ont rien à nous disputer ; ce qui nous passe ou nous égale nous contraint ou nous gêne ; pour avoir droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun à nos prétentions ou à nos espérances."

Ces antécedents posés, dites-moi franchement, ma tante : Lequel trouvez-vous le plus piquant—vanter la médiocrité ou anéantir le mérite ?

— Vraiment Hélène, si j'avais été présent à ce moment, j'aurais certainement refusé la tâche difficile de tenir en bride un esprit si indomptable.

— Avant que ma tante eut le temps de me répondre, mon père entra et m'engagea à l'accompagner dans une promenade.

Hélène, me dit-il aussitôt que nous eûmes quitté la maison, il se peut que ta tante et moi regardions les choses sous des points de vue différents ; mais je ne lui rends pas moins la complaisance et les égards qu'un frère doit à sa sœur..... suis mon exemple. La question que tu as faite à ta tante est extrêmement inconvenante. Mon père avait entendu l'équivoque, mais non pas ce qui l'avait precédée.

Papa avait une belle édition de Buffon, dont les gravures étaient mon admiration, mais Madame Mordante me défendit de les regarder, à moins que mon père ne fut présent ; je trouvais cette défense bien fâcheuse, parce que c'était surtout dans l'absence de mon père qu'il me fallait de quoi m'amuser.

Un jour, que ma tante était encore plus chagrine que de coutume, elle m'ôta un amusement après un autre sous prétexte que mon père ne le permettait pas, tandis que je savais bien qu'il était si indulgent, qu'il mettrait tout ce qu'il avait à ma disposition. Lui ayant abandonné ce qu'elle me demandait, je me rendis dans une autre pièce et m'amusai à jouer quelques airs favoris. Au bout de quelques instants ma tante entra. Hélène, me dit-elle, ces airs bruyants nuisent au piano. Une heure par jour de musique est bien assez et même trop.

J'avais treize ans alors et deux fois par semaine je donnai des leçons d'écriture à une petite villageoise ; l'enfant étant arrivée, je l'emmenai dans mon boudoir.

Ce matin-là, je lui donnai pour exemple quelques vers de Shakspeare en changeant le genre :

Woman, proud woman !
Drest in a little brief authority,
Most ignorant of what she's most assured ;
Her glassy essence, like an *angry ape*,
Plays such fantastic tricks before high heaven
As make the angels weep.

There is no terror, madam, in your threats,
For I am armed so strong in honesty
That they pass by me as the idle wind
Which I respect not.

Avant de me coucher, je posai la feuille sur la toilette de ma tante, sans oublier de souligner les mots : " Singe en colère."

— Hélène, je ne t'aurais pas soupçonnée de tant de méchanceté.

— Je me rappelle que le lendemain il faisait un temps superbe, mais froid, car nous étions encore aux premiers jours du printemps. En descendant au jardin, je rencontrai mon père. Hélène, me dit-il, votre tante est fort courroucée contre vous, et moi-même, je ne puis me résoudre à pardonner une impertinence qui est un mauvais exemple à la fois pour Annette et pour les domestiques. C'est à regret que j'impose une réclusion à votre chambre par un si beau temps ; je vous laisse le choix de déterminer si ce sera là votre punition ou du pain sec jusqu'à la fin de la semaine. Nous voilà à Mercredi. Je me décidai pour le dernier parti. J'en suis bien aise, me dit mon père, car ce serait pour moi un regret de ne pas te voir.

Je me rappelle ce jour-là qu'en entrant dans la salle à manger je trouvai la disposition des meubles renversée. On avait mis le couvert sur la grande table au fond de la salle, et sur une petite table à côté du feu se trouvait du pain, un vers d'eau et un beau livre de portraits-vignettes que je n'avais pas vu auparavant. Il coûtait beaucoup à mon père de punir ses enfants, il était d'une si extrême bonté. Cependant, ma pénitence ne dura que deux jours ; la faim aiguisant mes facultés, moi, qui n'avais jamais écrit de poésie, j'en fis pour la première fois :

— Récite-la moi, Hélène. On n'oublie pas facilement ses premiers vers :

D'où vient cette voix suppliante qui s'écrie : Pardonnez-moi ?
C'est votre Hélène, mon père, qui vous parle de bonne foi.

D'une faim excessive j'éprouve les affreux tourments;
Finissons-en, je vous prie, cela dure si long-temps.
Si vous voulez tout comprendre faites une oreille attentive,
A la prière que votre enfant vous fait de sa voix plaintive.
Assurément, mon père, je ne demande que justice:
Congédiez de chez nous cette mère factice;
A quoi bon allumer dans mon âme une douce lueur,
Si ce nuage doit obscurcir mon aurore de bonheur?
De la tristesse autrefois je ne connaissais que le nom,
J'étais gaie..... je n'avais reçu aucune dure leçon,
Ma mine alors si joyeuse est chagrine et maussade,
J'attends à tout angle voir un tigre en embuscade:
Si je prends un livre, on me dit que je le gâte,
Si je m'assieds à la musique vîte après moi on se hâte,
Soit d'une chose ou d'une autre nulle paix me reste,
Serais-je mortelle, enfin, si je ne disais pas—peste!
Contre un homme sans armes un lâche seul se bat,
Je suis sans armes, moi, si je ne réponds pas,
Et puisqu'il ne faut prononcer un mot contre elle,
Mais la regarder en mère—qu'elle se conduise comme telle.

Ai-je jamais manqué d'égards et d'amour
A ce père tendre et doux à qui je dois le jour?
Serais-je bonne pour vous et non pour ma tante?
Si elle était aussi sage qu'auprès de vous elle se vante,
Qu'elle resemble à mon père et j'estimerai sa loi.
Mais si tout le monde me haït..... que deviendra-t-il de moi?

— Il faut vraiment que ton père ait été d'une extrême indulgence, Hélène, pour te pardonner de si mauvais vers, et qui, en outre, ne témoignaient pas beaucoup de repentir.

— Papa m'aimait avec tendresse et je devinais facilement qu'il serait bien aise d'un prétexte de remettre ma punition; un

mot de la part d'Annette aurait accompli cela, et je m'adressai à elle pour qu'elle fit pour moi, ce que j'avais fort souvent fait pour elle; car je m'ennuyai du regard froid et reservé de mon père autant que de mon pain sec. " L'intercession est chose divine," dit-il, et il écoutait toujours un mot médiateur.

— Du moins tu n'étais pas orgueilleuse de t'adresser à une petite sœur de huit ans.

— La faim a d'humbles exigences; cependant Annette était tellement gâtée par ma tante, qu'elle ne fit aucune attention à ma requête. Alors l'idée me vint d'écrire une lettre en vers.

Papa se servait souvent d'illustrations maritimes. " Ma fille," me dit-il un jour, en s'apercevant du mauvais gré avec lequel j'obéisais à ma tante, " un vaisseau ne peut voguer sur la vaste étendue des " mers si tout ce qui compose son équipage n'est pas d'un accord " unanime; si le simple matelot n'obéit pas au pilote; si celui-ci " n'est pas soumis aux ordres du capitaine. Sans cela les agrès " du navire s'embarrasseront, il deviendra le jouet des vents, et ne " pourra résister à l'orage qui tôt ou tard s'élèvera sur l'horizon. " Roseville c'est mon navire à moi, supposons que mon Hélène " est un petit mousse qui ne vent pas que le vaisseau coule à fond, " non par égard à sa propre vie, il est trop jeune pour s'occuper de " cela, mais par l'attachement filial qu'il ressent pour son capi- " taine."

Ce matin même, je trouvai dans La Bruyère un mot qui me rappelait mon père: " Il faut beaucoup de fermeté et une grande " étendue d'esprit, pour se passer des charges et des emplois. " Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec " dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps sans " ce que le vulgaire appelle des affaires."

Mon père possédait cette faculté. " Théophile, lui dit ma tante, " je pourrais être sans frère pour le peu de temps que vous passez " auprès de moi. Et après tout, à quoi bon vos études?" Sur quoi papa lui dit tout simplement: " C'est en perfectionnant ses

" facultés intellectuelles que l'homme se prépare pour cette com-
" munion future, où ce que le génie a de plus éclatant se trouvera
" lié à ce que la morale a de plus pur.....de plus, ne suis-je pas
" père? Voilà mes enfants qui grandissent tous les jours; je
" m'instruis afin de pouvoir les instruire."

Mon père avait un mot consolateur pour tout le monde. Un jour qu'il me surprit avec les larmes aux yeux, il me dit: " Hélène, quelle discorde il y aurait dans le monde si le genre " humain avait des goûts semblables. Vois-tu, ta tante favorise " ta sœur, moi, je te favorise; sois raisonnable mon enfant et " n'ambitionne pas les bonnes grâces de tout le monde."

— Mais papa, lui répondis-je, il est impossible de ne pas me révolter contre l'injustice de ma tante; j'ai beau faire des efforts pour lui plaîre, si je m'adresse à elle comme à vous, c'est toujours: " J'ai mal à la tête aujourd'hui, faites-moi le plaisir de vous " taire," ou, "je m'occupe d'affaires importantes et ces frivolités " m'ennuyent."

— Si c'est ainsi, Hélène, ne t'adresse pas à elle comme à moi. Il y a dans le Livre de Sagesse un aphorisme, qui exprime avec une éloquente concision une pensée fort à-propos pour cette occasion: "La parole d'un riche tombe comme les gouttes de la pluie: on l'écoute, on attend qu'il ait parlé, on se tait après avoir entendu son avis; mais si le pauvre ouvre sa bouche, on s'écrie: D'où vient cet impertinent?"

Mon père me demanda quelle signification je donnai au vers. Je n'y vis que la considération que les richesses obtiennent partout.

" Hélène, me dit-il, il contient un conseil au-delà de cela. Outre les trésors matériels il y a les trésors de l'affection. Me comprends-tu maintenant?" Oui, papa, lui répondis-je; je ne suis pas riche dans l'estime de ma tante, ainsi il ne faut pas que je lui parle à cœur ouvert, de peur qu'elle ne me dise: "D'ou vient cette impertinente?"

Mon père a une excellente mémoire, et à l'approche du crépuscule, je me rendais toujours dans sa bibliothèque où il me fesait des contes à n'en plus finir. Lorsque je devins trop grande pour m'amuser de ses fictions, il me conta des histoires de la vie réelle, ou il me récitait des poèmes de nos meilleurs poètes, et pour tenir mon attention en éveil, il me questionnait toujours sur ce qu'il m'avait raconté.

— Tu as une assez bonne mémoire, Hélène.

— Je tiens cette faculté de mon père ; la vive impression que je conserve de tous les incidents de ma jeunesse, me fournit beaucoup d'amusement pendant tes longues absences. Peux-tu deviner comment je me mets en train pour ces réflexions ?

— Tu passes en revue Roseville et ses environs, et tu finis par une promenade imaginaire dans l'Allée des Platanes.

— Non ! non ! je prends un moyen plus sûr que cela. Lorsque j'étais jeune fille, je ne me couchais jamais sans écrire dans mon journal, où je tenais compte non seulement des incidents qui se passaient à Roseville, mais encore des conseils que je recevais de mon père et de mon oncle. Lorsque je suis matinale, je regarde dans mon journal pour ce qui s'est passé il y a dix ans jour par jour.

— Ce matin tu étais levé dès l'aurore ; as-tu consulté le manuscrit ?

— Oui, et j'y ai trouvé un long entretien entre mon père et moi au sujet de la composition.

Le soir venu, je me rendis comme à l'ordinaire dans la bibliothèque de mon père, qui me récita l'élégie sur la mort de Keats. Le poème fini, il répéta de nouveau quelques lignes et en demanda mon opinion.

" He borrowed not
Glory from those who make the world their prey.
No ! he is gathered to the kings of thought
Who waged contagion with their time's decay,
And of the past are all that cannot pass away."

Mon père, lui dis-je, il est évident que le poète est d'avis qu'un conquérant est moins à estimer qu'un bon écrivain.

— Qu'en penses-tu, Hélène ?

— Avec votre permission, papa, je vous répondrai dans les mots de mon oncle : " Quand on excelle dans son art et qu'on lui " donne toute la perfection dont il est susceptible, on en sort en " quelque manière et on s'élève à ce qu'il y a de plus noble et " de plus sublime. Dans une pièce de théâtre, un roi n'est " supérieur à un paysan, qu' autant que l'acteur qui le personnifie, " joue son rôle avec plus ou moins de naturel." Cependant on doit de la reconnaissance à ceux que, pour défendre nos foyers, s'exposent aux dangers les plus imminents.

— Hélène, il y a un certain courage téméraire, qui est contagieux. J'ai reçu ce matin même une longue lettre d'un de mes camarades de collège ; il me donne la description d'une bataille sanguinaire, où la moitié de son régiment resta mort sur le champ de bataille. Eh bien ! lorsque le moment arriva où il aurait pu, dans la solitude de sa tente, rendre grâces à Dieu pour sa propre délivrance, il se joignit à quelques autres étourdis pour reconnaître le camp ennemi, et peu s'en fallut qu'il ne fût tué. Sais-tu que ce même ami, dans sa jeunesse, était si timide que son père ne pouvait jamais l'engager à monter à cheval. Je partage ton admiration pour un grand commandant, seulement je suis d'avis qu'on peut conduire habilement une armée, sans cette intime élévation de la pensée dans laquelle consiste la véritable dignité de l'homme ; mais il est impossible d'être bon écrivain sans cette sensibilité généreuse, sans cette noblesse de l'âme qui nous assure un écho dans le cœur de nos semblables. Hélène, te rappelles-tu ce que dit l'Ecriture-Sainte à cet égard ?

— " Celui qui est lent à la colère vaut mieux que l'homme vaillant, et celui qui maîtrise son esprit, que celui qui prend des villes."

— L'auteur de Paul et Virginie partage mon idée quant à la la littérature.

" Au milieu des passions qui agitent l'homme sa raison se " trouble et s'obscurcit, les lettres sont des phares où il peut en " rallumer le flambeau.

" Les lettres sont un secours du ciel. Ce sont des rayons de " cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme inspiré par " un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux " rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauf- " fent ; c'est un feu divin.

" Les sages qui ont écrit avant nous sont des voyageurs qui " nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous " tendent la main, et nous invitent à nous joindre à leur com- " pagnie lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un " bon ami.*"

Cependant, selon la voix générale de l'humanité, la poésie de l'action l'emporte sur la poésie de la pensée. Pourquoi cela, Hélène ?

— Parce que celle-ci est parfois stérile, mais celle-là provenant de l'élévation du cœur, inspire toujours du respect.

Mon père approuva cette réponse, sur quoi j'exprimai le désir d'essayer la composition.

— A la condition, Hélène, que tu permettras à ton père de brûler ce qu'il ne trouve pas bon..... et je t'avertis que je serai bien difficile.

— Comment peux-tu lire si couramment cette ecriture à moitié effacée par le temps ? dit M. de Macis en prenant le journal des mains de sa femme.

— Quelques mots suffissent pour me rappeler les mots de mon père. Avec quelle impatience j'attendais le déclin du jour pour que je pusse me rendre dans la bibliothèque. Lorsque j'étais encore enfant, mon père m'engagea à lui conter à mon tour quelque chose; j'avais beau lui dire que je n'en pouvais venir à bout, il insista toujours.

* Bernardin de Saint-Pierre.

Sois intelligible dans ton récit, me disait-il, et ne te presse point..... Cher papa ! je me rappelle qu'il se désespérait, parce qu'il se trouvait tant d'amphibologies dans mes narrations.

Le conte fini : Allons ! dit-il en m'embrassant, tu ne t'es pas trop mal tiré de ton histoire.

Le bien-être que je ressentais chez mon père, faisait un contraste frappant avec la gêne et la contrainte que j'éprouvais auprès de ma tante, qui paraissait toujours mécontente de moi sans que je pusse en découvrir la raison.

Dans tout les cas, elle avait trop peur d'offenser son frère pour m'imposer une supplice humiliante ; cependant, elle m'envoyait dans ma chambre pour de courtes réclusions. A la moindre apparence de faute, elle menaçait de me priver de mes leçons de français ; elle était assez habile pour s'apercevoir que de toutes mes études celle-là m'intéressait le plus, et je rentrais bien vîte dans le devoir pour éviter une punition qui m'était extrêmement désagréable.

C'est chose merveilleuse que papa tolère ma tante depuis tant d'années, vu le peu d'accord de sentiments qui existe entre eux.

— Cela provient de ce que ton père joue toujours le rôle du pacificateur. Et M. Seymour a raison ; à vingt ans le mépris de toute lâcheté l'emporte sur la prudence, mais les années adoucissent les opinions, les conseils de modération se font entendre ; tôt ou tard les plus forts ont besoin du secours des plus faibles. " Ménagez le moindre des hommes, dit le sage ; un soldat mécontent a fait perdre un empire en criant : Sauve qui peut."

— Lorsque j'étais encore bien jeune, mon père m'apprit les belles lignes de Shakspeare sur la miséricorde :

" Sweet mercy is nobility's true badge ;
'Tis mightiest in the mightiest ; it becomes
The throned monarch better than his crown :
It is an attribute to God himself.

Therefore, consider this,—
That in the course of justice none of us
Should see salvation: we do pray for mercy,
And that same prayer doth teach us all to render
The deeds of mercy."

Mon père disait: "Jai des enfants, ta tante n'en a point; c'est triste pour elle de vivre seule. Si les frères et les sœurs ne s'entr'aident pas, de qui peuvent-ils attendre du secours?"

Accoutumées à la douceur de ma mère, les servantes se plaignaient beaucoup de l'esprit minutieux et exigeant de ma tante; mon père en congédia une pour son impertinence, et après cela il n'y eut plus de difficulté.

Papa voyageait rarement. Pendant son absence combien j'étais triste à Roseville. Ma tante m'en voulait pour cet air libre et joyeux qui m'était naturel.

Un matin de retour de Chalonne, je m'arrêtai un moment dans le vestibule pour essuyer mes pieds sur le paillasson (c'était la veille du départ de mon père), lorsqu'à travers la porte entrebaillée, j'entendis cette exclamation de ma tante: "L'impertinente! son père une fois parti, je trouverai moyen d'assombrir cette mine d'allégresse."

En effet, à peine la porte s'était-elle fermée que je sentis comme du plomb à la tête; sous le dehors d'une politesse feinte, ma tante me fit comprendre que ma présence lui était insupportable. Combien j'aurais préféré des actes d'hostilité ouverte; mais elle était trop politique pour me donner cet avantage.

— J'aurais cru qu'elle se serait lassée de ces persécutions.

— Il me restait des intervalles de repos, mais je ne me sentais pas moins dans l'absence de mon père:

"More as a stranger and a guest
Than as a child at home."

Ma tante et Annette avaient la fâcheuse habitude de se dire à l'oreille des choses de rien, de sorte que jamais je ne pouvais entrer au salon sans me juger de trop.

Lorsque j'étais jeune fille on m'adressa souvent l'épithète de stupide. Voyant, en effet, que mes compagnons me devançaient de mille façons, j'arrivai à la conviction que j'étais irrévocablement stupide, que j'avais beau étudier, jamais il n'en serait autrement. Annette comprenait vîte une nouvelle idée, sa facilité rendait ma lenteur encore plus apparente.

Je me souviens d'un jour où elle avait une réunion de ses amies de pension. Entrant tout-à-coup dans la chambre, je pris part à une conversation dont je n'avais qu'imparfaitement entendu le commencement. Ceci conduisit à une erreur très ridicule qui fit beaucoup rire ma tante et Annette. Les conviées les imitèrent, et je souris pour ne pas faire autrement que tout le monde, mais je n'en fus pas moins blessée.

Madame Mordante se remit la première de son hilarité en remarquant : Hélène se jette tête-baissée dans des folies inconcevables.

Il y avait une chose qui semblait leur échapper, c'est que moi-même je découvris mon erreur avant l'impitoyable rire qui y succéda. Une brochure que je lus sur l'éducation, me fit croire non seulement que je n'étais pas stupide, mais que je ne l'avais jamais été; je m'en rappelle quelques paroles : " Il y a une grande " différence entre un manque d'intelligence, et une intelligence " lente à recevoir les idées nouvelles. On grave sur le marbre " plus malaisément que sur le sable, mais les impressions y sont " plus durables; et cette lenteur à comprendre, cette pésanteur " d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir ; " et dans la satire sur les femmes se trouvent ces mots :

" With too much quickness ever to be taught."

— La faculté de s'apercevoir de nos erreurs et de notre

incapacité, répondit le médecin, est en quelque sorte une réhabilitation, une garantie pour l'avenir, une assurance que nos âmes planeront un jour au-dessus de ces bêtises. La Bruyère nous dit : " Si le sot pouvait craindre de mal parler, il sortirait " de son caractère. Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est " son appanage ; on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais *on en sort*." D'ailleurs le même auteur nous assure que c'est avoir fait un grand pas dans la finesse que de faire penser de soi, que l'on n'est que médiocrement fin.

— Outre la stupidité, on me reprochait de l'exagération dans mes expressions. Un auteur-ami me rassura : " Chez les esprits " jeunes et ardents on trouve toujours de l'exagération, ce qui " donne aux intelligences bornées la maigre satisfaction de " s'enorgueillir à leurs dépens, mais que les premiers ne craig- " nent rien ; car il est plus facile de retrancher une superfluité, " que de suppléer à ce qui manque. La faiblesse et l'incapacité : " voilà les seuls défauts qu'on ne saurait corriger.*"

Ces divers passages me soulageaient : j'avais la conscience de m'être rendue ridicule, mais comme je ne suis pas sotte, me dis-je, le ridicule ne s'attachera pas à moi à tout jamais.

Dans les années après en considérant ce qui se passait autour de moi..... la bassesse frustrant son propre but, les mesures mal prises que j'avais moi-même reconnues pour captieuses, amenant un resultat contraire à celui qu'on se proposait, je me demandai pourquoi les autres intelligences avaient plié tandis que la mienne s'était étendue? et par quelle bizarre révolution, les choses se renversaient ?

— Hélène, quand le printemps est tard, les fruits en sont plus doux ; aussi, il y a de la vérité dans ce que nous dit La Bruyère : " La plupart des hommes pour arriver à leurs fins, sont " plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance. " Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des

* De Staël.

" meilleurs commencements. Ils se laissent souvent devancer " par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lente- " ment mais constamment."

— Oui, j'étais lente, bien lente à certains égards, cependant il me semble que mon jugement était prématurément formé par la réflexion; dans tout cas je n'avais pas la facilité d'Annette, et dans ma prière matinale je ne manquai pas de supplier Dieu de m'accorder l'intelligence et l'habileté de ma sœur. Je me rappelai cette prière lorsque je vis ma sœur se conduire comme si elle comptait pour rien l'estime de son excellent mari, comme si elle ne savait comprendre que l'unique protection d'une femme, est une affection fondée sur des bases solides. Alors mon cœur s'élevait vers Dieu, en le remerciant, de ce que je n'avais rien de cette folle insouciance!

Madame Mordante m'en voulait pour des choses si triviales, elle me reprochait d'être absente aux heures des repas.

— Etait-ce donc vrai, Hélène?

— Un peu. Ma tante est d'avis qu'il est nécessaire pour se bien porter, de manger très souvent; elle se fâchait que je n'assistais pas au second déjeûner, au thé ou au souper; mais ayant oui-dire que l'esprit s'émousse à mesure que le corps s'élargit, je ne voulais pas sacrifier mon intelligence au plaisir d'un moment: apercevant aussi que ma sœur avait fort souvent mal de tête et d'autres malaises, que j'éprouvais rarement, j'arrivai à la conviction que les nombreux repas sont bien loin d'être essentiels à la conservation de la santé.

Un jour Monsieur Somerville me dit sur les indispositions passagères un mot qui me frappa." Les animaux malades pourquoi se remettent-ils bien plus vîte que les hommes?" Comme je ne répondis pas, il reprit: "Parcequ'ils ne s'inquiètent pas de leurs maladies, et qu'ils ne mangent rien que ce que leur instinct leur indique comme salutaire." M. Somerville est habile chirurgien, mais encore plus ami que médecin.

— De cette manière, Hélène, ta tante aurait dû être assez triste après le mariage de ta sœur.

— Annette se rendait tous les jours à Roseville ; comme tu sais, Cristophe était à la chasse des journées entières. Crois-tu que je fis mal de m'éloigner d'une parente qui prenait à tort et à travers toutes mes actions, et auprès de qui je ne trouvais jamais cette tranquillité qui est toujours à désirer, et qui était impérative pour moi, du moment où je commençai mes occupations littéraires.

— Chère Hélène, répondit le médecin en embrassant tendrement sa femme, je suis si loin de te blâmer, que je me trouve parfaitement d'accord avec le moraliste qui nous dit : "Fuyez provisoirement les gens près desquels vous éprouvez du malaise ; à l'examen vous reconnaîtrez que vous aurez bien fait."

— L'entretien de ma tante se bornait aux détails domestiques, une erreur dans les comptes du ménage ou quelque irrégularité de la part des servantes ; je m'ennuyais de ces misères ; mais je trouvais encore plus pénible la funeste habitude qu'elle avait d'exploiter les secrets de l'âme et de provoquer les confidences dont elle se servait après pour humilier l'imprudente, qui s'était confiée à elle. Après que l'amour pour toi s'était éveillée dans mon âme jamais je ne restai auprès d'elle, craignant cette fâcheuse exploitation.

— Assurément, devant ta sœur tu n'avais pas de propos impertinents à craindre.

— La présence d'Annette ne me rassurait pas ; trois personnes ne font pas de société, et ce fut moi qui me trouvai de trop. Madame Mordante et ma sœur s'amusaient parfaitement ensemble avec les..... on dits.... du voisinage ; le caractère d'Annette manque de solidité, mais elle était très recherchée dans la société à Roseville.

— Je me rappelle si bien, reprit M. de Macis, le jour où je la vis pour la première fois. A mon arrivée à Belvidère, elle était

absente, et à son entrée, sans m'apercevoir, elle alla parler à son mari. Un joli bonnet rond à la paysanne et des boucles épaisses de cheveux blonds encadraient sa figure intéressante : Je n'ai rien vu de plus joli, me dis-je ; mais alors je ne t'avais pas vu, chère Hélène, dit le médecin en souriant et en embrassant sa femme avec tendresse.

— Tu connaissais mon beau-frère bien des années avant son mariage, n'est-ce pas ?

— Oh oui !.... sachant qu'on m'avait donné congé, il m'écrivit : " Cher ami ne refuse pas mon invitation par ce que je suis marié ; j'ai encore plus besoin de consolation maintenant qu'autrefois."

C'est un malheur en effet, ajouta le médeciu, de sentir en soi le développement progressive de ses facultés, et d'être lié pour la vie à une personne dont la pensée est dormante. Annette était toujours si silencieuse, qu'après un séjour de plusieurs mois à Belvidère je savais autant d'elle qu'à mon arrivée.

— Pendant l'enfance de ma sœur je passai auprès d'elle tous les moments que je pouvais dérober à mes études ; mais elle n'était pas d'un caractère à résister à l'excès d'indulgence qu'elle recevait de Madame Mordante ; mon affection diminuait de plus en plus. Annette avait à peine treize ans lorsque j'aperçus en elle les étincelles d'une haine jalouse et impatiente. Ce sentiment augmenta avec les années ; elle ne savait me pardonner de ce que la nature m'avait fait belle. Lorsqu'elle ent atteint l'âge de dix-sept ans et nous allâmes ensemble dans le monde, elle ne trouva pas l'avantage qu'elle croyait devoir tirer de ses cinq années de moins ; et elle se dédommagea en me rappelant que j'avais passé de quatres années l'époque où la beauté est à son apogée ; de toutes les manières elle me tourmentait tant, que je pris le parti de l'éviter autant que possible ; je ne la vis qu'aux heures des repas et pendant les promenades en voiture que nous fûnes au soir avec notre père.

Un sentiment d'orgueil me fit désirer que ni ma tante ni An-

nette pussent me voir autrement qu'heureuse et bien portante, et souvent par le temps pluvieux où nous ne pouvions sortir, je descendais au dîner avec l'air aussi gai et la parure aussi soignée que si nous attendions du monde, et ma sœur qui savait que javais été sept ou huit heures toute seule, ne pouvait comprendre comment il se faisait que je n'avais rien de cet ennui qui la tourmentait dans le mauvais temps.

Annette avait la plus grande facilité à oublier ses impertinences et ses grossièretés : fort souvent elle me suivait dans mon boudoir où je me retirais, ne voulant pas me brouiller avec elle, alors avec l'air souriant et facile elle me parlait comme si je n'avais contre elle le moindre sujet de mécontentement. On pardonne ce qui est dit dans un moment d'humeur, mais les ironies froides et amères sont bien dures à supporter. Les alternatives d'Annette furent extraordinaires elle quitta si vîte ses emportements en me demandant de petites faveurs avec une câlinerie inconcevable, et après qu'elle s'était servi de moi pour atteindre le but qu'elle désirait, elle reprit de nouveau son air de dédain glacial.

— " He ! trève de douceurs ;" s'écria le médecin en souriant :

" Quand nous faisons besoin nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables ;
Mais dans un autre temps dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups."*

— Peut-être, continua Madame de Macis, si j'avais été plus au courant de ton Molière, cela m'aurait consolée. Un jour, c'était mon jour de naissance, mon oncle m'envoya une lettre de félicitation, accompagnée d'un beau livre et d'un joli chapeau de taffetas blanc. Annette en fut bien jalouse parce que l'anniversaire de sa fête venait de passer sans le moindre souvenir de la part de notre oncle. Lasse de sa mauvaise humeur, je me

* Molière.

retirai dans mon boudoir prenant mes cadeaux avec moi. Bientôt ma sœur entra. Oh ! ma chère Hélène, dit-elle, Cristophe est ici, il veut que je l'accompagne à la fête, ses deux sœurs sont avec lui; elles portent des chapeaux blancs et elles sont si bien mises; je ferai une triste figure avec mon chapeau bleu; chère Hélène, je te serais si reconnaissante, si tu voulais me prêter celui-ci, et elle prit en main le présent de mon oncle qui était sur la table. Je fis un signe affirmatif; un sentiment de dégoût profond m'empêcha de lui répondre autrement, et m'avançant vers la fenêtre, je regardai les rayons du soleil qui se reflétaient sur le beau gazon du parc. Faisant un effort sur moi-même, je me tournai vers ma sœur. Tu as une magnifique journée pour la fête, Annette...... Mais à ce moment elle avait gagné la porte et assurée de la parure dont elle avait besoin, elle ne se souciait pas de me répondre. Cet incident m'impressionna beaucoup, parce que ma sœur savait parfaitement que j'avais une grande répugnance à prêter mes habits et surtout mes chapeaux à qui que ce fut, et il me parut très injuste de m'enlever un chapeau tout neuf et que je n'avais pas mis moi-même.

Voulant chasser ces pensées, je sortis de ma chambre pour me rendre dans mon avenue favorite. J'y rencontrai mon père : Chère Hélène, me dit-il, pourquoi n'est-tu pas allé à la fête ?

— Ma présence aurait été importune à ma sœur et à ses amies, répondis-je d'une voix dont malgré mes efforts je ne pouvais cacher l'altération.

— Hélène, je suis fâché de t'entendre parler ainsi..... Où vas-tu donc ?

— A l'Allée des Platanes.

— Mon enfant, tu aimes trop la solitude; dans l'isolément l'imagination s'échauffe, elle s'exagère les torts des autres à notre égard. Cependant tu trouveras dans ton allée de prédilection un souvenir de la part de ton père.

L'ayant embrassé, je me réfugiai dans l'avenue pour donner libre cours à mon émotion.

La dureté de ma tante et de ma sœur, me dis-je, est supportable quand cela vient tout seul, mais suivie des bontés de mon père ou de mon oncle, cela bouleverse tout mon être. Accablée de ces réflexions j'approchai du bout de l'Allée où j'aperçus une table et deux chaises en chène sculpté, et un livre intéressant, intitulé: "*Ulric*, ou *le Valet de Ferme*." Mon père se souvenant de mon goût pour le français, avait fait choix de ce livre et y avait écrit mon nom.

Un jour Annette reçut une leçon aussi sevère qu'inattendue de la part de notre bon médecin. Madame Mordante était allée à Plymouth pour faire quelques emplettes, et à son retour elle déploya un élégant modèle de broderie chinoise, dont un coin était fini et le reste dessiné. Annette, dit-elle, je voudrais bien que tu finisses cette ottomane, et que tu la presentasses à Madame Maberly; c'est un nouveau dessin, et je suis sûre que ton amant sera très content de cette complaisance faite à sa mère.

Annette remercia sa tante, tout en l'assurant qu'elle n'aurait jamais le temps de la finir; Cristophe était toujours à Roseville, et les promenades à pied ou en voiture occupaient tout son loisir. Et pour quelques semaines le canevas resta intact dans son tiroir à ouvrage. Je m'intéressais beaucoup dans une jeune villageoise, qui supportait sa mère par son travail; je lui portai le modèle, et dans deux jours la broderie fut complète. Je la donnai à Annette, qui parut charmée de la voir finie.

Hélène, me dit-elle, ces laines doivent t'avoir coûté beaucoup, et elle tira de sa bourse cinq chelings, et me pressa de les prendre. Je refusai en la priant de ne pas rejeter ce petit service, quand nous devions sitôt nous quitter. Nons étions à décider ce point, quand notre père, accompagné de M. Somerville, entra dans l'appartement. Papa s'informa du sujet de notre discussion; ayant écouté silencieusement de quoi il s'agissait, il s'adressa au médecin:

— Mon ami, lui dit-il, probablement vous avez quelque pauvre client à qui cet argent sera utile. Et il présenta les cinq chelings à M. Somerville, qui les mit en poche sans se faire prier.

— Savez-vous, Mademoiselle Annette, dit-il, que c'est de fort mauvais goût de rembourser immédiatement une attention délicate, comme si vous vouliez vous débarrasser à tout prix d'une dette insupportable.

Ma sœur rougit beaucoup, mais la présence de notre père lui imposa silence.

— Il fallait que ta jeune sœur fût d'une perversité précoce pour se conduire ainsi; que fut-ce donc après que ses espérances de bonheur se réalisèrent par son mariage avec son digne mari, cela devait au moins éveiller en elle de meilleurs sentiments.

— Cette idée me venait souvent, je me demandais sans cesse: Si le bonheur rend bon, pourquoi Annette reste-t-elle toujours dure et bizarre? sur quoi mon ange gardien me répondait: Ta sœur a fait de son mariage une question de position sociale; garde-toi de cette erreur; la félicité n'existe pas sans que l'amour réunisse les cœurs.

Un matin que mon beau-frère était sorti fort en colère contre sa femme, je lui dis: Annette, tu fais bien mal; cours après ton mari; ne le laisse pas quitter la maison ainsi. Annette, ton mari t'aime à cette heure, mais encore de ces rudes épreuves et nous ne savons pas ce qui peut arriver; jamais il ne faut se jouer de l'affection; une fois partie, l'amour ne revient pas. Je me tournai affectueusement vers ma sœur, quand j'aperçus avec regret qu'elle bouillonnait de rage. Ah! c'est vraiment plaisant que tu me sermonnes, s'ecria-t-elle, toi qui n'a pas de mari et qui n'en auras jamais; tu oses me sermonner, moi, qui suis femme mariée; si tu désires savoir qui est la meilleure, toi ou moi, demande à notre tante? Celle-ci entra en ce moment, et apercevant Annette très émue, elle s'en prit à moi. C'est donc vous, me dit-elle, qui vous mêlez de tout, avec votre humeur détestable; si votre sœur n'était pas

un ange de bonté, elle ne vous souffrirait pas chez elle. Alors elle combla Annette de caresses tandis qu'elle m'ordonna de sortir, disant, que ma seule vue la rendait malade. Ceci arriva quelques jours après que j'étais bien assurée de ton amour, et je quittai Belvidère en remerciant Dieu de ce que je serais un jour à l'abri de pareils outrages.

Nous sommes plus au courant de cette matinée qu'Hélène elle-même. M. Maberley était revenu par une porte opposée, il avait été le spectateur inaperçu de cette scène et lorsque sa belle-sœur se retira, il s'avança : Je ne sais pas dans quels termes exprimer mon dégoût de cette conduite grossière, dit-il en s'adressant à madame Mordante, les visites de mademoiselle Seymour à Belvidère nous font beaucoup d'honneur. Annette, ajouta M. Maberley en se tournant vers sa femme, je désire te parler un moment dans la bibliothèque.

Madame Maberley se leva et suivit son mari en silence.

Annette, dit celui-ci, je ne reviens pas pour renouveler notre entretien, mais fais-moi la grâce de ne pas en parler à Madame Mordante, pense-s-y toute seule si tu veux ; si tu parviens à voir que j'ai raison, je serai bien heureux, autrement nous n'en parlerons plus.

Veux-tu te souvenir d'une chose : Quelques conseils que tu reçoives maintenant, c'est toi que auras à en subir les funestes suites..... Un mot que dit ta sœur me frappa : "Une fois parti l'amour ne revient pas." Dieu merci, ce malheur ne nous est pas encore arrivé, agissons en sorte qu'il ne nous surprenne pas. En disant ces mots, le jeune homme s'éloigna sans que sa femme lui fît de réponse.

— Je ne devrais pas me plaindre de ta tante ou de ta sœur, remarqua M. de Macis, puisque par les lois des contrastes, j'y gagne immesurément ; cependant j'ai de vifs regrets qu'Annette n'apprécie pas mieux son époux ; Cristophe a de si nobles façons.

— Mon beau-frère s'absentait de plus en plus de Belvidère,

cependant il y avait assez de cordialité dans ses relations avec sa femme lorsqu'il était auprès d'elle. Même il cherchait à la soustraire à des réprimandes bien méritées qu'elle recevait de notre père. Je me rappelle si bien certaine occasion.

Par un temps superbe de la mi-Juin, papa se décida à mettre à exécution un projet, auquel il avait songé depuis quelque temps, et qui était de passer la journée à Mont-Edgecombe. Pour que notre sortie matinale ne dérangeât pas Madame Mordante, nous acceptâmes l'offre de Cristophe de déjeûner chez lui. Déjà nous avions commencé le repas, excepté mon beau-frère qui s'occupait à attacher les sous-pieds de son pantalon. Prête-moi ton secours un moment, Annette, dit-il.

Ma sœur se leva avec un mauvais gré manifeste, regardant tour-à-tour le cuir noir et ses mains délicates. S'apercevant de son hésitation, Cristophe s'approcha de la table, en disant: "N'importe, Jean me rendra ce service après le déjeûner."

Un domestique entra quelques instants après et nous avertit qu'un léger accident étant arrivé à la voiture, il fallait retarder notre départ de deux heures.

Mon père se rendit bientôt à la bibliothèque, Cristophe à l'écurie, moi je m'amusai au piano, tandis qu'Annette surveillait son ménage, son mari nous ayant engagé à revenir à Belvidère après la promenade.

Me lassant enfin de la musique je cherchai mon père, qui s'occupait à écrire dans la bibliothèque. Il me paraissait plus grave que de coutume, et à mon entrée il pliait une feuille qu'il plaça dans une brochure à côté de lui. L'heure du départ étant arrivée, mon père conduisit Annette dans son cabriolet, tandis que Cristophe et moi nous nous promenâmes à cheval.

Arrivés à Plymouth, nous laissâmes la voiture et les chevaux à l'hôtel, et traversant la baie nous abordâmes sur la grève, ensuite nous dirigeâmes nos pas vers le fragment de ruine gothique où nous nous arrêtâmes d'un common accord.

Où est le journal, Annette? dit Cristophe. Mais Annette, qui n'était habillée qu'au dernier moment, avait oublié le désir de son mari de le prendre dans la voiture. Papa, dit-elle, sans se douter de la leçon qui l'attendait, c'est fâcheux que j'aie oublié le journal, mais comment se fait-il que vous soyez sans livre, vous, qui dites que cela est essentiel comme votre habit.

— J'ai une brochure dans ma poche, Annette, répondit mon père; mais elle traite de sujets trop graves pour ce jour de fête. Nous le rassurâmes sur ce point.

Afin de tenir en émoi l'attention de ses auditeurs, mon père avait l'habitude de donner à ses lectures un pseudonyme, mais en cette occasion il dit tout simplement: Mon essai n'a pas de titre, seulement une devise. Un sourire erra sur les traits de Cristophe tandis que mon père avec un sérieux parfait prononça l'épigraphe:

" If you 'll sit down,
I 'll bear your logs the while." *

Tout le monde a entendu parler de l'Irlandais, qui ne voulait pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison: la maison brûle, lui criait-on; que m 'importe, répondit-il, je ne suis que le locataire. A la fin le feu pénètre jusqu'a lui. Aussitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Les heureux succès viennent de ce noble élan qui nous engage à faire au-delà de ce qui est rigoureusement compris dans le devoir. C'est un principe que je recommande à votre intime souvenir, un principe que le susdit Irlandais ne se donna pas la peine de se rappeler.

Voilà Auguste qui arrose un joli parterre de tulipes et de dahlias! cet enfant-là fait à son insu son premier pas dans la

* Miranda to Ferdinand.

route qui mène sinon aux grandeurs, du moins à la prospérité.

Son père lui avait dit la veille: Mon fils, si tu te lèves de bonne heure, fais-moi le plaisir d'arroser les plantes de la serre avant le déjeûner, et Auguste, se souvenant de ces paroles, s'est levé dès l'aurore, il a arrosé non seulement les plantes de la serre-chaude, mais encore celles du jardin.

Regarde donc Théodore dans son costume lycéen; il est fils d'un simple commissionnaire, mais son parrain, ancien avocat, remarquant en lui de rares dispositions, le mit dans un des lycées de Paris, où il fit des progrès rapides.

Théodore aperçut un jour son premier camarade Georges, attelé à une charette à bras, contenant une forte charge; il gravissait une rue escarpée, haletant et couvert de sueur.

— Laissez-moi te remplacer et reprends haleine! dit-il, en l'abordant amicalement.

A ces mots il endosse la bricole de cuir, et parvient à hisser jusqu'au bout de la rue le pesant fardeau.

— Est-ce que tu n'es plus au lycée? lui dit Georges.

— Oh, certainement lui répondit, Théodore; mais je redeviens parfois commissionnaire: on tient à ses premières habitudes. Notre jeune élève achève sa rhétorique; il remporte les premiers prix. Poursuivant l'honorable carrière à laquelle il est destiné, il est compté enfin parmi les jeunes orateurs qui font la gloire du barreau français.*

Dans le village de Le Grotte, un petit garçon nommé Félix Perretti, était employé à garder des pourceaux; un moine qui se rendait à Ascole, s'étant égaré, lui demanda de lui indiquer la route à cette ville. Felix qui avait alors dix ans, offrit d'accompagner le franciscain. L'offre fut acceptée. Le moine reconnaissant dans l'enfant une rare intelligence, le fit entrer au noviciat chez les cordeliers d'Ascole, où son talent se dévéloppa rapidement, et lui fraya le chemin aux plus hautes dignités.

* Contes Populaires, par Bouilly.

Apres la mort de Grégoire XIII, les factions réunies en faveur du Cardinal de Montalte, (c'est le nom que Peretti avait pris du lieu où résidait sa famille), il fut élu sans opposition le 24 Avril 1585.

Il arriva ainsi qu'un seul acte doux, honnête et complaisant, lui procura d'abord la pourpre romaine, enfin l'honneur de s'asseoir sur le trône de St. Pierre.

Voilà encore Isabeau Béranger et Henriette Souvestre. Comme elles sont belles et grâcieuses, néanmoins elles ne se ressemblent en rien sinon qu'elles ont toutes deux un bon époux et de jolis enfants.

Isabeau qui jeune fille était insouciante et frivole, s'est appavoisée, depuis son mariage, d'une certaine grandeur artificielle; sa politesse est réservée et circonspecte, elle se règle uniquement sur l'éxtérieur. Si son mari ou ses enfants lui demandent un service, elle a si peur de déranger sa riche toilette, qu'elle ordonne à la servante de le faire pour elle.

Sans qu'elle s'en aperçoive, l'empire qu'elle possède sur le cœur de son époux, menace de s'écrouler. Celui-ci se refroidit de plus en plus; il se repent du moins une fois le jour d'avoir une femme et trouve bien heureux l'homme qui n'en a point.

Isabeau a un vilain défaut de vouloir toujours savoir les choses autrement qu'on ne les lui dit, de sorte que son mari qui n'admire pas les contradictions, lui adresse rarement la parole; elle est aussi toujours en retard, et par cette mauvaise habitude, elle perd souvent d'agréables promenades. M. Béranger dit toujours: Je ne fais pas attendre, mais aussi je n'attends personne. Malheureusement il n'est pas si complaisant qu'un certain jeune homme que je connais.

La pauvre Annette essaya vainement de partager l'hilarité que cette allusion à son époux fit naître.

Isabeau se permet de justifier ses enfants lorsque leur père les gronde. De siècle en siècle la jeunesse est imprévoyante

et légère, dit-elle un jour dans leur présence ; je ne veux pas que mes enfants vieillissent avant le temps.

Mais M. Béranger entend les choses bien autrement. On voit sur la cheminée de sa bibliothèque l'épigraphe suivante d'Alfred de Vigny :

"Amis, qu'est-ce qu'une grande vie ?—sinon une pensée de "la jeunesse exécutée par l'âge mûr !

"La jeunesse regarde fixément l'avenir avec son œil d'aigle ; elle "y trace un large plan, elle y jette une pierre fondamentale ; et tout "ce que peut faire notre existence entière, c'est de nous approcher "de ce premier dessein."

Et de temps en temps les sujets de mécontentement deviennent si forts, que M. Béranger ne peut plus y tenir. Alors pour rendre la leçon plus frappante, il fait à sa femme des reproches devant toute une assemblée, il expose ses caprices, son manque d'habileté avec si peu de ménagment, que la pauvre Isabeau se retire chez elle tout humiliée.

Lorsqu'il fait mauvais temps, Madame Béranger ne se soucie pas de se faire belle. Mettant de côté sa grandeur affectée, elle s'occupe avec empressement des affaires de son ménage ; elle va, elle vient, elle est dans un mouvement perpétuel. Son mari ne trouvant pas de repos dans son intérieur, quelle merveille s'il le cherche ailleurs !

Et Isabeau éprouve les fâcheuses suites qui résultent de l'abus de l'affection. Une quinzaine d'années se sont écoulées, et elle se trouve triste et délaissée, car ses enfants se sont montrés empressés de quitter un toit où ils manquaient de se trouver heureux. Isabeau ne découvre que trop tard qu'à force d'étudier les convenances, le bonheur lui est échappé.

L'immensité s'ouvrait à nos regards ! dit Hélène en cessant un moment sa lecture, mais dans un lieu qui réunissait tant de beautés, nous étions plus occupés des paroles de mon père que de la scène vive, riche et animée qui s'offrit à notre vue.

Henriette n'est pas moins belle qu'Isabeau, quoique, à des regards indifférents, elle eût pu paraître moins brillante. Gracieuse et spirituelle, elle emploie ses talents à rendre heureux ceux qui l'entourent. Si son mari la prie de faire ou de ne pas faire une chose, quand même la raison ne se présente pas à son esprit, elle obéit toujours; il lui suffit que ce soit le désir de son époux. Elle sait lire dans le signe le plus léger le parti qu'elle doit prendre dans toutes les circonstances où elle se trouve embarrassée.

Sachant que la confiance est la première condition d'une alliance heureuse, elle n'a aucune réticence avec son époux, elle ne se permet pas une seule action sans avoir pris d'abord son conseil. Aussi veille-t-elle avec une attention scrupuleuse à ses conforts et à ceux de ses enfants. M. Souvestre trouve rarement l'occasion de demander à sa femme un service; elle déploie tant de promptitude à remplir, à prevenir tout. Au lieu du vacarme et des soins empressés au moyen desquels Isabeau tourmente tout le monde, Henriette possède la rare faculté d'accomplir ses devoirs journaliers tout en semblant ne rien faire. Au retour de son mari, elle va au devant de lui, l'air souriant et libre! point de couture, rien de cette mine affairée qui engagerait son mari à lui dire: L'ouvrage presse donc beaucoup, Henriette?

Tandis que l'humeur fantasque d'Isabeau augmente les contrariétés qu'elle ne fait pas naître, Henriette trouve le moyen d'adoucir les maux qu'elle ne peut empêcher. "Ce sont des nuages légers dans une belle matinée de printemps, glissant sur un ciel pur et voilant le soleil, sans même en éteindre les rayons."

Il y a chez Henriette un si heureux mélange d'adresse, d'énergie et d'intelligence. S'agit-il d'obstacles? elle ne recule point, mais fière, calme et hardi, elle les brave en se jouant.

Jamais elle n'éprouve aucune crainte d'être trop utile ou trop complaisante; au contraire, "elle vole et se réjouit; elle donne "tout pour tout. Elle ne craint pas de se donner tout entière, "parce que tout lui est donné.

"L'amour ne connaît point de bornes; il les franchit et les "laisse derrière lui. Nul obstacle ne l'inquiète, nul travail ne "l'épouvante; il tente plus qu'il ne peut, il ne connaît rien "d'impossible. Il croit que tous les efforts lui sont permis, et "que tous les succès lui sont assurés.

"L'amour est capable de tout; il entreprend, il poursuit, il "accomplit des choses qui découragent et qui abattent le cœur "qui n'aime pas. L'amour veille toujours, il ne dort pas pendant "le sommeil. Il se contraint sans se mettre à la gêne, il s'émeut "sans se troubler; mais comme une flamme vive, ardente et "legère, il brûle, s'élève et passe avec assurance.*"

Lorsqu'elle était jeune fille, on appelait Henriette *le rossignol*, car elle chantait du matin au soir, et égayait tout le monde; aussi, à un âge plus avancé, trouve-t-elle des moyens ingénieux pour répandre de la joie autour d'elle. Elle est poète, et dans ses moments de loisir elle s'occupe à écrire des vers et à chercher les bons mots et les heureuses devises que M. Souvestre fait imprimer, et dont elle se sert après pour faire des pétards, ce qui ne manque pas d'amuser beaucoup ses enfants et ses amies.

Et Henriette ne connaît guère la noire mélancolie, non plus que son époux ne connaît l'ennui.

Chère Henriette, dit-il un jour à sa femme, tu renverses la devise:—

"Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques."

car sur des sujets antiques tu fais tous les jours des vers nouveaux.

Heuriette savait se faire beaucoup aimer des enfants; elle avait toujours quelque joyeux propos à leur faire ou des histoires à leur raconter.

Certaines dames lui firent visite un jour, emmenant avec elles l'une un petit garçon, l'autre une petite fille. Les enfants s'ap-

* De l'Amour et de son influence.—CHARLES NODIER.

prochent d'elle comme à l'ordinaire, mais Madame Souvestre ne s'en occupe pas, jugeant plus poli d'écouter leurs mères, qui commençent à se moquer d'elle pour sa soumission absolue aux désirs de son mari.

Me voilà heureuse ! que peut-on désirer de plus ? dit Henriette en prenant des pétards de dessus la table et en les présentant aux enfants, qui l'entourent toujours comme de jolis papillons. Le petit garçon âgé de huit ans, court à sa mère, qui, ayant fait détonner le pétard, lui jeta la devise. Que l'on juge de sa surprise en entendant la voix enfantine de son fils prononcer ces mots :—

" Celle qui n'a pas de bon mari, ne conçoit pas
Avec quelle joie devant le mien je mets pavillon bas."

" Her loyalty she kept, her love, her zeal ;
Nor number nor example with her wrought,
To swerve from truth, or change her constant mind, though single."*

L'autre dame, qui prêtait à cet incident une vive attention, s'empressa d'examiner le billet de sa fille.

L'amour maternel est chose admirable,
Mais à l'amour conjugal il n'y a rien de comparable.
On peut affectionner ses amies et ses parents,
Mais l'amour de son époux engloutit tout autre sentiment.

Mes amies, dit Henriette, comme s'il ne s'agissait de rien, pouvez-vous deviner en quoi je ressemble au cheval de M. Penafiel ?

Les dames cherchèrent vainement l'explication de l'énigme, et prièrent Madame Souvestre de la leur dire.

— Parce que je puis dire de moi comme notre voisin dit de son cheval favori : Il ne subit pas le frein, mais l'accepte comme

* Milton.

une parure. Ayant éprouvé en plusieurs occasions la futilité de mon propre jugement, je me trouve heureuse de pouvoir me rapporter à la prudence d'une nature supérieure.

Les années s'écoulaient pour Henriette aussi bien que pour Isabeau, mais quel contraste ! Une élégante simplicité règne dans son ménage, ses enfants sont si bien élevés, son mari si heureux ! son estime, sa confiance, son affection pour sa femme fondées sur une base solide, ne chancellent pas.

Mais pour Isabeau, l'amour se montre mobile et changeant, comme le sont ses caprices. . . . . .

Grâce pour Isabeau, dit Cristophe qui s'apercevant de la confusion de son épouse, avait déjà laissé échapper plusieurs signes d'impatience . . . Mon père, faut-il perdre toute cette belle journée, car à peine avons-nous parcouru la moitié de ce vaste domaine.

En disant ses paroles, Cristophe s'approcha de sa femme, qui lui prit silencieusement le bras, et des buissons épais les cachèrent bientôt à notre vue.

Papa avait un beau chien d'arrêt d'une espèce très estimée, qui nous accompagnait toujours dans nos promenades. Sur un signe de son maître, Neptune prit entre ses dents un journal que mon père lui offrit, et s'élança sur les pas de Cristophe, qui nous rejoignit quelques instants après.

— Que j'ai de grâces à vous rendre, dit-il, de ce que vous vous soyez donné la peine de vous occuper du désir de votre fils.

— Voyez-vous, Cristophe, j'ai mis en pratique ma morale, et nous n'en sommes pas moins tristes.

Mon père ayant entendu le vœu de mon beau-frère, avait deviné qu'Annette serait trop occupée de sa toilette pour y penser. Profitant d'un moment où il s'était trouvé seul dans le salon, il s'empara du journal.

Ma sœur, qui avait retrouvé toute sa gaîté, remercia notre père de son conseil ; mais celui-ci lui dit froidement : Que de

fois, Annette, vous m'avez dit la même chose. "Les bonnes intentions ne sont rien quand l'exécution n'en consacre pas la sagesse."

— Cet essai-là est un souvenir précieux de ton père, dit M. de Macis, tandis que son épouse plia soigneusement le papier et le remit dans son pupitre.

— Oui ; papa s'était placé de manière qu'Annette ne put voir qu'il lisait un manuscrit et non de l'imprimé, mais je m'en aperçus ; et sachant que mon père s'était occupé dans la bibliothèque pendant deux heures avant notre départ, je devinai facilement qu'il s'agissait d'un avertissement à ma sœur. Après le brusque départ de Cristophe, papa m'offrit le thème en disant : Chère Hélène, quand je ne serai plus, ce souvenir de moi te sera précieux.

Mon père éprouvait de graves inquiétudes pour Annette, et lui parlait sans ménagement de son humeur capricieuse et insouciante. Il avait tiré trop bon parti de ses expériences des hommes et des choses, pour ignorer les funestes suites d'une conduite si intraitable.

— Annette, dit-il, le jour viendra où tu payeras cher ces désobéissances irréfléchies.

— Au contraire, papa, dit-elle en riant, son mécontentement passé, Cristophe n'en est que plus tendre ; et avec votre connaissance du monde, ignorez-vous qu'en l'absence des plaisirs solides qu'ont les hommes, il est permis aux dames de suivre leurs fantaisies ?

— Annette, répondit mon père d'un ton grave, cela m'afflige de vous entendre parler de cette manière frivole. Désabusez-vous quant au déplaisir de votre mari, car "les raccommodements les plus tendres ne sont que des ruptures différées." *

— On voit par le résultat combien M. Seymour avait raison, dit le médecin.

— Hélas ! Annette s'est frayé le chemin des maux à venir ;

* Ségur.

mon beau-frère est d'un courage si téméraire, on ne sait ce qui peut lui arriver dans ses longues courses. A l'époque de son mariage, il éprouvait pour son épouse une affection vraie et sincère; et si je soupçonne que ma sœur a fort imparfaitement répondu à ce sentiment, c'est que son air inquiet semblait indiquer que le cœur n'était pas pour beaucoup dans la démarche qu'elle venait de faire. Quoiqu'elle fût mariée et moi pas, je jouissais d'une tranquillité d'âme qui lui était étrangère.

Par une belle journée de printemps je quittai mon boudoir, la joie dans le cœur. Je venais de mettre la dernèire main à mon manuscrit, et je me flattais d'avoir réussi au-delà de mes espérances.

Dans la salle-à-manger je me joignis à la petite société qui entourait le feu, en attendant que le couvert fût mis. Annette, qui était à Roseville, frappée ce me semble de l'air de bonheur qui animait mes traits, me dit brusquement:

— Je me figure, Hélène, que tu ne te marieras jamais.

— Soit, ma sœur, lui répondis-je; en tout cas j'aurais bien des remercîments à rendre au bon Dieu . . . Est-ce qu'il me manque quelque chose à Roseville?

— Oh non! dit Madame Mordante avec une ironie froide. Hélène Seymour ne se soucie pas du mariage, non plus que le renard de la fable ne se souciait des raisins . . . . . Mais voilà un vers indiscret qui prouve combien elle manque de bonne foi dans cette assurance! En disant ces mots, elle tira de son pupitre un papier qu'elle présenta à ma sœur. Je rougis d'indignation en apercevant une feuille, sur laquelle j'avais tracé ces mots:

"Ah! sure some stronger impulse vibrates here,
Which whispers that love will be doubly dear
To one who for a kindred heart must roam,
To seek abroad the love denied at home." *

* Byron.

Mon père me regarda avec surprise, tandis qu'une vive rougeur trahissait mon émotion à cette allusion imprévue au sentiment qui me dominait.

— Et par quel droit, ma tante, lui dis-je, osez-vous enlever de mon appartement . . . . .

— Doucement, Hélène, dit mon père, je ne vois pas de mal dans ce que ta tante a fait ; moi-même je me suis emparé des vers de ta toilette.

— Et je viens d'en faire autant, dit Madame de Mordante.

— Ma tante, si je ne suis pas de bonne foi, vous l'êtes encore moins, car je n'ai pas laissé ces vers exposés sur ma toilette ; je me rappelle bien les avoir déposés dans ma Bible,—et de quel droit osez-vous les en soustraire ? Je répète, que rien ne me manque à Roseville ; au contraire, j'y vois ce que je trouve de trop.

Mon père interposa de nouveau ; mais sans l'écouter, je continuai avec une exaltation croissante :—Je me révolte contre vos lâches et mauvais procédés ; et je vous dis encore, qu'il y a du superflu à Roseville . . . et c'est vous !

— Silence ! dit mon père d'un ton impératif ; pas un mot de plus, vous êtes trop grande, pour qu'une réclusion à votre chambre soit une punition ; mais j'ai reçu ce matin une invitation du colonel pour que nous nous rendions tous à sa fête champêtre, je médite de lui envoyer nos excuses.

A ces mots, qui éveillèrent en moi le soupçon que mon secret était deviné, mon embarras augmenta.

— Hélène, me dit mon père à demi-voix, tandis qu'il se levait pour s'approcher de la table où l'on venait de servir, travaille à te rendre digne d'être épouse et mère, le reste ne te regarde pas, c'est l'affaire d'un autre.

Mais Annette reçut une leçon bien plus sévère que ne le fut la mienne.

A peine avait-on desservi que mon oncle entra. Il renouvela son invitation pour le lendemain, et nous fit une longue visite, nous entretenant de sa conversation solide et variée.

Après son départ, tout le monde s'amusa selon sa fantaisie, et pour bien long-temps le silence ne fut interrompu que par quelques mots échangés à voix basse entre ma tante et Annette.

— La nuit avance . . . dit tout-à-coup mon père, en mettant de côté son journal . . . Hélène et Annette, approchez-vous de moi, et en attendant que la lampe soit allumée, faisons un mouvement rétrograde dans les années passées. L'envie me vient de traiter mes deux filles en enfants, d'oublier la fuite du temps qui a fait l'une écrivain, l'autre épouse et mère, et de vous questionner comme autrefois, lorsque vous vous trouviez face-à-face avec votre père dans sa bibliothèque. Votre oncle nous a honorés de sa présence; il a déployé comme àl'ordinaire son grand savoir, dont vous avez sans doute profité. Dites-moi donc, mes enfants, les renseignements que vous avez reçus de sa part, mettez-moi au courant de tout, comme si je n'avais pas été présent. Je commence par ma fille cadette.

— Mon père, répondit Annette, c'est justement votre présence pendant la visite qui rend la chose difficile; vous feriez des comparaisons entre mes paroles hésitantes et l'éloquence de mon oncle.

— Annette, au premier mot vous vous écartez du rôle d'enfant, qui consiste à obéir sans raisonner. Est-ce que vous avez fait attention à votre oncle, oui ou non?

Annette balbutia, fit des réponses nullement satisfaisantes, et finit par avouer qu'occupée d'autres pensées, elle ne savait rien de ce que le colonel avait dit.

Alors mon père s'adressant à moi, je lui donnai facilement les détails d'une conversation que j'avais écoutée avec intérêt. Satisfait de ma réponse, il se retourna vers ma sœur.

— Annette, dit-il, c'est ainsi avec vous autres jeunes femmes! vous mettez de la recherche dans vos toilettes, vous vous donnez une peine infinie pour vous assurer un époux, mais après le mariage vous ne vous souciez pas le moins du monde de conserver son estime et son affection.

Pourquoi Cristophe s'absente-t-il de plus en plus de Belvidère?

parce que vous n'avez pas su rendre son chez-soi heureux. Si, au lieu de causer à demi-voix avec votre tante, vous aviez écouté les paroles du colonel, vous auriez eu de quoi mettre un peu d'intérêt dans votre conversation avec votre époux.

— Vous voulez que j'étale mon peu de savoir devant M. de Macis?

— Toujours des excuses, Annette; toujours la mauvaise habitude d'entendre les choses autrement qu'on ne vous les dit; quand vous guérirez-vous de ce vilain défaut? Vous ne vous rendiez pas à la raison lorsque vous étiez enfant, vous ne le faites pas maintenant que vous êtes femme.

— Vous ne m'avez jamais aimée, dit Annette avec humeur; vous prenez de travers tout ce que je fais; si vous désirez réellement mon bonheur, vous vous servirez de votre ascendant sur Cristophe, pour l'engager à rester davantage auprès de son épouse.

— Et que me répondrait-il?—Monsieur, vous m'avez donné une jolie poupée pour femme, ce qui ne suffit pas à moi, qui suis un être pensant et raisonnable . . . On récolte ce qu'on a semé; vous ne vous êtes pas occupé de l'éducation de votre fille, vous recueillez le fruit de votre négligence . . . Vous ne sauriez le regretter plus que moi qui n'ai pu trouver en votre fille une amie et une compagne.

Si votre mari me parle ainsi, Annette, que me reste-t-il à lui dire?

Comme ma sœur ne fit pas de réponse, mon père continua:

— Annette, vous ne concevez pas combien de larmes vous avez coûté à votre père, qui porte naturellement sa pensée à cette époque où vous n'aurez pas de toit paternel, où vous puissiez vous réfugier . . . . . C'est même un regret pour moi de vous voir tous les jours à Roseville. Cristophe a droit de se plaindre de ce que son enfant est laissé du matin au soir aux soins des domestiques.

— Si mon mari n'aime pas que je m'amuse à Roseville, pourquoi ne prend-il pas des mesures pour empêcher que cela ne soit?

— Et vous, Annette, vous rendriez-vous aux instances de votre époux?

— Oui, à la condition qu'il ne sorte pas non plus.

— Ah! c'est cela, et Cristophe ne se condamnera pas à cet ennui. Heureusement, le petit Edouard a une excellente bonne.

— Cristophe est absent la plus grande partie du jour ... souvent il ne rentre que fort tard dans la nuit.

— Les écarts du mari n'autorisent pas la femme à méconnaître ses devoirs ... Est-ce que vous seule êtes insensible à l'affection qui attache une mère à son enfant?

— Je serai fière de lui, lorsqu'il pourra m'accompagner dans mes promenades, répondit Annette; mais ses cris me sont importuns maintenant.

— Et Madame Mordante, que faisait-elle pendant tout ce temps? demanda M. de Macis.

— Dans ces occasions elle gardait toujours un silence absolu, elle était trop habile pour disputer à papa ses droits de père; mais lorsque celui-ci quitta la chambre, elle remarqua: "Mon frère est sorti aujourd'hui de son caractère naturel d'une manière fort étrange, chère Annette, ne t'en afflige pas; il reviendra vîte de son humeur chagrine. Tu as le malheur d'éclipser sa bien aimée Hélène, et c'est un délit qu'il ne peut te pardonner."

— Votre sœur reçut une réprimande assez sévère?

— Oui; au moment où nous nous approchâmes du feu, je sentis comme si quelque chose de menaçant planait dans l'air. Pendant la visite du colonel, papa avait regardé Annette à plusieurs reprises, mais celle-ci ne continuait pas moins ses chuchotements.

Après le départ de mon oncle, je regardai mon père plusieurs fois à la dérobée. Dans toutes ces occasions, je remarquai qu'il ne lisait pas, qu'il méditait.

Le lendemain j'entrai dans la bibliothèque de mon père, le cœur un peu serré, ne sachant pas trop quel accueil je recevrais de sa part.

— Hélène, me dit-il, ta tante a refusé l'invitation du colonel, ainsi c'est toi et moi seuls qui l'acceptons.

Je ne pus dissimuler un mouvement de satisfaction.

— Ma fille, poursuivit-il, je n'ai rien à te dire quant à ce qui s'est passé hier ; il me semble que tu avais raison de te plaindre ; seulement écoute un mot : "Chacun marche dans le monde à sa manière ; et dans l'opposition d'intérêts et de penchants, il n'est pas facile de conserver la paix. Hélène, il ne dépend pas de toi de plier l'humeur des autres à la tienne, il ne te reste donc qu'à t'accommoder à tous les caractères, de ménager les délicatesses, de respecter les caprices."* Il est toujours mal de se conduire envers un autre comme si l'on attendait d'avance quelque hostilité de sa part. J'avoue qu'il y a des moments où je te trouve méconnaissable, une impassibilité règne en toi, ton sourire est glacé, ton regard éteint ; je suis porté à croire que ce n'est pas là mon Hélène.

M'ayant donné cet avertissement dont je reconnus toute la justesse, il m'embrassa en ajoutant : "Va faire ta toilette, et sois prête à sept heures."

Mon père était bien loin d'avoir pour Annette la même indulgence qu'il témoignait envers ma tante.

— Annette est sa fille, dit M. de Macis ; cela impose des devoirs. On peut tout espérer de la jeunesse, et, comme Cristophe ne se donnait pas la peine de ramener sa femme à de meilleurs sentiments, son père se chargea de cet office.

— Dans la suite, j'ai demandé à mon père pourquoi il faisait des reproches à ma sœur en ma présence, et non pas comme à moi dans la solitude de son cabinet, ce qui est certainement bien moins désagréable.

— D'abord, me repondit-il, Annette n'est pas d'un caractère à

* Le P. de Neuville.

se soucier des réprimandes particulières ; ensuite elle veut prendre avec toi de certains airs de supériorité dont il faut qu'elle s'abstienne, enfin les mauvaises habitudes sont contagieuses, et en exposant devant toi celles de ta sœur, j'espère t'en garantir.

Figure-toi Charles, qu' après ces reprimandes, Annette, au lieu de se conduire plus humblement envers moi, n'en était que plus insupportable, comme si elle voulait se venger sur moi des mauvais moments qu'elle venait de passer. A juger par la lettre que j'ai reçue d'elle hier, je devine qu'elle vient de recevoir quelque sévère leçon de quelqu'un.

Et Hélène présenta à son mari un billet ainsi conçu :

Chère Hélène,

" A ce que tu dis, tu es fort heureuse, je suis surprise que M. de Macis n'ait pas encore découvert ton véritable caractère ; je l'aurais jugé plus clair-voyant. Cristophe et moi te rendrons visite à l'improviste un jour, et nous verrons si c'est comme tu l'assures.

Ce voyage n'est pas si invraisemblable que tu peux le croire, car mon mari m'a écrit : 'J'ai grande envie de savoir comment Hélène s'acquitte de ses dévoirs d'épouse et de mère ; elle était toujours si bizarre. Annette, veux-tu lui rendre visite cet automne ?' Ainsi, ma chère sœur, envoie nous une invitation bien en règle de la part de M. de Macis. Nous nous établirons chez toi pour six semaines au moins, et pour cette fois, fais nous la grâce de te défaire de ton humeur fantasque, et acquitte-toi modestement de tes soins de ménagère à moins que tu ne veuilles me faire mourir de rire comme autrefois.

Je ne saurais assez te féliciter de ce que ton mari a su se résigner de si bonne heure à tes bizarreries ; seulement écoute le conseil d'une sœur amie ; ne le pousse pas trop loin. Souviens-toi que le temps en nous dérobant notre jeunesse et notre beauté, nous enlève notre ascendant sur les maris les plus aimables.

Ménage donc la complaisance et les doux égards du tien !"

— Cette lettre surpasse tout ce que j'ai jamais entendu dire d'impertinent, dit M. de Macis en jetant la lettre sur la table.

— A l'impertinence, tu peux très bien ajouter le mensonge, Charles; je suis sûre que Cristophe ne s'est pas exprimé ainsi à mon égard, car il s'est toujours conduit envers moi en frère. Souvent lorsqu'il me reconduisait à la porte, il me demandait pardon des grossiéretés que je recevais dans sa maison, en ajoutant: "Chère Hélène, quel bonheur pour moi si ma femme te ressemblait davantage." Il me semble que la grande facilité d'Annette pour la satire et le badinage sont pour beaucoup dans sa position isolée.

— Probablement, car l'esprit sans jugement est dangereux à la personne qui en possède.

— Un jour que Cristophe exprimait son mécontentement de quelque négligence de la part d'Annette, elle l'interrompit en lui répondant légèrement: 'Convenons, mon ami, que voilà un inconvénient, un malheur si tu le veux, seulement tu oublies que, "le bonheur a besoin d'être *interrompu* pour être senti,*" ainsi tu dois m'être reconnaissant de ce que je te procure l'occasion de goûter davantage le bien-être de Belvidère.

— Cristophe sortit sans lui répondre; il n'est pas d'humeur à persister même quand il a raison, et ma sœur sait avec une merveilleuse ingénuité :

"To make the worse appear the better cause."

Annette avait toujours la repartie vive. Un jour que je lui reprochais sa conduite grossière, elle me répondit par ces mots du poète :

"Ma sœur, s'il vous plaît, ne discourons pas tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieille pour devoir être sage.

* De Guibert.

Je vous dirai pourtant que mes intentions,
Sont de ne prendre point de vos corrections ;
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre." *

Mais ordinairement, si je lui fesais une réprimande, elle courait à Madame Mordante avec les larmes aux yeux, en lui assurant que j'étais si cruelle, que je ne lui laissais pas un moment de repos. Alors ma tante la couvrait de caresses, et m'envoyant chercher, elle me grondait sévèrement de ce que je tourmentais de la sorte une petite sœur ; ainsi je me trouvais obligée de renoncer à toute remontrance et de me soumettre à tout.

Quelquefois, lorsque j'allais m'emporter contre l'injustice de Madame Mordante, mon ange gardien me disait : " Chère Hélène, ne le fais pas ; tu es jeune, belle, tu as mille avantages que ta tante n'a pas ; laisse lui ce petit triomphe."

Mais avec un si excellent père, tu conçois que je ne pouvais être malheureuse à Roseville ; au contraire, je trouvais mille agréments soit dans son cabinet, soit dans mon charmant boudoir. Celui-ci donnait sur le parc, et le matin je levais le regard vers l'orient, où chaque instant ajoutait un nouveau trait aux beautés du soleil levant ; et je remerciais Dieu de ce qu'il me permettait de revoir la lumière, tandis que le doux ramage des oiseaux et le souffle des zéphyrs me faisaient leurs salutations : et la nuit venue, je me tenais à la croisée d'où je contemplais la calme sérénité de la Nature, qui semblait féliciter l'homme de son travail accompli. Combien l'air était doux et le ciel pur ! le bruit des eaux et le frémissement des arbres me portaient à une heureuse rêverie.

— Que de plaisirs sont perdus par les esprits remuants et inquiets, remarqua M. de Macis ; on ne saurait même goûter la riante beauté de la création, à moins que son aspect heureux ne trouve un écho dans le cœur.

* Molière.

— Oui; j'écoutais le chant des rossignols, et tandis que mon regard cherchait à pénétrer les profondeurs du ciel, je priais Dieu d'assimiler mon âme à l'univers où tout se correspond, tout s'entend, tout s'unit, et de créer dans ma pensée l'harmonieux ensemble que j'apercevais dans le monde matériel. Dans ces occasions, mon âme se pliant sous l'impression de la vanité de notre frêle existence, je regrettais profondément de ne pas avoir une sœur à qui je pourrais confier mes craintes, mes désirs, mes vagues espérances, mes pensées les plus intimes.

— Cristophe me parla de l'éloignement qui existait entre vous deux, mais toi . . . . .

— J'évitai le sujet; il est assez peu honorable pour deux sœurs, me dis-je, qu'elles n'aient jamais trouvé entr' elles cette affection réciproque qui doit exister, entre deux êtres qui se touchent de si près.

— J'ai vu Annette fort empressée à te servir.

— Oh, oui! à Belvidère je trouvais ses soins trop cérémonieux. Après nos fiançailles, ma sœur se rendit rarement à Roseville. Que Dieu me pardonne si je me trompe, mais il me semblait que la vue de mon bonheur lui était insupportable; tout-à-coup ses visites cessèrent d'une manière étrange.

Après un assez long silence, Madame de Macis reprit: Le dégoût et l'indignation que ces grossièretés et ce manque de savoir-vivre m'inspiraient, cessèrent comme par enchantement.

En prononçant ces paroles, le sourire de bonheur qui illuminait ses beaux traits, trahit ce qu'elle allait dire; mais son mari ne lui en demanda pas moins une explication.

— Je leur dois bien des remercîments, me dis-je, après nos fiançailles; car, si tout le monde ressemblait à celui qui fait mon monde, l'être adoré ne formerait plus pour moi un contraste délicieux. A mon retour à Roseville, après le pique-nique que nous donna notre amie Madame Pacotille, je me jetai dans les bras de ma tante, que je trouvai seule au salon.

— Que vous est-il arrivé d'imprévu qui me procure cet honneur? me dit-elle froidement.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, chère tante, lui dis-je; mais en effet je me sens comme si je marchais sur les nuées, et comme si je voulais donner à tout le monde une tendre caresse. Mais je suis fatiguée à mourir; ainsi, ce baiser c'est mon bon soir.

Et j'allais me retirer, j'avais si grand peur qu'un mot fâcheux ne vint ternir ma joie. En sortant je rencontrai mon père. "Eh bien, Hélène!" me dit-il, "tu viens donc d'apprendre à ta tante la nouvelle...."

— Non, mon père; mais je vous prie de vous charger de ce soin.

— Jeanne, sais-tu que cette petite ingrate va se séparer de nous sans une pensée de regret? dit-il à Madame Mordante, tandis qu'il me tenait prisonnière dans ses bras.

— Pardon, mon père, lui dis-je, en l'embrassant; seulement j'ignore dans quels termes exprimer ma reconnaissance.

Et je gagnai la porte de crainte que la voix de ma tante ne fît cesser la mélodie ravissante, qu'avec l'oreille de l'âme j'entendais toujours.

— Nous devons beaucoup de remercîments à nos amis d'Angleterre pour les heureux moments qu'il nous ont fait passer. Il faut tâcher de nous les rappeler; ce sera les goûter de nouveau. D'abord la fête champêtre à Chalonne.

Il faisait une nuit des plus belles; la compagnie se groupa selon sa fantaisie; les uns restèrent au salon, les autres s'amusaient sur le tapis mousseux de la pelouse, au centre de laquelle il y avait une belle pièce d'eau, et plus loin sous des grands arbres étaient disposés des sièges rustiques pour ceux qui préféraient jouir tranquillement de la beauté de cette charmante soirée; mais la plupart préférèrent l'exploration de la grande propriété du Colonel.

A un signal donné, tout le monde s'achemina vers le pavillon, par les allées tortueuses et illuminées qui, par cette belle nuit d'été, présentaient un aspect féerique. Votre oncle n'avait rien négligé pour l'amusement de ses convives.

Arrivés au temple, nous y trouvâmes un improvisateur assis sous un dais magnifique. On lui donna des sujets dont il s'acquitta si bien, que tout le monde lui exprima son admiration par les témoignages les plus vifs. Et quelle charmante promenade dans les avenues ombragées succéda à l'improvisation. Comme j'ai donné une description exacte de la fête à Chalonne, fais en autant de celle à Belvidère.

— Ce fut encore, une bien heureuse soirée, grâce au tact avec lequel mon beau-frère fit ressortir le talent de ses conviés. Au moment où l'on se disposait à partir pour la plaine au tir, la pluie tomba par torrents, et la compagnie se trouva forcée de renoncer à cet amusement.

A ce contretemps imprévu, un murmure général se fit entendre.

— Mes amis, dit Cristophe, me voilà dans un grand embarras, car le ciel se couvre de plus en plus ; je rendrai mille grâces à celui qui se donnera la peine d'indiquer quelque amusement qui puisse remplacer celui que nous venons de perdre.

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que le nom d'Elise se fit entendre de toutes parts.

— Mademoiselle Harcourt, dit Cristophe, en s'approchant de mon amie, la voix générale vous a choisie pour jouer en cette occasion le rôle de Corinne ; je vous prie de ne pas résister à nos instances.

— Quant à l'improvisation, dit Elise, je n'ose pas l'essayer en présence de toute cette assemblée ; mais je connais quelque chose de plus amusant : et avec l'aide d'un enfant, ce sera bientôt fait, si vous voulez mettre le grand corridor à ma disposition.

Faisant choix d'un garçon de treize ans, qui se nommait Albert, Cristophe quitta le salon avec mon amie, afin de la seconder dans son projet.

Au bout d'une demi-heure, les conviés se rendirent au corridor, avertis par une musique bruyante, que le dénouement du petit mystère approchait.

Albert pria la compagnie de se placer sur les bancs à gauche, tandis que les canapés de drap cramoisi qui se trouvaient à droite du corridor, restaient encore inoccupés.

Le jeune garçon se tenait debout sur un plate-forme auprès de l'orgue, dont le riche écran nous empêchait d'apercevoir l'artiste.

Tout le monde s'étant placé selon sa fantaisie, Albert sauta légèrement à terre, et se chargea de deux corbeilles de billets et de crayons qu'il distribua à chaque personne, en les engageant à y écrire quelques lignes de prose ou de poésie, et à les signer.

Les devises recueillies, Albert se disposa à les examiner. Quel agréable mélange s'y trouvait de joyeux propos, de pensées sérieuses, et de lueurs poétiques! Les messieurs répondaient aux billets des dames, et les dames à ceux des messieurs. Celui qui devinait l'auteur d'un papier était admis au cercle choisi. Je me procurai mon entrée en devinant le tien. J'en fus bien aise, car avec un soin scrupuleux, j'avais détourné mes regards de toi tandis que tu l'écrivais.

> " Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
> A ne rien pardonner, le pur amour éclate." *

— Et moi, je n'eus pas de difficulté à deviner le tien.

Un philosophe Allemand a dit: " Je ne connais que deux belles choses dans l'univers—le ciel étoilé sur nos têtes et le sentiment du devoir dans nos cœurs."

— Je reconnus la devise de mon père à l'instant; mais comme il ne m'était plus permis de répondre, Annette eut ce privilége.

Er wird unter grössen Völkern richten, und viele Heiden strafen in fernen Ländern. Sie werden ihre Schwerdter zu

* Molière.

Pflugschaaren, und ihre Spiesse zu Sicheln machen. Es wird kein Volk wider das andere ein Schwerdt aufheben, und werden nicht mehr kriegen lernen.

Ein jeglicher wird unter seinem Weinstock und Feigenbaum wohnen ohne Scheu; denn der Mund des Herrn Zebaoth hat es geredet.*

Ces versets allemands et la devise italienne de mon oncle, furent prononcés par Elise.

A chaque entrée au sanctuaire de touchants accords se fesaient entendre. Tout alla à merveille. Les charmes de la société se réunissaient à ceux de la musique et de la poésie.

— Mais tu ne m'a pas encore récité la devise du colonel.

"Se il giovane sapesse ed il vecchio potesse,
Non sarià cosa che non si facesse."

Cristophe répondit au billet de Madame Mordante; mais avec quel dégoût manifeste il prononça son nom. Celle-ci avait fait une citation des atroces maximes des jésuites: "Toute cette vie mortelle est pleine de misère et environnée de croix; portez ces croix, châtiez et asservissez votre corps, méprisez-vous vous-même et souhaitez d'être méprisé par les autres." †

" Si c'est là votre désir, vous n'avez pas mal réussi," dit quelqu'un auprès de moi; mais je ne reconnus pas la voix.

Les devises finies, Elise joua une mélodie d'un charme indéfinissable, à la fois religieuse et tendre; elle semblait exprimer la reconnaissance et l'amour, qui se répandit dans mon âme après nos fiançailles. Elise m'aimait tendrement, et elle m'a dit depuis qu'un vif désir pour mon bonheur, était ce soir là son idée dominante.

Enfin la musique cessa, Albert invita toute la compagnie à se rendre de nouveau au salon, où une scène inattendue s'offrit à

* Micha iv. 3, 4. † Juif errant, tome xiii, p. 26.

nos yeux. Au lieu d'un éclat éblouissant, on n'y trouva que la pâle auréole d'une lampe d'argent, dont la lumière se projetait sur un tableau vivant, composé de trois personnes. Cristophe, se tenait debout, vêtu d'une longue soutane noire, un autre ecclésiastique était étendu sur le parquet, et un jeune homme dans la mise négligée d'un porte-faix, se tenait à quelques pas. Tous trois restaient immobiles, tandis que la compagnie se plaçait sur les bancs qui lui étaient destinés.

Le silence enfin établi, Cristophe se pencha vers l'homme couché à terre; d'une main il lui souleva la tête, de l'autre il lui tâta le pouls.

Monsieur le curé . . . dit le porte-faix en s'approchant du jeune ecclésiastique d'un air inquiet, . . . vraiment! est-ce qu'il n'y a plus de ressource?

Un profond silence succéda à cette demande. "Son cœur bat . . . . . il y a de l'espoir," * dit enfin Cristophe.

Au bout de quelques instants, un murmure d'admiration parcourut l'assemblée.

— Le talent de l'écrivain se manifeste dans cette touchante scène, d'une manière éclatante! Le jeune missionnaire risquant sa vie pour sauver l'homme qui l'avait trompé avec une si lâche et si cruelle hypocrisie est un des plus beaux passages de cet ouvrage vraiment remarquable.

— Oui; Cristophe avait fort habilement choisi son sujet; tout le monde s'amusa si bien, qu'on ne regretta plus la plaine au tir; mais je me rappelle qu'en revenant à Roseville, Madame Mordante se plaignit amèrement de ce qu'Annette ne lui avait pas dit une seule parole pendant toute la soirée.

Mon père cherchait à l'excuser. "Elle est jeune," dit-il, "naturellement elle est embarrassée au milieu d'une si nombreuse compagnie."

* Scène de la Cathédrale. Juif errant, tome xi, ch. viii.

— Dans ces réunions, remarqua M. de Macis, Cristophe jouait à la fois le rôle de l'hôte et de l'hôtesse.

— C'est vrai ; ainsi ma tante n'accepta pas les excuses de mon père, et ne cessa de faire des reproches à Annette.

— Pauvre Madame Mordante, pendant cette heureuse nuit, elle seule semblait isolée, comme si l'on eût compris par un effet instinctif qu'elle était une exception dans la nature et dans la société.

— Son amour-propre était d'autant plus blessé, qu'elle nous avait dit le matin en parlant de la fête : Ces frivolités m'ennuient, mais je n'ai pu résister aux instances de ma chère Annette.

— Est-ce que Madame Mordante s'était jamais donné la peine d'exprimer aucune opinion à mon égard.

— Autant que possible, j'évitais de parler de toi devant elle ; j'étais parfaitement convaincue, qu'elle ne trouverait pas digne d'égards celui que j'adorais, par la simple raison que j'y avais mis toute mon affection ; je sentais que je pouvais supporter toutes ses injures, mais pas contre toi, et je ne voulais pas me brouiller avec une parente de qui j'allais me séparer si tôt ; cependant un certain soir je l'entendis prononcer ton nom.

— Avec estime pour son futur neveu, je l'espère.

— Tu vas voir. Sous la croisée de notre salon il y avait un beau petit rosier que j'aimais beaucoup, et dont j'avais bien soin ; de toutes les plantes du jardin c'était celle que j'aimais le plus. La fenêtre était toute grande ouverte, et j'étais occupée à arroser et à couper les tiges mortes du rosier, lorsque la voix de Madame Mordante frappa mon oreille.

— Je suis surprise, Théophile, dit-elle, que vous alliez confier votre fille à un homme aussi dénué de sentiments religieux.

— Vous êtes-vous bien informée à cet égard ?

— Du moins, s'il n'est pas irréligieux, il n'est pas dévot non plus.

— Jeanne, j'ai le droit de disposer de ma fille comme il me semble convenable. Si vous saviez combien l'idée de cette séparation me désole, vous n'aborderiez pas le sujet avec tant de légèreté. Il faut que je possède une bien intime conviction que le bonheur l'attend, pour avoir donné mon consentement à un mariage qui la force à quitter son pays. Dès le commencement, vous avez témoigné si peu d'intérêt à ma fille aînée, que je trouve votre inquiétude pour son avenir bien étonnante. Cependant, je vais vous répondre comme si vous étiez de bonne foi. Ma propre expérience, jointe au témoignage du colonel, m'autorise à dire à l'égard de M. de Macis : le Dieu qui le créa, se manifeste dans ses actions ; aussi j'ai foi dans l'assurance d'un écrivain Anglais : "*No one can love the human nature who does not partake of the divine.*" L'Épître aux Romains contient la même assurance : " Celui qui en aime un autre a accompli la loi."

Hélas ! cette affection entière et véritable est rare ; l'égoïsme des intérêts individuels s'empare de notre cœur, on est trop préoccupé de soi-même pour enlacer un autre avec les liens de l'affection. Personne ne peut nier que l'amour de M. de Macis pour Hélène ne soit loyal et véritable ; et si votre inquiétude pour le bonheur de votre nièce est réelle et non pas affectée, vous pouvez vous rassurer sur ce sujet.

Il était rare que mon père parlât à ma tante avec cet air d'autorité. D'une bienveillance parfaite, il savait cependant de temps en temps, lorsqu'il le jugeait convenable et nécessaire, prendre un ton de dignité qui imposait par l'accord du maintien, de la voix et de l'intention.

A plusieurs reprises j'avais posé l'arrosoir avec assez de bruit, mais dans la chaleur de l'entretien on n'avait rien entendu. Enfin j'entrai fort brusquement au salon, en priant mon père de venir se promener avec moi dans le jardin. Comme je me reculais

pour le laisser passer, ma tante murmura ses paroles que seule j'entendis : Du moins il sera aussi dévot que sa femme.

— D'où vient-il que ta tante ait formé ce jugement à ton égard ?

— A peine le sais-je ; elle s'amusait souvent à lire avec Annette des romans religieux, ou à discuter sur des sujets sacrés, et comme je m'absentais de ces lectures et que j'évitais ces discussions, elle s'imagina que je ne me souciais guère de ces choses. Il me semble que la dévotion est un sentiment intérieur, un souffle qui régénère l'âme, et non pas une chose banale dont on doive s'entretenir à tout propos. Pendant notre voyage, je voyais avec regret les femmes agenouillées devant l'autel, tandis que leurs enfants les attendaient à la porte avec un air triste et ennuyé.

— Oui, Hélène ; les mères ont grand tort de négliger ainsi leur ménage. Je me suis toujours félicité de ce que tu n'as rien de ce fanatisme, c'est un sentiment qui s'accroît toujours avec les années. L'homme s'approchant de la fin de sa carrière, trouve plus facile de concilier la religion avec ses penchants que de faire accorder ses penchants avec la religion. N'ayant jamais rendu à Dieu cette soumission filiale qu'il demande à tout être vivant, n'ayant jamais écouté cette voix intime que Dieu a placée dans son cœur, ses idées sont devenues confuses au sujet du bien et du mal, et il s'occupe de plus en plus des symboles de dévotion afin d'étouffer les noires et vagues inquiétudes qui viennent l'assaillir lorsqu'il songe à ce dernier appel auquel nous devons tous répondre. Quant aux enfants de Dieu, ils comprennent combien il y a peu de véritable piété dans tous ces accessoires de la religion.

C'est encore une erreur de vouloir pénétrer les secrets de l'éternité ; Dieu a jeté un voile sur l'avenir, pourquoi l'homme chercherait-il à le percer ? Je pense souvent à ces beaux vers en réponse à la question—Qu'est-ce que Dieu ?

"Loin de rien décider sur cet Etre Suprême,
Gardons en l'adorant un silence profond !
Sa nature est immense, et l'esprit s'y confond.
Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui même." *

Hélène, fais-moi le plaisir dans tes moments de loisir d'apprendre ce dialogue, où Molière dépeint si parfaitement la distinction entre l'hypocrisie et la dévotion.

— Dans " Tartuffe ? "

— Oui.

— Je le sais mot à mot, car je l'admire.

"Cléante, vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là, qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.
— Parbleu ! vous êtes fou mon frère que je crois,
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous ? Que tout ce badinage . . .
— Mon frère, ce discours sent de libertinage :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché ;
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.
— Voilà de vos pareils, le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.

* Bibliothèque Portative.

De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé, quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage ;
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits ;
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère ils passent ses limites ;
Et la plus noble chose ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.
— Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton, dans le siècle où nous sommes ;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.
— Je ne suis point, mon frère, uu docteur révéré ;
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais pour toute ma science
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,

Aucune chose au monde est plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi, ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Les gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clin d'yeux et d'élans affectés;
Les gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont ou leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré:
De ce faux caractère on en voit trop paraître,
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Piriandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre;
Ce titre pas aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;

On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable :
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user ;
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à vrai dire, n'est pas de ce modèle :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle ;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.
— Monsieur mon cher beau frère, avez-vous tout dit ?
— Oui." *

— Merci, Hélène, c'est admirable ; plus j'écoute ces vers, plus je suis frappé de leur profondeur. Tu sais, Hélène, qu'il y avait des gens qui se scandalisaient fort de cette comédie.

— Oui ; mais tout le monde reconnaît son excellence maintenant.

— " Il arrive de ces ouvrages, comme d'un morceaux de bois qu'on enfonce dans l'eau ; il demeure au fond tant qu'on l'y retient, mais bientôt la main venant à se lasser, il se relève et surnage."

Boileau était d'accord avec Molière quant à ces sentiments outrecuidants :

* Le Tartuffe, Act I. scene vi.

" Bien que d'un faux zèle ils masquent leur faiblesse,
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse ;
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu,
Se couvre d'un manteau d'une austère vertu."

— Madame Mordante mettait incessamment la conversation sur des sujets religieux. Un jour mon père l'interrompit et lui dit : Jeanne, notre bon ministre est plus capable de vous éclairer sur ce sujet que je ne le suis ; dimanche passé il dépeignit admirablement ce qu'il y a de doux et de bienfaisant dans la vraie piété. Il tira sa prédication de l'Evangile de St. Jean : " Le vent souffle où il veut ; mais tu ne sais d'ou il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit."

— C'est une idée aussi belle que vraie, qui contraste avec la conduite exagérée de ces esprits remuants qui se font à eux-mêmes les conditions de leur salut, et qui se trouvent enfin dans ce triste état dépeint par un écrivain anglais :

" Piety, warm, soft, and passive as the ether round the Throne " of Grace, is made callous and inactive by kneeling too much ; " her vitality faints under rigorous and wearisome observances. " A forced match between a man and his religion sours his " temper and brings forth no good fruit."*

L'aveu public de notre foi est le devoir de chacun ; cependant je suis d'avis, qu'une religion sincère peut exister sans cela. Je me rappelle ce qu'Adrienne de Cardoville dit à ce sujet. Combien sa défense est admirable ! La vérité la rendit plus puissante que tous ses ennemis.

— Comment se défendit-elle ? demanda Hélène.

— Entre autres choses, on lui reprochait la négligence de ses devoirs religieux. Elle répondit de sa façon loyale et décidée : " Je ne vais pas à la messe, soit ; j'adore Dieu

* Landor's Imaginary Conversations.

dans tout ce qu'il fait de beau, de bon, de noble, de grand ; et mon cœur du matin au soir répète cette prière fervente et sincère : Merci, mon Dieu ! merci ! M. Baleiner dites-vous, m'a souvent trouvée dans ma solitude, en proie à une exaltation étrange ; ... oui ... cela est vrai ... c'est qu'alors échappant par la pensée à tout ce qui me rend le présent si odieux, si pénible, je me réfugiais dans l'avenir ; c'est qu'alors j'entrevoyais des horizons magiques ... c'est qu'alors m'apparaissaient des visions si splendides, que je me sentais ravie dans je ne sais quelle sublime et divine extase ... et que je n'appartenais plus à la terre. C'est qu'alors je respirais un air pur, vivifiant et libre, si salubre, et si généreux à l'âme."

— La pauvre Adrienne, comme moi-même, souffrait beaucoup des caprices d'une méchante tante.

— Oui, sa jeunesse, sa beauté, ses nobles aspirations, s'évanouirent comme un songe ; car Madame de Saint Dizier secourue pas une fédération diabolique, ne tarda pas à compter la belle Adrienne parmi ses victimes. Mais toi, tu étais forte de l'amour de ton père et des bontés du colonel.

— J'étais bien heureuse à ces deux égards ; cependant c'est encore un sujet de regret pour moi d'avoir été si mal comprise par Madame Mordante.

— N'y pense plus, chère Hélène ; prends le genre humain tel qu'il est, et résigne toi à ton sort.

— En souhaitant à chacun qu'il en ait un semblable ! répondit Hélène, en souriant.

— Selon l'auteur de 'Childe Harold' on peut même s'enorgueillir de ce manque de suffrage universel. Souviens-toi des vers :

" He who ascends to mountain-tops shall find
The loftiest peaks most wrapt in clouds and snow.
He who surpasses or subdues mankind,
Must look down on the hate of those below.

Though high above the sun of glory glow,
And far beneath the earth and ocean spread,
Round him are icy rocks, and loudly blow,
Contending tempests o'er his naked head.
And thus reward the toils that to those summits led."*

De plus il y a des vers de Rulhières dont le souvenir m'a toujours été une consolation dans l'injustice :

" Examine pour toi ce que ton voisin pense ;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance!
Mais ne dispute point ; les desseins éternels
Cachés au sein de Dieu sont trop loin des mortels ;
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine ;
Le monde est plein d'erreurs, mais de là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.
On ne redresse point l'esprit faux, ni l'œil louche ;
Ce moi, *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche ;
Nos cris et nos efforts ne frappent que le vent ;
Chacun dans son avis demeure comme avant ;
Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison,
Et le plus grand des torts est d'avoir trop raison !"

— Il me semble que mon plus grand tort auprès de ma tante était, de ne pas assez subir son influence.

— Que tu l'embarrassais enfin, et la raillait. Or, les railleries sont dures à supporter de la part d'une jeune nièce.

— Je ne saurais le nier entièrement, mais tu ne conçois pas combien il était désagréable de l'entendre tancer, crier, menacer. Les pauvres servantes en souffraient beaucoup, je les plaignais du fond de mon cœur, mais je n'y pouvais rien faire ; Madame Mordante n'avait pas d'oreille pour la vérité, ni pour la raison.

* Childe Harold, Canto III., stanza xlv.

Son influence sur Annette était bien funeste. Il était triste d'entendre sortir de la bouche d'une jeune fille des maximes désolantes et des préceptes machiavéliques qui auraient été déplacés même dans celle d'un vieillard.

Annette s'accommodait à l'humeur de sa tante, tout en s'assurant l'indulgence de ses propres caprices; elle était la première à son lever, la dernière à son coucher; elle voyait par ses yeux, et parlait par sa bouche. Madame Mordante avait pour ainsi dire fasciné son esprit; elle la servait officieusement tandis que je ne faisais que soupirer pour son hypocrisie. Je n'étais pas naturellement soupçonneuse, mais mon œil s'ouvrant peu à peu à de méchants artifices, je finis par recevoir avec une extrême défiance chaque conseil qui sortait de sa bouche, ayant remarqué que, quoiqu'elle se servît sans scrupule du glaive des paroles tranchantes, elle était encore plus contente de mettre une arme dans la main d'une autre, et d'assister aux mouvements convulsifs d'une douleur morale.

Je ne comprenais qu'imparfaitement le lien qui unissait Madame Mordante et Annette, si ce n'était une aversion pour moi. Tu ne peux te figurer avec quelles mesquines inventions, elles cherchaient à me brouiller avec mon père, espérant bien que de mon vaisseau brisé elles recueilleraient les pièces. Dieu merci, elles ne réuissirent pas à me procurer le grand malheur de me mettre mal avec lui.

Tantôt ma tante me commandait rudement, tantôt elle me demandait des services d'une façon si cérémonieuse, que je m'impatientais et me révoltais tour à tour.

Il me semble que dans notre organisation, l'âme agit sur la matière plus qu'on ne pense; tous mes maux de têtes venaient de ses petites guerres d'intérieur. Cependant dans le calme de la pensée, j'éprouvais beauconp de pitié pour Madame Mordante; mais souffrir indifféremment ses mauvais procédés, la chose n'était pas facile.

Hélas ! me dis-je souvent, ma tante s'est fait une nuit que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer. Je passais en revue toutes ses amies, il n'y en avait pas une seule qui ne fit d'elle un commerce d'intérêt. Quel triste sort sera le sien, lorsque mon père ne sera plus. Qui s'occupera de Madame Mordante lorsque la propriété de Roseville passera dans d'autres mains.

Triste et délaissée, il ne lui restera que de s'écrier avec le pauvre roi d'Ecosse :

"Seyton, I say !
I have lived long enough: my way of life,
Is fallen into the sear, the yellow leaf;
And that which should accompany old age,
As honour, love, obedience, troops of friends,
I must not look to have; but, in their stead,
Curses, not loud, but deep; mouth-honour, breath,
Which the poor heart would fain deny, and dare not." *

— Mais Annette, n'est elle pas dévouée à sa tante ?

— Je puis à peine le dire; Madame Mordante se servait d'elle comme les Jésuites se servaient de Florine, et elle était tout aussi habile à exécuter ses sinistres manœuvres.

— Tu ne m'as jamais dit l'opinion qu'Annette s'est formée à mon égard.

— La conduite de ma sœur était bien curieuse. T'ayant vu quelques jours avant moi, elle me dit : "Tu ne peux t'imaginer combien M. de Macis est beau ;" mais après nos fiançailles, elle ajouta : "L'Angleterre a tellement changé M. de Macis, que je ne le reconnais plus."

Quelqu'un frappa à la porte, on entendit des pas sur l'escalier, et bientôt le capitaine de Bergenheim entra dans l'appartement.

— Ah ! c'est toi, Albert, dit M. de Macis; sois le bien venu.

— Le jeune officier s'avança, sa démarche plus mesurée que de coutûme, décelait une profonde souffrance.

* Macbeth, Act V., scene iii.

Après avoir salué Madame de Macis, il s'assit en face de son ami.

— Eh bien ! mon pauvre Albert ?

— Oui, ma mère est morte ; j'ai perdu en elle une excellente amie ; si je n'eusse voyagé jour et nuit, je ne l'eusse pas retrouvée vivante; heureusement qu'elle a conservé son intelligence jusqu'à son dernier soupir.

— Je me rappelle parfaitement madame votre mère ; elle était belle encore malgré ses soixante ans.

— Oui, les années n'avaient pu la flétrir. "Te voilà enfin, Albert ! dit-elle en m'apercevant, il était temps que tu vinsses, car mes moments sont comptés ; merci, mon Dieu, de ce que je ne laisse pas mon Aline sans un protecteur." Un éclair de plaisir brilla à travers ses larmes en voyant ma sœur s'élancer dans mes bras. Je m'approchai du lit.

— "Albert, mon bien-aimé fils, je meurs heureuse," dit-elle, en levant ses beaux yeux dejà voilés par le mort, mais qui réflétaient encore son âme douce et résignée.

J'étais très ému ; et comme je ne répondis pas à l'instant, ma sœur me dit : "Mon frère, fais venir le ministre, notre mère a besoin de ses consolations."

— "Que Dieu soit béni ! j'ai revu mon fils," dit-elle d'une voix faible, je n'ai pas d'autre désir. Le ministre ne peut rien faire pour moi ; grâces à Dieu, je n'ai pas différé mon repentir jusqu'a ma dernière heure..... Dieu est mon espérance !"

Oui, ma mère, lui dis-je, tandis que je me sentais le cœur, navré de douleur, vous vous êtes reposée en Dieu, et il vous soutient.

Elle me regarda avec une tendresse ineffable, puis elle se pencha vers Aline, comme pour l'embrasser de nouveau, mais dans l'instant elle retomba sur l'oreiller. Quelques mots à peine intelligibles expirèrent sur ses lèvres, sa dernière pensée fut pour le bonheur de sa fille. J'entendis parfaitement ces

mots : 'Marie-toi, mon bien aimé fils, et que ma chère Aline trouve en toi un père.'

— Tu dois avoir éprouvé une grande consolation d'être arrivé à temps, dit M. de Macis.

— Oui, répondit le jeune homme ; ma mère était tout pour moi. Je n'avais que quinze ans lorsque mon père mourut ; ma petite sœur comptait à peine onze mois accomplis. Je me souviens si bien de cette triste époque. Aux heures de récréation je me rendais auprès de ma mère, quoique j'eusse le cœur bien serré en la regardant ; elle avait tant versé de larmes, que ses yeux étaient cerclés de veines violettes, et une tristesse inexprimable était répandue sur ses beaux traits. Je la trouvais ordinairement avec ma petite sœur sur les bras : 'Jamais, ma fille,' lui disait-elle, 'tu ne conserveras le souvenir d'un père.'

La conduite de ma mère ne démentait jamais ses instructions ; son exemple n'affaiblissait pas les sentiments de vertu qu'elle nous inspirait ; elle prévenait et devançait l'esprit de ses enfants, et les attachait à elle par les liens les plus tendres. Jamais elle ne nous abandonna à la conduite de domestiques ignorants et indiscrets ; elle était d'avis "qu'avant qu'un enfant sache entièrement parler, on peut le préparer à l'instruction."*

A mon entrée dans ma profession, rien ne me manqua, ma mère avait dirigé tout avec tant d'attention ; et ses conseils remplis de sagesse sont restés gravés au plus profond de mon cœur.

— Mademoiselle de Bergenheim, est-elle au couvent? demanda M. de Macis.

— Oui ; lorsque ma mère fut atteinte de cette subite maladie, elle envoya chercher Aline ; mais après les funérailles, je jugeai plus convenable qu'elle fût auprès de sa gouvernante, qui s'intéresse beaucoup à elle. Dans quelques mois je me marierai, et alors nous ne nous quitterons plus.

— Ne te hâte pas Albert ; songe qu'il y va du bonheur de

* Fenelon.

toute la vie. Quant à ta sœur, nous serions charmés qu'elle vînt passer ses vacances chez nous.

— Ce serait pour moi un grand plaisir, ajouta Hélène.

— Mille fois merci, dit le jeune officier; car il est triste pour une petite fille de rester au couvent, tandis que ses compagnes retournent allègres et joyeuses chez leurs parents.

Bientôt après le capitaine prit congé de ses amis, ayant à se rendre chez le commandant.

— Hélène, dit M. de Macis à sa femme, qui avait quitté la broderie dont elle s'était occupée pendant la visite du capitaine, parmi tes poèmes de prédilection, je ne m'en rappelle pas un seul qui dépeigne un bonheur comme le nôtre. Je m'imagine que la description est rare comme la réalité.

— Dans un livre qu' Elise m'a presenté on a fort habilement dépeint un amour entier et consolateur, dit Hélène.

— Vraiment! les écrivains pour la plupart se contentent de dépeindre la félicité des amants, qui, après tout, n'est souvent qu'un délire, pas plus comparable à une affection réelle que ne l'est un météore au soleil. De même qu'un météore dans sa course brisée ne peut vivifier les semences cachées dans la terre, un sentiment passager n'alimente pas les sources du bien qui deviennent trop souvent dormantes dans l'organisation humaine. "Il y a dans le cœur de l'homme une pudeur qui gêne l'expansion des sentiments les plus légitimes."* L'âme se retire dans sa grotte mystérieuse, où elle cache sa poésie aux yeux des profanes; mais en se proposant d'y vivre toujours, elle compte sans l'amour qui la cherche dans sa retraite, et sans qu'elle s'en soit aperçue, elle se trouve emprisonnée dans ses douces entraves.

— Et quel joyeux réveil pour la pauvre solitaire, ajouta Hélène, lorsqu'enfin elle parvient à la connaissance qu'elle n'est plus isolée, qu'elle n'est plus un chiffre, un néant parmi les milliers d'êtres vivants. Quel cri d'allégresse lui échappe en apprenant

* Dumas.

qu'elle ne s'appartient plus, qu'il y aura désormais pour elle une communauté de joie aussi bien que de douleur.

Mon oncle le capitaine, avec la nuance de misanthropie qui lui est habituelle, s'exprime ainsi sur ce sujet ; 'L'amour, est un feu vainqueur qui illumine un univers dans les ténèbres, un pouvoir qui foudroie les puissances de l'enfer !'

— Le monde est incrédule quant à l'existence de ce sentiment ainsi entendu, reprit M. de Macis ; l'amour-propre ne peut croire à une excellence dont lui-même est incapable. Un écrivain de nos jours dit très hardiment : "Une personne cherche autour d'elle cette âme, sœur de son âme, qui seule peut lui donner le bonheur par l'harmonie de l'amour. Or, comme elle n'existe pas, ou que, si elle existe, des conditions antérieures rendent presque toujours de pareilles unions à peu près impossibles, il en résulte une de ces méprises où la vie et l'honneur sont également en jeu." *

Je conviens que ces rapprochements sont rares ; l'homme est sans foi dans la destinée,—il ne veut pas attendre. On ne rencontre la réalisation de ses rêves, que lorsqu'il est trop tard.

On est indulgent pour l'incrédulité qui naît des circonstances, et l'auteur susdit parle avec une naïve bonne foi qui fait soupçonner à ses lecteurs, qu'il ne possède pas lui-même une propriété dans le royaume de l'amour ; mais une foule de gens sont sceptiques par une perversité morale. Ayant négligé la bonne route pour suivre un sentier qui ne mène à rien, ils se plaisent à discuter sur l'inutilité du voyage de la vie, tout simplement parce qu'il est plus facile de se persuader que tout est néant que de s'avouer : Il y a du beau et du bon dans l'univers, mais je l'ai négligé pour ce qui est futile et malséant.

Dieu me pardonne si une nuance d'égoïsme perce dans mes paroles, mais je me sens de temps en temps le besoin impérieux d'épancher mon cœur, qui autrement éclaterait de joie. Chère Hélène, je ne retarderai plus ton intéressante histoire.

* Dumas.

LES VICISSITUDES D'UN AUTEUR.

"Toute âme aspire au bonheur; or le bonheur n'est pas le délire du moment quelqu'en soit l'excès; c'est l'assurance d'un lendemain, la vue du but où l'on marche, les jouissances anticipées de l'avenir mêlées à celles du présent; et ce sanctuaire où la tendresse peut dormir, et cette foi dans la destinée et ce royaume des jours qui doivent naître..... Voilà les délices dont l'amour légitime seul sait jouir." *

Léonard et Eléonore sont deux personnes qui ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimaient. Dans le circle choisi où ils se rencontraient pour la première fois la beauté gracieuse, l'air de distinction et l'élégance de la jeune Eléonore inspirèrent à Léonard une vive sympathie. Profitant d'un moment favorable, il jeta quelques mots destinés à résonner sur l'âme, comme fait sur le bronze le battant de la cloche. Ces paroles rendirent juste le ton qu'il espérait, et parmi le feu des saillies, une pensée sérieuse glissa dans le cœur d'Eléonore.

Elle aussi éprouvait les mêmes sympathies, et recevait les mêmes atteintes. Elle trouvait dans Léonard la réalisation des rêves de son amour, ces formes que son imagination avait mille fois tracées dans l'ombre; cet être de la pensée, ce fantôme créé à la fois par le cœur et par l'esprit, dont on est sans cesse distrait et détourné par les réalités de la vie, mais qu'on retrouve avec bonheur dans le repos et dans la solitnde, quand on ferme les yeux, quand on oublie les mœurs positives, quand l'âme réagit sur la matière.

Au milieu des flatteries sonores, qui résonnaient d'autant plus qu'elles étaient vides, Eléonore soupirait, car elle sentait vibrer des cordes qui éveillaient dans son âme une mélodie étrange et suave.

La soirée eut pour l'un et l'autre la durée d'un éclair.

* Bernard.

Léonard se retira chez lui, espérant avoir trouvé l'être qui répondait aux exigences de son cœur.

Cependant il ne se laissa pas emporter par cette aurore de sentiment. Il attendit..... se rappelant qu'il s'agissait du bonheur de toute une vie..... craignant qu'un examen plus profond ne dissipât cette suave illusion.

Heureusement cette douleur ne lui était pas réservée. En rentrant chez lui, Léonard n'eut plus qu'un souvenir—Eléonore; Eléonore en rentrant chez elle, après tout ce bruit évanoui, toute cette rumeur éteinte, n'eut plus qu'une pensée—Léonard. Chacun se rappela les moindres paroles de l'autre, les plus légères intonations de voix, les moindres gestes, chacun s'endormit avec un seul désir..... le désir de se revoir. Eléonore n'avait fait aucune question sur Léonard, elle sentait qu'elle ne pourrait pas le faire de son ton de voix naturel..... elle avait le pressentiment qu'elle le reverrait.....

Et elle le revit. Dès qu'ils reçurent de part et d'autres les enseignements mutuels de leur amour, ils ne jouirent pas de ce sentiment comme le font si souvent les amants; ils le regardaient comme un don du ciel de trop haut prix, pour en faire un jeu folâtre.

Ils étaient bien loin de regarder comme une preuve d'affection de se tourmenter de toutes les manières; au contraire, ils comprirent combien il doit être affreux, lorsqu'on a tout donné de concevoir des doutes, si tout nous est donné.

Et l'amour qui s'éveilla sous de si heureux auspices, fut consacré en présence de Dieu et des hommes par le rite solennel du mariage. Que la jeune Eléonore était resplendisante! ses yeux cherchaient Léonard avec ce regard brillant d'amour, près duquel l'éclat de la jeunesse et de la beauté perd son feu.

L'amour n'était point chez les jeunes époux un éclair qui brille au dépens de sa durée, au contraire, les nœuds que le

mariage formait, furent reserrés de jour en jour par la sympathie la plus vraie. Ils s'apprécièrent l'un l'autre de plus en plus à mesure qu'ils firent de nouvelles découvertes, dans les trésors d'intelligence et d'affection que Dieu avait déposés au fond de leurs âmes.

A l'époque de son mariage, le jeune écrivain s'occupait de son premier ouvrage. Son épouse s'associa à ses travaux. Ensemble ils exploitèrent la mine riche et féconde de la littérature.

— Chère Eléonor, dit le jeune auteur à sa femme, combien je suis heureux d'apercevoir que tu ne regrette par notre belle métropole, et que comme ton mari tu as l'amour du travail. En me livrant à mon goût pour la vie champêtre, je ne dissimulais pas qu'il y a du pour et du contre, que l'émulation ne s'y fait pas sentir, que la paresse nous y gagne plus facilement. La vie de capitale aiguise les facultés intellectuelles de l'homme; on fait des efforts..... on avance. Entouré de ses semblables, on sent impérieusement le besoin de se faire considérer par eux, on a moins de chance de tomber dans ce triste état si habilement dépeint par la Bruyère:

"Un homme pesant se lève le plus tard qu'il peut, dit qu'il a besoin de sommeil, et qu'il faut qu'il dorme pour se porter bien. Il tracasse en robe de chambre, et prend du thé à plusieurs reprises. S'il va voir un ami que cette visite importune, mais qui ne veut pas que personne soit mécontent auprès de lui, il lui laisse toute la peine de l'entretenir; son hôte fait des efforts visibles pour ne pas laisser tomber la conversation. L'indolent ne s'aperçoit pas que lui-même ne parle point; il ne sent pas qu'il pèse à son ami; il s'enfonce dans son fauteuil, où il est à son aise, où il s'oublie, et n'imagine pas qu'il y ait au monde quelqu'un qui s'ennuie, pendant qu'un homme qui l'attend chez lui, et auquel il a donné heure pour finir une affaire, ne peut comprendre ce qui le retarde. De retour chez soi, on lui dit que cet homme a fort attendu, et s'en est enfin allé; il répond qu'il n'y a pas grand mal, et dit qu'on le fasse souper."

— Cher Léonard, reprit son épouse, il n'y rien de comparable à la vie pastorale. Combien de fois je me suis répété les vers du poëte :

"I love to seek the leafy shades, unmarked by curious eyes,
And watch the woodland flowers unfold their fresh and varied dyes;
I love, beside a mossy bank, or near a silvery brook,
From Nature up to Nature's God, in reverence to look."

D'une imagination ardente et élevée, l'écrivain trouvait de belles inspirations dans la félicité parfaite qu'il éprouvait avec la femme de son choix. Dans l'atmosphère paisible et pure d'une agréable solitude, il poursuivait les études par lesquelles il se frayait un chemin dans la carrière pénible d'une vie d'auteur. Errer avec son épouse sous un beau ciel de Provence, sentir que ses pensées étaient devinées par l'instinct de l'amour, tel était le bonheur qui donnait de l'éclat à ce riche et heureux naturel.

Eléonore était parfaitement exempte de ce culte de soi-même qui use vîte le sentiment, et qui fait de certaines unions un lien si fragile. Mon Dieu ! que je suis heureuse ! disait elle souvent. Combien je suis rehaussée à mes propres yeux, depuis que je suis aimée de Léonard. J'espère en mon époux comme en Dieu,* je crois en son amour comme en la vie qui m'anime. Lui et ma fille ! voilà mon univers !

En effet la belle petite Isidore ajoute un agrément de plus à cette heureuse alliance ; le génie de son père illumine ses yeux, tandis que le doux sourire de sa mère effleure sa bouche vermeille. Dans les légèrs chagrins d'enfance elle se réfugie dans le sein de sa mère ; mais dans les élans de la raison qui s'éveille, elle s'élance sur les genoux de son père. Il eut été difficile de déterminer lequel des

* Que celui qui trouve à redire à cette expression regarde, 1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, vii, 34.

deux époux veillait avec la plus d'assiduité au développement des rares qualités dont la nature avait doté leur fille, qui joignait à un esprit vif et pénétrant, une grace animée qui lui conciliait tous les cœurs.

Léonard termina enfin son ouvrage, mais il vit le jour dans une heure malheureuse, le public ne s'en occupa nullement. M. Fancourt, l'éditeur, en fit une si impitoyable censure, que le jeune écrivain se retira chez lui tout découragé.

L'éditeur lui dit, que, pour plaire aux hommes, il faut vivre parmi eux ; il l'engagea à renoncer à sa douce solitude et à recommencer de nouveau.

Dur language ! quitter sa paisable retraite pour habiter la capitale ! abandonner *le premier-né de son imagination*, toujours si cher à un auteur, les pensées éveillées dans ses premières années de bonheur !

Il ne pouvait se résoudre à un tel sacrifice.

De retour en Provence, le souvenir de son malheur devint moins pénible, le bien-être de son intérieur le gagna insensiblement, le dévoûment de sa femme, la gaîté de son enfant, les mille agréments qui l'entouraient, l'encouragèrent à faire de nouveaux efforts.

Le temps s'écoule rapidement lorsque ses aîles sont étendues par l'intelligence et l'amour. Enfin la maison de l'auteur résonne de cris d'allégresse, car l'excellence de son livre est reconnue..... cet ouvrage que M. Fancourt avait déclaré dénué de justesse, de chaleur, de concision et d'éclat.

Et sans quitter sa charmante résidence, il poursuivit avec les plus heureux succès sa carrière littéraire ; ses écrits furent de plus en plus estimés, mais de toutes ses compositions, celle qu'il affectionnait le plus était l'*Avalanche*, c'était ainsi que se nommait le livre dont pour bien longtemps le succès fut si douteux ; et il rappela souvent à son épouse les mots qu'elle lui avait adressés dans ses moments de douleur : 'La neige peut rester immobile pendant bien des années, mais une avalanche fait son effet à la

longue.' Souviens-toi, Léonard, de ta maxime favorite ..... *attends et espère.**

Voilà pour le livre, dit Hélène, en mettant de côté la brochure; maintenant pour la vie actuelle, car j'ai gardé cette habitude enfantine, qui consiste à tenir en réserve les meilleurs morceaux.

Le colonel m'a remis une lettre qu'il vient de recevoir de son neveu, le marin, premier officier de l'*Achille*.

" Cher oncle,

" Les journaux vous ont sans doute annoncé la perte de l'*Achille*, Capt. St. Léger. A notre départ d'Alexandrie, la mer étant fort bonne et le vent favorable, nous sortîmes heureusement du détroit de Gibraltar; nous relachâmes aux Açores, et faisant voile pour Portsmouth, nons fûmes assaillis par un coup de vent du Nord-Ouest, qui régnait dans La Manche.

" La foudre tomba sur notre navire avec un tel fracas, qu'il semblait que les cieux s'étaient écroulés. Le fluide éléctrique venait de briser un des mâts, puis tombaut sur le gaillard d'avant, avait presque complètement rasé le bâtiment de l'avant à l'arrière et dans l'entre-pont. La violence et la soudaineté de ce terrible choc avaient tenu pour un moment le vaisseau en suspens au sommet des vagues qui l'assiégeaient.

" Le malheureux *Achille* poussé par la tempête, entraîné par la marée courait sur les récifs avec une effrayante rapidité. Soudain un terrible coup de talon se fit sentir. Nous venions de toucher sur les rochers avec un fracas épouvantable; le navire battu par une mer qui grossissait progressivement, pouvait s'entr'-ouvrir à chaque instant. Dans cette extrêmité terrible, le capitaine debout à l'arrière, donnait ses ordres avec un courage et un sang-froid surprenants. Le pont était couvert de passagers, dont les

* En voulant presenter au lecteur un exemple de l'amour conjugal l'ecrivain s'est servi indifféremment des idées de M. Dumas et milord Bulwer, mais tellement entremêléés avec ses propres remarques qu'il ne lui est pas possible de reconnaître l'extrait autrement que par cette note.

cris et l'épouvante augmentaient encore la confusion générale. Le commandant les fit tous descendre et ferma les écoutilles, tandis qu'il s'occupait de la dernière chance de salut qui nous restait. Il établit au moyen d'un câble porté sur les roches un *va et vient*.* Les préparatifs d'où dépendaient la vie de tous furent faits avec autant de silence et de sang-froid, que s'il se fût agi d'une simple manœuvre. Il fallait voir comme les matelots travaillaient sans se plaindre, sans un mot de regret, tant était absolue et entière la discipline que St. Léger avait établie à bord.

"Figurez-vous, mon oncle, que pendant tout ce temps la femme du capitaine ne quitta pas son mari. Elle versait du vin aux matelots, et conservait dans ce péril imminent un maintien noble et assuré.

"Ayant mis les chaloupes à flot on ouvrit les écoutilles, et on permit aux passagers de monter. On fit embarquer d'abord les malades, puis les femmes, les mousses, et les matelots.

"Lorsque les femmes quittèrent la corvette on s'approcha de l'épouse du capitaine pour la conduire à l'embarcation, mais elle s'y refusa. Alors on s'adressa au commandant pour qu'il l'engageât à partir, mais celui-ci dit tout simplement : 'Nous sommes unis à la vie comme à la mort.'

"Enfin les embarcations furent garnies de leurs équipages, le capitaine, sa femme et moi, nous nous disposions à descendre dans la dernière, lorsqu'une rafale épouvantable rompant le câble qui retenait cette chaloupe au bâtiment, emporta nos compagnons hors de vue, et nous réduisit ainsi à un isolement qui rendait notre perte inévitable.

"J'entendis les pointes des rochers entr'ouvrant le fond du navire..... déjà l'eau entrait de tous côtés..... le bâtiment ne pouvait tarder à s'enfoncer.

"Le capitaine est un homme de résolution, et nerveux comme

* Communication entre la terre et les débris d'un navire.

Hercule. Vivant sur la mer, il avait déjà vu souvent la mort de près.

" Il saisit une hâche, acheva de couper un mât qui était déjà rompu, et qui penchant dans la mer, avait mis le vaisseau sur le côté; le poussant hors du bâtiment, il s'élança dessus au milieu des vagues écumantes, alors il appella sa femme, et l'encouraga à le suivre; mais pour la première fois, le grand courage de celle-ci chancella.

— " Nora, dit le capitaine, d'une voix qui pour le moment dominait la tempête; Nora, au nom de l'amour que tu m'as toujours porté, fais ce dernier effort. A peine ces mots étaient-ils parvenus à son oreille, qu'elle se jeta dans les flots: son mari la reçut dans ses bras, je m'élançai après eux, et bientôt nous fûmes tous trois assis sur ce mât flottant. Une fois la tempête fit tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvâmes enfoncés dans la mer; mais le capitaine tenant sa femme d'un bras, luttait contre les flots avec l'autre, il parvint enfin à rattraper le dessus du mât; et je fus assez heureux pour en faire autant. Quelquefois des vagues hautes comme des montagnes, venaient passer sur nous; mais dans ces secousses violentes, le capitaine tenait son épouse si ferme, que la planche de salut ne lui échappa pas. Jouets de vagues énormes, nous passâmes plusieurs heures sans savoir où la tempête nous jetterait. Les vents commencèrent à s'appaiser peu-à-peu, la mer ne gronda plus que sourdement, et nous abordâmes enfin sur une plage sablonneuse. Je ne pus m'empêcher d'embrasser le mât qui m'avait sauvé la vie.

— " Théodore, me dit mon capitaine, je te félicite de ce que tu es sorti vainqueur de la lutte que tu viens d'avoir corps à corps avec la mort.

— " Oui, mon capitaine, lui répondis-je, corps à corps comme vous dites, car la chose pour moi était égale; mais pour vous, il ne restait qu'une demi-chance de vie.

— " Au contraire, dit le commandant en embrassant son

épouse ; l'amour me donnait une force surhumaine. Prosternons-nous devant le Tout-Puissant, et remercions-le de notre délivrance.

" Au moment où nous allions nous lever, Madame St. Léger ajouta un mot de plus. ' Merci, mon Dieu,' dit-elle, ' de ce que mon mari ne m'a pas permis d'emmener mon enfant, car à ce moment sans doute je pleurerais sa mort.'

" Il me semble, mon oncle, que je vous ai déjà dit, qu'à mon arrivée à bord avant que nous eussions quitté le port, l'épouse du capitaine supplia son mari pour que l'enfant les accompagnât (ni l'un ni l'autre ne s'étaient aperçus de ma présence). Mais le commandant fut inébranlable. ' Non, non, Nora ! ' répondit-il ; ' si un malheur arrive, il me serait impossible de sauver ma femme et mon fils : ainsi, il ne faut pas qu'il vienne.'

" Madame St. Léger cessa ces instances, mais pendant plusieurs jours sa tristesse fut si profonde que l'on vit combien il lui en coûtait de se séparer de son enfant.

" Rien ne lie plus vite que des dangers courus en compagnie ; aussi mon capitaine, heureux de ce que j'avais comme lui échappé à la mort, a consenti à m'accompagner à Chalonne, si nous avons le bonheur d'arriver sains et saufs en Angleterre. Ce sont des gens admirables, mon oncle, et je brûle du désir de vous les présenter.

" Les embarcations gagnèrent heureusement le port ; nous vîmes avec joie que de tout l'équipage nous n'avions perdu qu'un seul homme, encore fut-ce par sa désobéissance aux ordres du capitaine.

— " ' Passagers et matelots ! ' dit celui-ci..... lorsque tout le monde était réuni pour la dernière fois sur le pont du malheureux *Achille* déjà prêt à s'enfoncer..... ' c'est à peine si les chaloupes suffisent pour tenir toute la compagnie ; laissez donc vos biens dans le vaisseau, pour vous donner meilleure chance de sauver votre vie.'

"Au moment de notre départ un jeune homme se présenta avec un paquet sur le dos, et un autre sous le bras. On lui rappela la défense du capitaine. Au moment où il allait répondre, le pied lui manqua, et il disparut. Il était habile nageur, et s'il n'eût eu quelque chose de bien lourd sur lui, il nous eût facilement rejoint ; mais il ne s'éleva pas une seule fois à la surface des vagues.

"La semaine prochaine nous ferons voile pour l'Angleterre ; et quelques jours après l'arrivée de cette lettre, j'espère vous embrasser de nouveau.

"Je reste,

"Votre affectionné neveu,

"EDOUARD BEAUMARCHAIS."

— Hélène, il y a du cœur et de l'esprit dans la lettre du jeune marin.

— Oui, Edouard lui-même est d'nn grand courage, il a souvent exposé sa vie pour sauver celle d'un autre. Son père demeurait en province, mais mon cousin avait pris de bonne heure la vie rurale en dégoût.

Mon oncle disait souvent que, quelle que fût la carrière que suivrait son fils, il ne manquerait pas d'y réussir. Cependant il regrettait vivement qu'il eût choisi le pénible métier de marin. Edouard eut beaucoup d'obstacles à vaincre dès son début ; mais celui qui à l'âge de cinq ans demandait ce que c'était que la peur, ne pouvait pas être aisément rebuté. "Cet enfant-là a un cœur de lion," disait mon oncle.

Cependant dans une occasion son courage fut mis à une forte épreuve. Arrivé à Adélaïde par une belle nuit d'automne, et mouillé à l'entrée du port, il fumait tranquillement son cigare, en se félicitant de l'heureux voyage qu'il venait de faire, lorsqu'il aperçut tout le monde qui se penchait sur le bord du navire.

— 'De quoi s'agit-il donc, camarades ?' demanda-t-il.

— Le bruit court que quelqu'un est tombé dans l'eau, dit-on.

— 'Et vous vous tenez tranquilles, tandis qu'on se noie,' dit Edouard ; et sans quitter sa veste, ni ses chaussures, il se jette à l'eau et parvint à ramener sur le bord le passager dont le pied avait manqué en sortant du vaisseau, sans que personne s'en fut aperçu.

A peine était-il remonté sur le bord qu'il entendit s'écrier : "Voilà enore un corps d'homme qui flotte sur l'onde," et Edouard se précipita une seconde fois dans l'eau. Déjà il touchait au malheureux, quand celui-ci s'attacha à lui de l'étreinte roide et ferme d'un agonisant. Le froid de l'eau et les efforts violents d'Edouard lui firent tant de mal qu'il rendit le sang par la bouche et par les oreilles. S'apercevant qu'ils coulaient tous les deux à fond, il chercha à se dégager de cette étreinte de fer..... mais il ne put en venir à bout.

Le pilote d'un vaisseau voisin, averti de l'accident, mit sa chaloupe en mer, et parvint à sauver les deux infortunés. Edouard revint bientôt à lui ; mais l'autre ayant été submergé depuis long-temps, fut plus d'une heure avant de reprendre connaissance.

Mon cousin fait maintenant son second naufrage ; Duclos son premier capitaine perdit toute son assurance au moment où son vaisseau s'inclina et parut s'abîmer : "Serrez les voiles ! Les chaloupes à la mer !" s'ecria-t-il. Et en disant, "Sauve qui peut !" il conduisit sa femme et ses enfants à la première embarcation. Mais il agit avec trop de précipitation ; le bateau chavira, et tous ceux qui s'y trouvaient périrent. Un vaisseau marchand recueillit les autres naufragés.

— La peur est mauvaise conseillère, Hélène.

— Oui, c'est une conseillère qu'Edouard ne s'est jamais donné la peine d'écouter. Quoiqu'il n'ait que vingt-deux ans, il a deux fois fait le tour du globe, et il raconte des aventures à n'en plus

finir. Ne penses-tu pas que ceux qui ont voyagé sont mille fois plus agréables que ceux qui n'ont jamais quitté leur pays?

— Sans doute :

> " Quiconque ne voit guère,
> N'a guère à dire aussi ;"

comme dit La Fontaine ; il faut donc que j'engage notre bon commandant à nous donner congé pour un an, afin que nous puissions aller aux Indes Orientales.

— Doucement, dit Hélène, avec un de ces mouvements d'hilarité auxquels elle aimait à se laisser aller parfois ; je suis trop bien dans notre charmant château pour éprouver la moindre envie de le quitter; une fois que le bonheur s'est emparé de tout notre être, on se ménage sur les périls quels qu'ils soient.

— Vraiment tu ne veux pas de congé, et voilà quatre ans que nous sommes mariés.

— J'aime assez a voir des nouveautés, mais les Indes Orientales, c'est si loin ; je me rappelle le conseil du poète que tu viens de citer :

> " Amans, heureux amans, voulez-vous voyager
> Que ce soit aux rives prochaines.
> Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
> Toujours divers, toujours nouveau ;
> Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste."

— Chère Hélène, je ne désire pas plus que toi un voyage aux pays lointains. Cependant je conviens que les voyageurs sont d'un entretien agréable. Quel inépuisable variété il y a dans la conversation du capitaine Durand !

— Oui, mon oncle a non seulement visité les pays étrangers, mais il y a vécu la plus grande partie de sa vie. Il est fort original.

— Il me plaît infiniment, car il avance ses opinions avec

toute l'énergie d'un homme fort dans sa croyance ; cependant il n'insiste pas avec ce ton magistral, qui semble défendre aux autres le droit de jugement particulier.

— Toi et mes deux oncles faisaient une heureuse coterie à Chalonne ; je me rappelle avec quel grand regret je quittais la salle-à-manger, et comme je fesais semblant de ne pas voir les signes d'intelligence de ma tante.

— Je n'étais pas non plus très satisfait de te voir disparaître ; mais tu comprends que je ne pouvais manquer de politesse à tes oncles, en te rejoignant à l'instant. Au reste, ce sont des hommes d'un esprit éclairé, et leur conversation m'intéressait beaucoup. Le colonel a d'excellentes idées au sujet de l'éducation.

— Un jour, après ta sortie, la conversation suivante eut lieu.

Il parait que Madame Mordante n'a pas su reconnaître la généreuse hospitalité de son frère en s'attirant le bon vouloir de ses filles, remarqua le capitaine.

— " Hélas ! non ! dit le colonel quant à ce qui regarde Hélène. Elle s'obstine à la traiter en enfant : je ne dis pas que les grandes personnes n'aient pas des mouvements répréhensibles, mais pour les réprimer il faut user de ménagement délicat. Pour qu'une leçon soit efficace, il n'est point nécessaire que l'amour-propre soit blessé. ' En donnant un avertissement sérieux et particulier, il est essentiel que le délinquant soit convaincu d'avance du bienveillant intérêt que son supérieur lui porte, et qu'en le blâmant sur un point fâcheux on lui rende justice sur les autres ; ' * cette conviction adoucira la leçon quelque sévère qu'elle puisse être, et l'on est encouragé dans ses efforts par la crainte de perdre l'estime d'un ami qu'on révère. Les réprimandes de Madame Mordante n'ont eu d'autre résultat que de lui aliéner l'esprit de sa nièce."

* Ulric ; ou le Valet de Ferme, par J. Gotthelf.

— C'est très vrai, dit Hélène, en interrompant son epoux, elle avait pris coutume d'envisager les choses du côté seul qui pouvait fournir matière à des interprétations défavorables, et m'étant aperçue qu'elle n'avait aucun empire sur elle-même, qu'il n'y avait ni sagesse ni mesure dans les actions de sa vie, que ses recommendations changeaient de caractère selon l'humeur où elle se trouvait ; son opinion et ses instructions me devinrent également suspectes. J'atteignis l'âge de vingt quatre ans, et toujours elle me sermonnait avec la même aigreur. Un jour qu'elle me fit un reproche aussi dur qu'humiliant et injuste, je lui dis : 'Madame Mordante, il me semble que vous oubliez que vous n'êtes point ma mère ; si vous voulez me traiter en amie, je vous regarderai comme telle ; si vous ne pouvez pas vous résoudre à faire ceci, je vous prie de ne pas vous mêler de ce qui me regarde, car c'est mon père seul que je reconnais pour parent, et c'est à lui seul que je rendrai compte de mes actions.

— " Quant à moi, poursuivit le capitaine ; je laisse les enfants faire comme ils l'entendent, je ne les contrarie que pour les choses absolument nécessaires. Hélène est toute différente en présence de sa tante.

— " Oui, répondit le Colonel ; sa fine pénétration lui fit bientôt voir que Madame Mordante ne l'aimait pas, ainsi a-t-elle toujours été envers elle d'une extrême reserve, et elle cache ou plutôt elle décéle son aversion sous un fier silence. Je m'imagine que mon beau-frère sera bien triste après le mariage d'Hélène ; il a toujours fait d'elle son idole. 'Je suis sûr que la bénédiction du seigneur se trouvera partout où est mon Hélène, me dit-il un jour, car dépuis sa naissance aucun mal ne m'est jamais arrivé..... il me semble que Dieu a béni ma maison à cause d'elle, comme dans l'ancien temps il a béni celle du prévôt d'Egypte à cause de Joseph.' Les admirables dispositions d'Hélène se révelèrent dès le berceau ; je n'ai qu'une crainte pour ma nièce, c'est que chez elle le sentiment de l'émulation ne dépasse les bornes.

— " Ce qui entraîne des suites funestes, interposa le capitaine ; les disparates de talent, les inconséquences de conduite. Les femmes ne trouvent que rarement le juste-milieu entre une émulation qui est à désirer et une ambition qui ne l'est pas.

— " La duchesse de Maine, en fut un exemple frappant, repondit le colonel, cette femme vive et ambitieuse qui, reprochant à son époux son apathie, s'occupait à fomenter des troubles dans la Bretagne. Elle employait une partie des nuits à des recherehes laborieuses ; au milieu des in-folio, qui couvraient son lit et semblaient près de l'écraser, elle se comparait plaisamment à Encelade âbimé sous le Mont-Etna."

" Pour disculper le prince, son mari, d'avoir pris part à la conspiration de Cellamare, elle déclara que le duc de Maine était trop timide pour qu'elle lui eût jamais confié un dessein dont il aurait été effrayé et qu'il aurait sûrement dénoncé. Il n'est imputation si grave qui ne parût préférable à une pareille justification. Il est vrai qu'une grande modération et le goût de l'étude tenaient le duc du Maine éloigné du tourbillon où sa femme semblait donner et recevoir le mouvement. Comme il lui montrait un jour la traduction qu'il venait d'achever d'un chant de l'*Anti-Lucrèce* : " Un beau matin, lui dit-elle, vous trouverez en vous éveillant que vous êtes de l'académie et que M. d'Orléans a la régence."

" Cette conduite de la duchesse finit par indisposer contre elle son mari qui forma le projet d'une séparation."

" Sur ces entrefaites un malheur arriva qui eut cela de bon, qu'il éveilla dans le cœur de la femme l'affection dormante qu'elle éprouvait pour son époux. Celui-ci ressentit les premières atteintes du mal qui le conduisit au tombeau ; il trouva dans son épouse des soins si touchants qu'ils lui firent oublier les torts qu'il avait à lui reprocher. Elle passa une année entière auprès de lui, sans être rebutée par les horreurs d'une affreuse maladie."

" Après la mort du duc elle réunit auprès d'elle, à Sceaux, une

société de personnes célèbres par leurs connaissances et les agréments de leur esprit. Tous étaient ses tributaires ; mais elle ne put rendre ses chaînes tellement légères, que quelques-uns ne se soient exprimés avec un peu d'amertume, sur la dure nécessité de montrer toujours de l'esprit et l'obligation d'amuser les loisirs d'un grand. Pour elle, frappée du vide que lui laissait souvent éprouver cette réunion brillante et nombreuse, on lui entendit dire plus d'une fois : " J'ai le malheur de ne pouvoir me passer des choses dont je n'ai que faire." Délaissée de ses enfants le prince de Dombes et le comte d'Eu, elle ne découvrit que trop tard, qu'en se livrant à son goût pour le plaisir et en négligeant ses devoirs de femme, elle s'était preparé une triste vieillesse et d'affreux chagrins.* "

— " Docteur, me dit le capitaine, n'allez pas supposer que nous comparons votre fiancée à cette heroïne de la Fronde.

— " Ne vous contraignez pas mes amis, leur dis-je, mon affection pour Hélène est fondée sur des bases trop solides pour être ébranlée par si peu de chose.

— " Charles, ce sera bientôt une impertinence de louer *votre femme*, mais je me tiens libre à cette heure de faire justice à ma nièce." Sur quoi le colonel te fit un compliment si beau qu'il me semble que j'enfreindrais les devoirs de mari en te le répétant.

Les instances d'Hélène triomphèrent bientôt des scrupules simulés de son époux.

" Madame Mordante, dit-il en répétant les mots du colonel, demande la solidité des choses positives. Or, le regard angélique de votre Hélène indique qu'elle s'élève assez souvent dans ' cette région surhumaine où on n'entend plus la voix de la terre, le cri du temps.† ' On comprend donc facilement qu'elle n'est pas assez matérielle pour s'assimiler avec sa tante." Je jetai à ton excellent oncle un regard de remerciment.

* Biographie Universelle. † Dumas.

Tu vois que je n'étais pas sans quelque dédommagement pour ma soumission aux bienséances du monde. Je me rappelle que le capitaine énonçait ensuite son opinion quant aux peines futures. Il est incrédule quant au feu de la Gehenne; son idée de supplice éternel est basée sur le manque d'aliment qui se trouvera dans l'enfer pour les mauvais penchants. Le monde, dit-il, fournit tant d'occasions de satisfaire ses passions déréglées que le vice ici-bas est plutôt une vapeur énivrante et subtile qui nous berce, qu'un vautour qui nous ronge le cœur.

Cependant il ne se dissimule pas la terrible nature de la vengeance divine, au contraire, sa croyance est qu'il est impossible de se figurer cette nuit éternelle de désespoir, cet abîme affreux que l'homme se creuse en s'abandonnant à l'empire du mal.

— Quelque que soit le sujet que le capitaine traite, il le fait avec une conviction si intime qu'on n'oublie pas facilement ses paroles.

A ce moment un domestique entra et remit une lettre à sa maîtresse.

C'est l'écriture d'Annette, dit Madame de Macis en décachetant l'enveloppe. Ayant parcouru quelques lignes, elle ajouta: Ma sœur est sujette à des accès de mélancolie, et c'est après un de ces moments de découragement qu'elle m'a écrit.

"Le 2 Septembre.

"Chère Hélène,

"Je suis gaie ce matin parce que Cristophe sera de retour Mardi, mais tu ne t'imagines pas combien je fus triste hier; je ne quittai pas mon appartement, je ne fis que pleurer. Il y a six ans que mon premier malheur est arrivé; je m'en souviens si bien!

"Madame Mordante et moi nous étions au salon lorsque la porte s'ouvrit brusquement et mon mari parut. Annette, me dit-il, voilà trois jours que tu restes à la maison et encore ce vilain temps nous défend de sortir; viens avec moi et nous jouerons au volant dans la grande salle; l'exercice te fera du bien.

"— 'Vous allez vous faire enfants?' dit ma tante?

" A la proposition de Cristophe j'allais me lever, lorsque Madame Mordante me retint, en disant : ' Vous allez vous rendre ridicules aux yeux de vos gens ? '

" Mon mari me pria de nouveau de l'accompagner. J'allais lui obéir lorsque ma tante me dit à voix basse: 'Si tu es toujours si follement soumise tu seras à la longue foulée aux pieds.'

" La figure de mon mari s'assombrit beaucoup et au bout de quelques moments, il me dit : ' Annette tu es un libre arbitre, choisis entre ton époux et ta tante. C'est une chose triviale mais quant aux suites elle est très importante.'

" — Quand vous demandez à votre femme de se rendre ridicule, dit Madame Mordante, elle a bien raison de ne pas se rendre à votre désir.

" Sans lui répondre mon mari attendit encore quelques minutes, enfin il sortit brusquement. Il se jeta sur le premier cheval et courut au grand galop à travers l'orage.

" Annette, dit ma tante en me voyant fondre en larmes, tu es comme une enfant qui ne veut jamais quitter ses lisières ; si ton mari agit en fou, tu ne peux mieux faire que de ne pas y prêter attention.

" Sans me donner la peine de lui répondre je gardais toujours un morne silence. Combien la journée s'écoulait lentement ! Enfin dix heures sonnèrent.

— " Tu es affreusement pâle, me dit ma tante et depuis deux heures tu as toujours les larmes aux yeux..... couche-toi.

— " Non, ma tante, lui répondis-je, j'ai fort mal agi et je ne veux pas me coucher sans entendre un mot de pardon de la part de mon mari.

" Madame Mordante renouvela ses instances mais en vain. Cependant, à onze heures le sommeil me gagna tant que je ne pus y résister. Ma tante me conduisit à mon appartement, elle se chargea officieusement des devoirs de femme-de-chambre, et après que je me fus couchée, elle m'embrassa et s'en alla.

“Tu ne peux t’imaginer avec quel dégoût je reçus cette caresse, il me sembla qu’elle me dérobait une affection plus précieuse que la sienne, et qu’elle mettait le comble à cette injure par un baiser.

“ Une fois au lit le besoin de dormir m’a fuit..... à minuit mon mari frappa à la porte..... je me tournai du côté du mur pour cacher la vive emotion que j’éprouvais. J’eus grande envie de lui dire: Cristophe, j’ai fort mal agi ce matin, et je le regrette; mais ma tante m’avait conseillée autrement. Ma chère nièce, me dit-elle, garde-toi de témoigner le moindre repentir à ton mari, autrement tu seras victime d’une tyrannie de tous les jours. Profite de mon exemple: j’ai fais ma volonté du jour de mes noces, et du vivant de mon mari aussi bien qu’à Roseville j’ai toujours agi en souveraine.

Cristophe entra avant que j’eusse pu me décider quel parti prendre. ‘Elle dort, murmura-t-il en s’approchant du lit; toutes les femmes sont ainsi! si elle m’était moins chère j’aurais reçu ce coup plus en philosophe.’ En entendant ceci, ma résolution, déjà vacillante, s’évanouit. Puisque la femme est née méchante, me dis-je, pourquoi me débattre contre mon sort?

“Le lendemain je me levai sans que Cristophe me dit un seul mot; au déjeûner, toujours le même silence ou plutôt ce qui se disait n’avait rapport qu’ au plus stricte nécessaire. J’aurais mille fois préféré des reproches à cette froide impassibilité.

“ A peine le repas fut-il fini que Madame Mordante entra. Mon mari se leva aussitôt. Annette, me dit-il, je vais chez un ami, ne m’attends pas pour dîner.

“Chère Hélène, c’est cette première faute qui a assombri mon avenir; je me fais du premier Septembre un jour de pénitence. Jamais je ne veux voir Madame Mordante ce jour-là. Elle en est très indignée; hier surtout, elle se tint long-temps à ma porte, mais elle eut beau me prier, je ne la lui ouvris pas.

“ Vers les huit heures j’entendis la voix d’Edouard: ‘Bon soir, maman, dit-il, ouvres-moi.’ ‘Bon soir, mon fils,’ lui dis-je,

et au bout de quelques instants je crus entendre l'enfant s'en aller. Cependant à dix heures j'entendis deux ou trois coups fortement appliqués, tandis qu'une voix enfantine s'écriait 'Allez-vous-en, maman est triste—j'irai à elle.'

— "Que faites-vous là, Joséphine? lui dis-je, en ouvrant la porte.

— "Madame, c'est le petit Edouard qui ne veut pas que je l'approche, et qui prétend coucher sur la natte.

— "Allez cherchez sa robe de nuit, il dormira auprès de moi; et gardez vous de battre mes enfants, Joséphine, je ne le veux pas.

"Je pris dans mes bras mon fils à moitié endormi, je le déshabillai, et je me sentis déjà moins triste. J'ai fait fort peu pour rendre cet enfant heureux, me dis-je, cependant il m'aime.

"En le mettant au lit ma douleur se renouvela tandis que je l'embrassai tendrement. 'Chère maman, me dit-il, ne pleurez pas, vous avez encore votre petit Edouard.'

"Le lendemain à son réveil je l'envoyai à sa bonne, et bientôt après je le vis traverser le parc en courant aussi vite que ses petits pieds pouvaient le lui permettre. Après le déjeûner je me rendis chez notre oncle pour savoir de quoi il s'agissait.

"Pour expliquer cela ma chère nièce, me dit-il, il faut te mettre au courant de ce que ton fils me dit souvent..... c'est peu flatteur, veux-tu l'entendre oui ou non. Sur ma réponse affirmative, il reprit: "Mon père voyage toujours, me dit l'enfant, ma mère ne m'aime pas—je n'ai que vous, mon oncle."

"Ce matin il entra dans mon appartement avant que je fusse levé: 'Qu'as-tu, Edouard?' lui dis-je 'Mon cher oncle, me répondit il en grimpant sur mon lit,' je suis si heureux car maman m'aime, je vous ai dit que non, mais je me trompais; figurez-vous, qu'elle me déshabilla hier soir et me fit coucher avec elle; j'ai une autre bonne nouvelle, Papa sera de retour Mardi, j'ai cinq ans ce jour-là et c'est pour cette raison que mon père revient. Oh! que je suis heureux!'

" En disant ces mots, il sauta du lit et bientôt je le vis traverser de nouveau le parc. Annette, poursuivit mon oncle, je vous félicite du retour prochain de votre mari ; agissez en sorte qu'il ne vous quitte plus, cela dépend beaucoup de vous.

" Vois-tu, Hélène, que je répète mot à mot les paroles du colonel, me rappelant combien tu chérissais ses conseils autrefois.

" Figure-toi que Madame Mordante me reproche l'éloignement de mon époux, elle me dit saus cesse que je suis plus à plaindre qu'une veuve ; elle me parle précisément de la même manière qu'elle te parla quand tu étais jeune fille. Elle ne me pardonne pas ces anniversaires où je lui refuse l'entrée de chez moi ; je commence à douter qu'elle eût jamais pour moi une affection sincère. L'idée me vient que ses bontés d'autrefois provenaient du désir de t'humilier par le contraste."

Ah ! c'est malheureusement trop vrai, dit Hélène en cessant sa lecture ; de bien bonne heure Madame Mordante dépouilla Annette de toute grâce enfantine ; ses idées faussées à leur réveil, ressemblaient à des fleurs qui s'épanouissent dans une atmosphère corrompue. Aussitôt que possible elle éveilla en elle les instincts de femme, et maintenant elle s'arroge le droit d'abreuver ma pauvre sœur d'outrages et de mépris. On peut bien dire que ses mauvais conseils l'ont réduite à la position où elle se trouve à cette heure.

— Finis la lettre, chère Hélène, dit M. de Macis.

" Mon humeur capricieuse me poursuit toujours..... sais-tu que j'éprouve déjà des regrets de t'avoir parlé tant à cœur ouvert, mais tu ne peux t'imaginer combien je suis triste quelquefois.

Je regrette amèrement de n'avoir aucun goût pour la lecture..... cependant combien de fois je me suis moquée de toi en t'appelant savante. Quelquefois, Hélène, il me semble entendre ta douce voix me disant : " Je te pardonne, Annette, et je t'aime toujours." Mais ces occasions sont rares..... fort souvent mon

cœur se soulève d'indignation tandis que je me dis : 'Elle est heureuse et je ne le suis pas.'

" Mais Hélène, est-il bien vrai que tu sois toujours si heureuse ? Donne-moi tous les détails de ton ménage comme je te les ai donnés du mien. Est-il bien vrai que Monsieur de Macis te pardonne de ne pas lui avoir donné un fils ? et la petite Hélène est-elle toujours si belle ? Si tu ne m'envoies pas une bien longue lettre, jamais je ne t'écrirai un mot."

Charles, quoique je fusse à Roseville à cette époque, j'apprends ces incidents pour la première fois. Je me rendis à Belvidère avec un message de Madame Mordante. En m'approchant de la bibliothèque j'entendis des voix d'hommes et je m'arrêtai un instant dans l'espoir qu'on fermerait la porte pour que je pusse passer au salon.

" Cristophe, c'est inoui de rester chez soi le 1er Septembre, dit l'un." " Vous allez vieillir à vingt-six ans," dit un autre ;—" les extrêmes se touchent, dit un troisième, et si à cette heure vous observez si rigoureusement vos devoirs conjugaux, dans quelques mois vous partirez pour l'autre extrémité du monde."

Mais Cristophe avec sa façon noble répondit : " Il y a huit semaines aujourd'hui que je suis marié, et les mois sont à commémorer maintenant comme les années le seront à l'avenir. Mes amis, ce n'est pas un sacrifice que je fais sur l'autel conjugal ; j'ai une charmante petite femme et c'est mon plaisir de rester auprès d'elle ; ne vous en fâchez pas, camarades, mais à dater de cette époque vous me trouverez changé, car je me considère responsable envers Dieu pour le bonheur d'une autre et je ferai de mon mieux pour l'assurer. Je ne compte pas renoncer aux plaisirs champêtres, ce serait là une folie, le prochain premier Septembre je serai avec vous, mais pas aujourd'hui, pour la raison que je vous ai dite. Un murmure confus suivit à ces paroles. L'un disait

c'est un noble cœur; un autre, s'il veut être l'esclave d'une femme laissons-le.

Au bout de quelques minutes Cristophe s'avança vers la porte en disant : Amis, je vous quitte, mon épouse m'attend pour le déjeûner. Ayant été témoine involontaire de cette scène, jugez de ma surprise en apprenant que mon beau-frère sortit après, et ne revint qu'à minuit. Tu vois combien ma sœur était tendrement aimée dans les commencements.

— Que les femmes ont tort de jouer ainsi avec l'affection ! avec quelle étourderie inconcevable elles outrepassent leurs droits, et se frayent le chemin des maux à venir !

— Ma pauvre sœur, combien elle a payé chère sa folie.

— Cependant il y a quelque chose dans la lettre que tu m'as lue, qui me fait espérer de meilleures choses d'elle.

— Mais Annette est si variable ; tu verras si sa prochaine lettre n'est pas plus inimicale que celle-ci est affectionnée.

— N'importe, j'espérerai toujours. Jusju'ici ma belle-sœur a méconnu ses amis, elle commence à juger plus sainement.

— Quel triste réveil !

— Triste, mais absolument nécessaire, et il est à regretter qu'elle n'ait pas fait cela il y a quelques années.

— Il me semble que dans ses dernières lettres, mon oncle a parlé d'Annette avec plus d'intérêt.

— Cela me fortifie dans mon idée, cependant elle a beaucoup à faire si elle veut se remettre parfaitement dans l'estime de son mari ; le voyage rend un homme de plus en plus clairvoyant. Si nous pouvions les engager tous deux à venir nous rendre visite.... qu'en penses-tu, Hélène ?

— C'est une idée admirable, repondit Hélène, et cherchant à l'instant même son écritoire, l'invitation fut bientôt écrite et mise à la poste.

Quelques jours après elle reçut d'Annette la lettre suivante :

Ma chère Sœur,

Ton invitation est arrivée à merveille. Mon mari a vendu Belvi-

dère et je ne sais pas où nous demeurerons désormais ; seulement nous nous rendrons d'abord à Fontainbleau. Je ne puis te dire dans une lettre ce qui s'est passé.... une scène si affreuse que j'en tremble encore. Mon mari ressemblait pour le moment à un Dieu vengeur. Il est si changé que j'aurais pu croire à une absence de six ans au lieu de six mois, non pas qu'il a vieilli, mais il a un air de commandement et d'autorité qui ne lui était pas habituel. Il m'a donné l'assurance qu'il ne me quittera plus, à condition que je lui donne une promesse solennelle de ne jamais revoir ma tante qu'en sa présense..... ce que j'ai fait, mais n'est-ce pas, ma sœur, que c'est un alternatif affreux..... Hélène, je sens instinctivement que ton mari à toujours eu un éloignement pour moi ; jamais je n'ai osé l'appeler mon frère ; fais de ton mieux pour l'adoucir, car je suis si changée.

Espérant bientôt te voir,

Je reste ta sœur affectionnée,

ANNETTE.

Hélène fit joyeusement les préparatifs pour la reception de son frère et de sa sœur, ensuite, se rappelant le désir de son mari, elle se rendit dans la bibliothèque où elle ne manqua pas de trouver la description d'une de ces unions privilégiées que le devoir et l'affection out marquées de leur sceau :

" How happy they ! the happiest of their kind !
Whom gentle stars unite, and in one fate
Their hearts, their fortunes, and their beings blend.
'Tis not the coarser tie of human laws,
Unnatural oft and foreign to the mind,
That binds their peace, but harmony itself,
Attuning all their passions into love ;
Where friendship full exerts her softest power,
Perfect esteem, enliven'd by desire
Ineffable, and sympathy of soul ;

Thought meeting thought, and will preventing will,
With boundless confidence: for nought but love
Can answer love, and render bliss secure.
Those whom true love cements in holy faith,
And equal transport, free as Nature live,
Disdaining fear. What is the world to them,
Its pomp, its pleasure, and its nonsense all,
Who in each other clasp whatever fair
High fancy forms, and lavish hearts can wish;
Something than beauty dearer should they look,
Or on the mind, or mind illumined face:
Truth, goodness, honour, harmony, and love,
The richest bounty of indulgent Heaven?
Oh! speak the joy! ye, whom the sudden tear
Surprises often, while you look around,
And nothing strikes your eye but sights of bliss,
All various Nature pressing on the heart:
An elegant sufficiency, content,
Retirement, rural quiet, friendship, books,
Ease and alternate labour, useful life,
Progressive virtue, and approving Heaven.
These are the matchless joys of virtuous love;
And thus their moments fly. The Seasons thus,
As ceaseless round a jarring world they roll,
Still find them happy; and consenting Spring
Sheds her own rosy garland on their heads.
Devoting all
To love, each is to each a dearer self,
Supremely happy in th' awakened power
Of giving joy. So year succeeds to year,
While with each other blest creative love
Still bids eternal Eden smile around." *

* Thomson.

A peine avait-elle appris par cœur ces beaux vers que M. de Macis entra—Hélène, dit-il, je viens de recevoir des nouvelles de Cristophe.

Et il lut à sa femme la lettre suivante, seulement il eut soin de supprimer l'observation de M. Somerville.

" Cher ami,

" Annette est très malade ; son organisation délicate a reçu mardi passé une secousse affreuse, mais j'ai toute confiance dans le savoir de notre habile médecin et aussitôt qu'elle sera assez forte pour voyager nous partirons pour Madère, pour y réster un an, selon le conseil de notre bon ami. M. Somerville, en me priant de présenter ses salutations à Hélène, m'a dit : Que son mari la soigne bien ! les deux sœurs héritent une fatale maladie de leur mère."

Hélène fondit en larmes..... Oh ! Charles ! s'écria-t-elle, ce n'est qu'à présent que je sens combien Annette m'est chère.

IX.

RETOURS VERS LE PASSÉ.

" Cicéron nous a dit : les jours de la vieillesse
Empruntent leur bonheur d'une sage jeunesse ;
Malheureux le mortel qui, de ses premiers jours,
Interrogeant la trace et remontant leurs cours,
N'y voit qu'un vide affreux et qu'un désert immense!
Semblable au voyageur conduit par l'espérance,
Qui foulant en partant des gazons et des fleurs,
S'ils ont du noir volcan éprouvé les fureurs,
Ne trouve au retour que le deuil, le ravage,
Et d'un lieu désolé l'épouvantable image.

Mais heureux ! trop heureux dans sa noble carrière,
Celui qui, rejetant ses regards en arrière,
Y retrouve partout les vices combattus,
La trace du travail et celle des vertus :
A chaque pas qu'il fait, un souvenir flatteur,
Rafraîchit sa pensée et rajeunit son cœur."

St. Lambert.

" Siehe, Kinder sind eine Gabe des Herrn, und Leibes frucht ist ein Geschenk ;
" Wie die Pfeile in der Hand eines Starken, also gerathen die jungen Knaben.
" Wohl dem, der seinen Köcher derselben voll hat ; die werden nicht zu schanden, wenn sie mit ihren Feinden handeln im Thor."

Parmi mes lecteurs, il y en a probablement qui s'imaginent que j'exagère en disant que Madame de Macis conservait un si pré-

cieux souvenir de ses impressions de jeunesse. Douée d'une sensibilité peu commune, tout ce qui avait rapport aux sentiments naturels demeurait dans sa mémoire comme si une main de fer y eut imprimé les traces.

"Tout s'oublie..... excepté les souvenirs de l'enfance:
C'est que dans l'homme fait c'est la tête qui pense,
Et ce qui vient de là se perd dans l'avenir,
C'est que dans l'homme enfant c'est le cœur qui devine,
Et ce qui vient du cœur vient de source divine,
Et reste au souvenir." *

A la vérité, l'indulgence de son père et la sévérité de sa tante s'étaient si bizarrement entremêlées dans l'enfance de notre héroine, qu'une mémoire moins bonne que la sienne en aurait gardé le souvenir.

Je m'imagine que mon lecteur ne sera pas fâché de se trouver de nouveau sous ce toit bien-heureux, où se développèrent si admirablement l'intelligence et les bonnes dispositions de la jeune Hélène.

O Temps, vieillard aux cheveux blancs et aux ailes rapides! dissipe les nuages dont tu enveloppes le passé, et permets-nous de jeter un regard dans l'intérieur de Roseville!

Voilà! le rideau s'est levé à notre désir, et en échange de la France et du temps actuel, revenons en Angleterre et rappelons le temps passé.

M. Seymour, propriétaire de Roseville, le Capitaine Durand, son beau-frère, et Madame Mordante, sa sœur, causent au coin du feu. Deux enfants jouent au volant auprès de la fenêtre cintrée.

— C'est vraiment merveilleux! s'écria la dame qui venait de raconter un trait de la précocité d'Annette; quant à sa sœur,

* "Jours de Bonheur," par Eugène Chapus.

ajouta-t-elle à voix basse mais qui pour Hélène fut parfaitement intelligible, elle n'annonce pas même une capacité ordinaire.

— Elle a sa beauté pour s'en dédommager, dit le capitaine.

— C'est vrai ; et dans six ou sept ans elle deviendra le hochet de quelqu'un qni ne se souciera pas d'esprit dans sa femme.

— Pauvre petite ! vous voulez bien vîte vous débarasser d'elle.

— Voyez-vous, capitaine, répondit la tante d'un accent dur et impitoyable, la beauté est fugitive, et quand on n'a que cela.....

— Parbleu ! Jeanne, s'écria M. Seymour, avec une énergie qui fit tressaillir la dame, vous parlez de ma petite Hélène d'une façon bien légère..... Vous imaginez-vous donc que je l'abandonne au premier venu ? Au contraire, je ferai de mon mieux pour retarder l'heure où l'on posera dans ses cheveux la fleur d'oranger.

— Ce sera là une tâche des plus difficiles, mon frère, dit le capitaine ; car personne n'aura la force de résister au charme invincible de ses beaux yeux, bleus comme l'azur du ciel..... si son intelligence est lente à s'éveiller, tant mieux. " La raison est plus faible chez les femmes, mais ordinairement elle est plus tôt formée, comme un frêle tournesol croît et meurt avant un chêne." *

—Le colonel qui s'intéresse beaucoup à Hélène, me dit : " Il y dans votre enfant bien-aimée une studieuse persévérance, et sous les auspices de l'affection, j'attends des merveilles de sa part ; elle ne sera jamais un bel esprit, mais comme Madame de Sévigné, 'elle puisera son génie dans le foyer de son cœur.' " †

— Mon frère a toujours raison, reprit le capitaine ; et selon son habitude, il se mit à marcher de long en large dans la salle, s'imaginant sans doute être sur le pont de sa corvette.

— Viens ici, Hélène, dit M. Seymour. La petite fille jeta sa raquette à terre, et courut à son père. " Cher papa, dit-elle, est-ce que vous allez me raconter une histoire ? "

* Rousseau. † M. de Freneuil de Madame de Sévigne.

— Oui, si tu le désires, mon enfant, répondit-il en l'embrassant. Et il lui fit le conte suivant, que nous présentons au lecteur en omettant une foule d'exclamations que faisait la petite Hélène pendant la narration.

HISTOIRE DE FRANCOISE D'AUBIGNÉ.

Par une riante matinée d'été, une jeune fille, nommée Françoise, était assise dans un bosquet; " elle était de cet âge heureux où les impressions sont fugitives, où tout est plaisir; cependant elle avait déjà renoncé aux jeux qui font les délices de la première jeunesse: tandis qu'elle dédaignait leur puérilité, les paisibles années de transition lui semblaient des siècles; dans sa jeune et ardente imagination elle poétisait, jusqu'aux moindres détails, les rêves delicieux pour l'avenir."* Soudain une belle fée lui apparut et lui dit: 'Mon enfant, le jour viendra où tu feras ton entrée dans le monde; écoute, j'ai deux excellents dons à ma disposition, le génie et la beauté; je te donne le choix..... ou je te ferai la belle des belles, ou je te donnerai une de ces intelligences qui suppléent à tout.'

L'idée d'être souverainement belle souriait beaucoup à la jeune fille. 'Si je fais choix de la beauté,' répondit-elle, 'pouvez-vous m'assurer que je serai la reine des salons?'

— 'Voilà une chose qui est au-delà de mon pouvoir, car pour acquérir cet ascendant il faut plus d'esprit que de beauté.

— Si je choisis le génie, serai-je laide et répoussante?

— 'Nullement; l'intelligence donne aux figures les moins favorisées de la nature un regard qui intéresse, une expression qui plaît quelquefois plus que la beauté. Françoise, je te laisse un moment à tes reflexions, car la question est importante..... songes-y-bien.

Et la fée disparut pour revenir au bout de quelques instants.

— Voyons, Hélène! qu'aurais-tu préféré?

* L'Almanach de l'Illustration.

— Oh ! le génie, papa.

— Françoise fut de ton avis, et la fée contente de son choix, lui accorda sa demande en y ajoutant la beauté comme récompense. T'interesses-tu assez à Françoise pour entendre son histoire jusqu'à la fin ?

— Oh, oui ! mon cher papa, continuez, je vous prie.

" Françoise était d'une famille ancienne et fort considérée ; son père, M. d'Aubigné, apres avoir dissipé ses biens, fut enfermé dans les prisons de Niort. Un jour que Françoise jouait avec la fille du concierge, celle-ci lui montra un beau ménage en argent : ' L'éducation vaut mieux que la richesse,' dit Françoise.

" Enfin son père obtint son élargissement, et partit avec sa famille pour l'Amérique, où il avait des biens à recueillir. Arrivé à la Martinique, M. d'Aubigné s'y forma un établissement assez avantageux pour y vivre dans l'opulence ; mais sa passion pour le jeu le saisit de nouveau, et l'entraîna à sa ruine. Il mourut, laissant sa veuve dans le plus absolu dénûment ; celle-ci se trouvant sans ressource, se rendit aux instances de sa belle-sœur, Madame de Neuillant, qui l'avait priée de lui confier sa fille."*

Femme d'un négociant qui avait été forcé de quitter son pays par suite de quelques malheureuses spéculations, Madame de Neuillant possédait un revenu particulier ; elle se trouva heureuse d'avoir une jeune nièce à mener dans ses sociétés ordinaires, et la pauvre veuve étant venue à mourir quelques mois après, Françoise resta entièrement à la charge de sa parente. " La jeune fille avait embrassé le calvinisme ; sa tante voulant la ramener à la religion Catholique, s'y prit d'abord par la douceur, mais ce moyen ne réussissant pas, elle en vint aux duretés, espérant la vaincre par les humiliations. Françoise reléguée avec les domestiques, fut chargée des plus vils emplois de la maison. Tous les matins un chapeau de paille sur la tête,

* L'Abbé Millot.

un panier au bras, une gaule à la main, elle allait garder les dindons.*

Où sont donc les belles promesses dont on m'avait bercée, se dit la jeune fille, "lorsqu'on me promit l'ascendant que le génie donne, je ne me figurais pas que ce serait par le gouvernement de la basse-cour que mon règne devrait commencer." †

Attendre et espérer, doit être ta devise, dit une voix, et la fée se présenta à sa vue. Mon enfant, dit-elle, je te le répète, par la seule force de ton génie, tu parviendras aux grandeurs; ceinte du diadème, comme la belle Esther, le roi étendra vers toi son sceptre d'or, tu t'approcheras de lui, et il t'accordera tout ce que tu lui demanderas.

La jeune fille retourna chez elle, rêvant à ce qui venait d'arriver; et espérant au moins trouver la mine de sa tante un peu plus radoucie. Hélas! les choses allaient de mal en pis, et la pauvre Françoise crut qu'elle n'atteindrait jamais au terme de ces tribulations.

"Les mauvais traitements ne rendent jamais un enfant plus docile, et Madame de Neuillant lasse de lutter contre l'esprit indomptable de sa nièce, la mit en pension chez les Ursulines de Niort, où, après une assez longue résistance, elle abjura le calvinisme. Après sa conversion, sa tante la reçut de nouveau chez elle, mais ce fut pour lui faire éprouver toutes les amertumes de la dépendance." ‡ La pauvre Françoise ne comptait plus sur la réalisation des promesses qu'on lui avait faites, elle se croyait née pour le malheur.

Un jour, (c'était l'anniversaire de sa naissance,) sa tante l'avait reléguée chez elle par pénitence, ou plutôt par un simple caprice: le profond silence de sa chambre refroidissait de plus en plus ce jeune cœur, qui aurait dû à quinze ans battre si joyeusement. Assurément, se dit-elle, la fée se moquait de moi,

* Carrières † L'Abbé Millot. ‡ Biographie Universelle.

car ma tante ne s'occupe pas le moins du monde de mon éducation ; mes facultés intellectuelles se rétrécissent au lieu de s'étendre, et il me semble que je m'accoutume à cette vie matérielle et monotone où l'esprit est mort.

'Assoupi,' seulement dit une voix, et sa fée protectrice apparut. 'Courage, ma fille,' lui dit-elle, 'un pas ami s'approche ; *attends et espère.*'

La terre se revêtit de son manteau de repos, et Françoise la tête cachée dans ses mains, réfléchit aux paroles de son bon génie. Lorsqu'elle leva les yeux, la reine de la nuit éclairait l'appartement de sa douce et belle clarté : la jeune fille se consola, bientôt ses paupières s'appesantirent, et elle s'abandonna à un doux sommeil. A la pointe du jour, une voix mélodieuse l'éveilla ; elle s'approcha de la fenêtre, et écouta avec une vive attention la chanson suivante :

La patience distingue toujours les cœurs nobles et grands,
C'est chose inouie, ma fille, que le désespoir à quinze ans,
Et le conseil de la fée était plein de bon sens,
Rappelle-toi donc son avis...... *crois, espère, et attends.*

L'amitié d'un roi,
Jeune fille sera à toi ;
La reconnaissance de la reine,
Te viéndra de même :
D'un grand peuple l'estime,
Les égards et la bonne mine,
Par terre et par mer
Si tu *attends et espère.*

La voix cessa, mais l'espérance renaissait dans le cœur de l'orpheline. Elle descendit au jardin, sa captivité de la veille lui fit aspirer avec délices l'air embaumé du matin. Soudain elle vit s'approcher un monsieur de haute taille et au regard

bienveillant. 'C'est sans doute mon oncle,' se dit la jeune fille. Elle alla joyeusement à sa rencontre. L'air soucieux qui avait depuis long-temps assombri ses beaux traits, fit place à un sourire si joyeux, qu'on eut dit qu'elle pressentait d'avance tous les avantages que le retour de son oncle allait lui procurer. Ses larmes coulèrent en abondance lorsqu'il lui parla de sa pauvre mère, qu'elle regrettait toujours, et le cœur de l'orpheline s'épanouissait en trouvant chez ce bon parent une sympathie si nouvelle pour elle.

En écrivant à son mari, Madame de Neuillant avait parlé favorablement de sa nièce, car elle ne voulait pas que son époux soupçonnât qu'elle ne s'intéressait pas à la jeune fille, aussi dans toutes ses lettres M. de Neuillant parlait de Françoise avec un bienveillant intérêt, mais la tante se gardait bien de lui en faire part.

Noble et généreux, le négociant jugeait son épouse incapable d'exercer sur un autre la tyrannie des bienfaiteurs. Se souvenant de la belle idée du poète :

> "Reproach for benefits received,
> Pays every debt and cancels obligation." *

Il avait coutume de dire : "Les bienfaits exigent de grands devoirs, et une délicatesse parfaite de la part des bienfaiteurs."† Affligé de la mort prématurée de sa sœur, il écrivit à sa femme : 'Que ma jeune nièce soit pour nous une fille, et agis de manière qu'elle ne se trouve pas isolée dans le monde.' De retour chez lui, il vit à regret les mauvaises relations qui existaient entre la jeune fille et sa tante, mais avec un tact parfait il fit semblant de ne pas s'en apercevoir ; parlant toujours à son épouse, comme si elle ressentait la même affection que lui-même il éprouvait pour sa nièce.

M. de Neuillant ne manquait pas d'esprit, et la bonté de son

* Franklin. † Boiste.

cœur lui attachait les gens du premier mérite. Sa maison devint le rendez-vous de la meilleure société, et *la belle Indienne*, (c'était ainsi qu'on appelait Françoise,) ajouta un grand agrément à ces cercles choisis.

Mais le négociant ne permit pas que la vie de sa nièce se dissipât en frivolités, sachant combien une bonne éducation est une ressource dans toutes les conditions de la vie, il entreprit de diriger les études de Françoise, qui fit bientôt des progrès rapides.

Un jour qu'elle avait écrit un thême qu'elle croyait parfait ou à peu près, elle le présenta à M. de Neuillant avec un certain air orgueilleux, qui n'échappa pas à son précepteur. L'essai était assez mal rédigé, plein d'idées confuses, de pensées incohérentes, ce que son oncle lui fit convenablement sentir. Un peu hors d'elle-même par ce jugement inattendu, Françoise ne pouvait dissimuler son chagrin, et comme elle répondit à son oncle assez légèrement, il lui dit de garder son appartement jusqu'à l'heure du dîner, et Françoise se retira en murmurant: " C'est un essai admirable, et je ne voudrais pas pour tout au monde y changer un seul mot; mon oncle est de mauvaise humeur, et il se venge sur mon pauvre thême. Avant de sortir, elle se saisit de sa composition..... " Devines-tu dans quelle intention, Hélène?

— Sans doute, pour en corriger les fautes, papa.

— Tu vas voir. Arrivée dans son appartement, elle prit la plume, écrivit précipitamment quelques lignes, puis, joignant le thême à ce billet, elle envoya le tout à son oncle, en recommendant qu'on ne les lui remît qu'au moment où il se mettrait à table. Le négociant fut fort surpris de trouver les vers suivants :

" Lisez cette pièce ignorante,
Où ma plume si peu coulante
Ne fait voir que trop clairement
Pour vous parler sincèrement,

Que je ne suis pas un grand maître,
Hélas ! comment pourrais-je l'être ?"
Lorsque mon oncle me dit journellement,
Que je suis une étourdie de seize ans.

Françoise venant de lire la vie de Racine, se servit ainsi des mots du poète.

M. de Neuillant laissa s'écouler quelques heures pour que la faim et la solitude operassent un changement dans l'humeur de la jeune fille, ensuite il lui envoya la lettre suivante :

Françoise,

C'est me tourmenter inutilement que de chercher à instruire une personne qui doute de mes capacités ; je vous avertis donc de ne pas vous présenter dans mon cabinet, à moins que vous ne puissiez recevoir avec docilité les instructions que, dans votre intérêt seul, je vous donne. Quand une jeune fille n'a pas de dot, elle doit tout faire pour acquérir une bonne éducatiou.

J. E. de NEUILLANT.

La servante déposa cette lettre devant Françoise sans lui dire mot, comme le lui avait recommandé son maître ; cependant elle fut émue en l'aperçevant courbée sur la table dans une attitude de tristesse et de repentir. Elle en parla à M. de Neuillant, mais celui-ci ne s'en inquiéta guère, il voulait que la réflexion accomplît son œuvre.

L'exaltation de Françoise provenait d'une fierté momentanée, et elle ne tarda pas à regretter vivement de s'être conduite avec si peu de façon envers un oncle qui lui tenait lieu de père. Elle s'appliqua résolument à écrire un autre thème, qu'elle présenta à son oncle le lendemain, en lui faisant ses excuses si humblement, que les leçons recommencèrent le jour même, et depuis cette époque Françoise fut d'une docilité parfaite envers son excellent précepteur.

'"Celui qui sait est plus sûr de son avenir que celui qui possède," * disait le négociant, et Françoise par son aptitude aux travaux intellectuels secondait parfaitement ses vues.

Mais tout bonheur terrestre à son terme, et au bout de dix ans Françoise se trouva seule au monde, et avec un revenu si modique qu'il lui fournissait à peine le nécessaire.

— Théophile, interrompit Madame Mordante (qui devinant facilement pourquoi son frère s'était écarté dc l'histoire véritable de la marquise de Maintenon fit semblant d'ignorer qu'il s'agissais de cette femme célèbre) ce que je ne comprends pas, c'est que Françoise, qui faisait l'admiration de tout le monde, ait pu atteindre l'âge de vingt-cinq ans sans se marier..... n'y avait-il donc personne parmi ces gens d'élite qui eut pu pardonner à l'orpheline sa pauvreté, et accepter comme dédommagement son esprit et sa beauté?

— Une jeune fille ne se marie pas ordinairement sans dot; d'ailleurs le négociant montrait fort peu d'empressement d'établir sa nièce; au contraire, il disait souvent à sa femme: "Cela me désespérerait, Caroline, si notre muse se mariait à un industriel."† Cependant le bien-heureux jour ne tarda pas à arriver où notre héroine devint veritablement l'épouse d'un roi.

— Mon frère, vous terminez une histoire réelle d'une façon un peu brusque, comme vous êtes allé jusqu'ici pour amuser votre fille, voulez-vous continuer le récit pour faire plaisir à votre sœur?

— Et à votre frère aussi se hâta d'ajouter le capitaine; c'est chose intéressante et curieuse de suivre le developpement de ces intelligences qui suppléent à tout, comme disait madame la fée; assurément il n'y a qu'un père qui sache mêler si heureusement la féerie à la réalité.

— Nous vous tenons quitte de vos visites de fée, dit Madame Mordante.

— Comme vous voudrez, ma sæur.

— Mais que dira Françoise, dit le capitaine, si on lui dérobe

* Boiste. † L'Illustration.

sa mystérseuse amie? Non! non! je tiens obstinément à ce que la dame aux ailes blanches ne soit pas exilée de l'histoire.

Et les deux enfants de battre des mains, et de s'écrier: "Vive la belle fée!"

— Hélène, dit M. Seymour, lorsque l'hilarité générale fut un peu calmée, la fin de l'histoire est sans intérêt pour toi, tu peux aller jouer avec Annette. Mais par ses innocentes caresses la petite fille donna à entendre à son père qu'elle aimait mieux rester auprès de lui.

— Vous ne faîtes nulle mention de l'abbé mon frère, remarqua Madame Mordante.

— Oh non! dit le capitaine, le père se garde d'apprendre à ses enfants d'unir le printemps à l'hiver. N'importe M. de Neuillant est un brave homme, qui vaut bien le vieil abbé, "lequel n'avait à donner à son épouse en échange de son esprit de sa jeunesse et de sa beauté, qu'une très laide figure et une fortune excessivement bornée." *

— La misère avec sa main de fer, continua M. Seymour, courba la belle tête de cette jeune fille, mais que le voile du passé reste sur ce funeste sacrifice, et passons au moment où cet astre lumineux traversa l'horizon, et ne s'arrêta qu'au trône de St. Louis.

— Dans le nouveau ménage, reprit le capitaine, les revenus ne s'augmentaient pas autant que la joie; en se mariant l'abbé fut obligé de renoncer à son canonicat: tout infirme qu'il était, il se montrait un excellent précepteur pour sa jeune épouse, et ses instructions préparèrent pour ainsi dire son brillant avenir.

— Oui, répondit M. Seymour, les infirmités de l'abbé n'altérèrent pas sa gaîeté inépuisable; "aimable et bienveillant, il fut regretté de toutes ses conuaissances; en leur faisant ses adieux, il leur dit: Mes amis, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire. Il n'avait que cinquante ans

* Biographie Universelle.

lorsqu'il mourut, la folie du carnaval lui avait donné des infirmités prématurées."*

— Vous vous rappelez sans doute son épitaphe écrite par lui-même :

" Passant ! ne fais ici du bruit ;
Et garde bien qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.†

Allons, mon frère, voulez vous finir votre histoire.

— " Madame de Maintenon vivait pour le charme d'un siècle, où l'émulation générale semblait commander à chacun d'épuiser en quelque sorte ses facultés pour arriver à la perfection." ‡ Elle reconnaissait chaque jour combien le génie et les talents nous procurent de considération dans le monde. On briguait le privilége d'être admis dans sa société, laquelle était composée de personnes rénommées par leurs connaissances et les agréments de leur esprit.

" Depuis quelque temps elle avait inutilement fait présenter des placets au roi, quand elle obtint enfin le rétablissement d'une pension qu'avait eue son mari. Elle vint témoigner sa reconnaissance à Louis XIV., qui, joignant la grâce au bienfait, lui dit :

* Se trouvant au Mans avec trois de ses amis au temps du carnaval, ils voulaient prendre part aux mascarades : avec cette intention, ils s'enduisirent de miel, des pieds à la tête, et se roulèrent dans un grand lit de plumes, jusqu'à ce qu'ils parurent complètement *empennés.* Alors nos étourdis se mirent à parcourir la ville dans ce singulier équipage ; mais bientôt poursuivis, relancés, *déplumés,* ils n'eurent d'autre ressource, pour échapper aux outrages de la populace, que de sauter un pont et de cacher leur confusion au milieu des roseaux de la Sarthe : le froid les y saisit, et leur causa une maladie violente, à laquelle ils succombèrent. Scarron survécut seul ; il avait alors vingt-sept ans. Cette extravagance fut expiée par bien des douleurs ; elle le rendit, comme il le dit lui-même, *un raccourci de la misère humaine.*

† Biographie Universelle. ‡ Ségur.

'Madame, je vous ai fait attendre long-temps, mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.'

"Les sermons de Bourdaloue lui ayant fait une impression profonde, elle se mit sous la direction du sévère Abbé Gobelin. Celui-ci s'apercevant combien sa pénitente était recherchée dans la société, lui enjoignit de garder désormais le silence."* Elle lui obéit pendant quelque temps, enfin lasse d'être d'une inutilité au milieu du monde, elle envoya à son confesseur une lettre ainsi conçue :

Cher et révérend Père,

Je me suis conformée depuis quelques semaines à vos instructions ; mais hélas ! "je ne fais que bâiller et faire bâiller les autres, de sorte que je ne puis persister davantage dans cette abnégation." † Hier je me suis imposée une claustration de plusieurs heures pour réfléchir à vos enseignements, et j'ai fini par être d'un avis opposé au vôtre. Je ne saurais me résigner à croire que la charité consiste à nous rendre insupportables à tout le monde ; je vous envoie un discours qui m'a éclaircie sur un point sur lequel je soupçonne que vos idées, cher docteur, ne sont pas tout-à-fait justes..... pardonnez-moi cette franchise. Le texte est tiré de l'Evangile de St.-Luc : "Personne n'allume une chandelle pour la mettre dans un lieu caché ou sous un boisseau, mais on la met sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière." De peur que vous n'ayez pas le temps d'examiner l'écrit, j'insère les mots dont j'ai été le plus frappée.

Les pénitences qu'on inflige sur soi-même ne sont qu'une variante de l'orgueil. Les caractères simples et naturels se contentent des maux inévitables de l'humanité, les esprits bizarres et affectés se créent des surérogatoires.

Me fiant à votre charité chrétienne, je vous parle à cœur ouvert, et bien que nous envisagions les choses ici-bas sous des

* Biographie Universelle.

† Lettre de madame de Maintenon à l'Abbé Gobelin.

points de vue différents, je ne m'attends pas moins à vous voir dans ce beau royaume des cieux où les actions sont jugées moins rigoureusement que la pensée qui les inspire.

Je reste, avec des sentiments de respect profond,

Votre très dévouée,

Françoise d'Aubigné,

MARQUISE DE MAINTENON.

"Madame de Maintenon brilla à la cour de Louis XIV., comme une plante gracieuse dans un sol qui lui convient."* "Elle fit connaître au roi un pays tout nouveau, je veux dire le commerce de l'amitié et de la conversation, sans chicane et sans contrainte. Après leurs entretiens le monarque la quittait en disant: 'Celui qui n'a point éprouvé de l'amitié n'a point vécu.' Ou bien il se levait en frédonnant:

" 'Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.'

"Avec une gaieté franche et un enjouement naïf, la marquise avait une extrême réserve. Sa conversation était très variée, légère ou solide, suivant les circonstances, toujours pure dans les choses et dans les termes. Il fallait en effet que sa société eût quelque chose d'enchanteur, puisqu'elle pouvait encore charmer un monarque rassasié de grandeur et fatigué de lui-même.

"Une cabale se forma contre elle: on fesait remarquer à la reine combien était grande son influence sur l'esprit du roi. Mais tous les efforts de ses ennemis furent inutiles; la reine estimait Madame de Maintenon, elle disait hautement qu'elle n'avait jamais été si bien traitée du roi que depuis qu'elle était en faveur. Elle lui fit don de son portrait ce qui était pour la marquise une véritable distinction."†

" 'Madame de Maintenon à quarante-cinq ans n'avait perdu que la fleur de la jeunesse, qui était remplacée par un air

* Ségur. † Biographie Universelle.

de noblesse et de dignité imposant mais sans gêne ; encore avait-elle les yeux si vifs et si brillants, qu'on devinait ce qu'elle allait dire ; le sourire si juste qu'on savait, sans l'avoir entendu, ce qu'elle avait dit ; l'esprit le plus jeune du monde, sa beanté ne vieillissait point." *

"Deux ans après la mort de son épouse, Louis XIV. déclara ses dispositions. Son mariage avec Madame de Maintenon se fit au retour de Fontainebleau, en 1685, par le ministère de l'archevêque de Paris, en présence de Louvois et de trois autres témoins, dont l'un était le Jésuite Lachaise, confesseur du roi.

"Après cette époque, la marquise jouit dans le particulier des prérogatives appartenant à l'épouse du roi, mais en public elle ne prenait aucun rang ; non-seulement elle se reculait pour des femmes titrées, mais aussi pour les femmes d'une qualité distinguée : gardant soigneusement le silence sur son état, elle se montrait polie, affable, parlant comme une personne qui ne prétend à rien, qui ne montre rien, mais qui en impose fort.

" Mignard avait peint Madame de Maintenon en sainte Françoise romaine. Il demanda au roi s'il pouvait mettre au portrait un manteau doublé d'hermine, ce qui était la marque d'une haute dignité.

" ' Oui, répondit le roi ; ' Sainte Françoise le mérite bien.'

"Devenue l'épouse de Louis XIV., madame de Maintenon fut admise dans les secrets de l'état. Le roi travaillait chez elle avec ses ministres. Occupée de lecture ou de broderie, elle ne montra aucune envie de prendre part à leurs débats ; les plus grandes affaires étaient discutées et se décidaient en sa présence, souvent même le roi lui demandait son avis en ces termes : 'Qu'en pense votre solidité ?' ou s'il n'était pas d'accord avec son ministre, il disait, en se retournant vers son épouse : 'Consultons la raison.'

"Nulle vanité ne perçait à travers l'éloquence de la marquise,

* L'Abbé Millot.

l'amour-propre du monarque ne fut jamais blessé ! Une humilité franche se fit sentir à travers les expressions d'une âme élevée, et Louis s'abandonna à tout le charme de son improvisation, à toute la force de sa logique. Le temps n'avait pu la flétrir, les années ne la dépossédaient pas de son divin regard, et de tout ce qui permet au cœur de se refléter sur les traits.*

"Racine composa pour la maison de Saint-Cyr, quatre cantiques tirés de l'Ecriture-Sainte. Le roi les fit exécuter plusieurs fois devant lui; et la première fois qu'il entendit chanter ces paroles :

"Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

Il se tourna vers madame de Maintenon, en lui disant : 'Madame, voilà deux hommes que je connais bien.'" †

— Est-ce que la lettre à l'abbé Gobelin est authentique, demanda madame Mordante ?

— Oui, en partie ; maintenant, ma sœur, il ne tient qu'à vous de nous dire quelques traits de la vie de la marquise.

A cet appel, la dame fit le récit des brouilleries de madame de Maintenon avec madame de Montespan, cette femme altière à qui elle devait sa présentation au roi, mais comme ceci ne peut être que de peu d'intérêt au lecteur je le supprime. Au bout de quelque temps, Madame Mordante sortit emmenant les enfants avec elle.

— Alphonse, dit M. Seymour, voilà deux heures que vous vous promenez de long en large dans la chambre, il faut avoir de bonnes jambes pour cela.

* Biographie Universelle. † Vie de Racine.

— Excusez les mauvaises habitudes d'un marin, dit le capitaine, en s'asseyant de nouveau à côté de la cheminée, je suis tellement accoutumé à l'espace, à l'immensité que je m'ennuie des étroites limites d'un fauteuil. Tout-à-l'heure je me suis figuré être sur ma corvette, voguant sur la vaste étendue des mers, mais enfin je m'intéressais tant à ce qui ce passait autour de moi, que je ne pensais à autre chose qu'au moyen de vous enlever votre aimable enfant. Si j'ai fait semblant tout-à-l'heure, de me rendre aux arguments de ma belle-sœur, c'est qu'elle appartient à une classe de personnes avec lesquelles je ne raisonne jamais, parce qu'elles ne comprennent pas le raisonnement. C'est très simple ce qu'elle a dit d'Annette, elle est habile, sans doute, mais on cherche inutilement chez elle le cachet d'originalité qui est gravé sur le front d'Hélène. A mesure qu'elles grandissent le contraste entre les jeunes filles est plus apparent ; on aperçoit dans l'une les exagérations factices, dans l'autre la naïve éloquence d'une âme sensible.

— Ma sœur est parfois d'une grossièreté impardonnable envers Hélène. Hier, en m'approchant du salon, j'entendis madame Faucher, notre voisine, qui fesait des remarques sur la rare beauté de ma fille aînée. Jeanne se mit aussitôt à caresser Annette, qui était sur ses genoux : 'L'intelligence est une belle dot,' dit-elle, 'qui compense le manque des avantages physiques.' Je regardai Hélène dont les yeux se voilaient avec une expression si triste, que j'en fus ému.

— Que c'est mal de chercher à refroidir le cœur aimant d'un enfant, dit le bon capitaine, avec énergie.

— Hier, Hélène reçut une réprimande assez sévère de la part de sa tante pour sa brusquerie, ou plutôt pour une impétuosité momentanée ; ensuite, dans une longue tirade faite pour sermonner ma fille indirectement, Jeanne s'apprêta à faire un commentaire assez inintelligible à propos du savoir-vivre ; la pauvre petite souffrait évidemment du malaise qu'on éprouve quand on se

trouve l'objet de l'attention générale ; et je songeai à quelque moyen de terminer ses peines, lorsque notre bon ministre, M. Desmaret, entra.

— A la bonne heure, mon ami, lui dis-je, après que les salutations furent échangées ; voulez-vous nous éclaircir un peu au sujet du savoir-vivre ? Trouvez-vous cette qualité des plus essentielles ?

— C'est chose excellente, répondit M. Desmaret ; cependant, il faut convenir "qu'il importe bien moins que le savoir-mourir."* Je me réjouissais intérieurement de cette réponse apropos ; car vous savez combien il est desagréable d'écouter une personne s'extasiant sur une qualité dont elle est dans un denûment absolu. Quant à Hélène, elle se conforme passablement bien aux caprices de sa tante, seulement son dégoût se trahit de temps en temps par une certaine brusquerie, qui cependant n'altère pas la douceur et l'harmonie de son naturel aimant et expansif. Elle tient de la nature une imagination très sensible. Hier soir, selon mon habitude, je passai dans sa chambre avant de me coucher : elle dormait, mais l'expression de profonde tristesse répandue sur ses traits, me fit soupçonner que son sommeil fut accompagné d'un rêve pénible ; quelques paroles incohérentes lui échappèrent, mais je ne pouvais y attacher aucun sens. Après une bien longue attente, je saisis ces mots : 'Mon Dieu ! fais la revenir de son injustice, et inspire lui le désir de se reconcilier avec moi.' Ne pouvant me résoudre à la laisser en proie à ce sommeil agité, je me baissai vers elle, en disant ; 'Hélène, ma bien-aimée enfant !' Sa respiration s'arrêta, comme si l'oreille de son âme écoutait toujours. 'Hélène, ne reconnais-tu donc pas ma voix ?' lui dis-je encore. Elle se souleva sur son lit, les yeux entr'ouverts, on dirait qu'un écho mystérieux du passé flottait dans l'air ; un sourire passa sur ses lèvres : 'Ma mère ! c'est moi, dit-elle, entends tu, c'est ta fille qui t'appelle. Ah ! la voilà, ma mère, la voilà qui vient !'

* Boiste.

— Théophile, pourquoi n'envoyez-vous pas votre fille à un bon pensionnat: parmi de joyeuses compagnes, ses bonnes qualités se dévélopperaient, et elle perdrait la tendance à la mélancolie qui se trahit si souvent en elle.

— Cependant elle n'est pas mélancolique, le regard qui voile de temps en temps ses beaux traits est mieux exprimé par les vers du poète :

"And oft amidst the earnest game,
He stopped as if he music heard;
And heedless of his shouted name,
As of the carol of a bird,
Stood gazing on the empty air,
As if some dream were passing there."

"Tis strange how thought upon a child,
Will like a presence sometimes press;
And when his pulse is beating wild,
And life itself is in excess,
How in his heart will spring
A feeling whose mysterious thrall,
Is stronger, sweeter far than all;
And on its silent wing,
How with the clouds he'll float away,
As wandering and as lost as they!" *

Hélène s'intéresse déjà dans les ouvrages idéals et poétiques; aujourd'hui je la trouvai fort occupée des *Méditations de la Nuit;* mais je lui défendis un ouvrage qui ne ferait que remplir son cerveau d'idées lugubres.

— Vous avez raison, Théophile; il règne dans cette production une tristesse indicible, c'est un chant funèbre, capable d'écraser une âme jeune et sensible. Il me semble que les périls de la vie actuelle m'ont indisposé pour de tels ouvrages; ce n'est

* N. P. Willis.

point en s'extasiant sur le néant des choses humaines que l'homme est porté au bien ; je me rappelle que le poète affirme :

> "The spider's most attenuated thread
> Is cord, is cable, to man's tender tie
> On earthly bliss : it breaks at every breeze."

Combien cette idée est fausse et morbide !

— Et inimicale à cette courageuse persévérance essentielle pour l'accomplissement de nos devoirs, suggéra M. Seymour ; et prenant un livre de dessus la table, il lut ce qui suit :

"Edouard Young, poëte anglais, dont le talent ne semblait avoir de vocation bien décidée que pour la flatterie, ne se lassait pas de préconiser la puissance. Il ne se fit pas scrupule de louer le gouvernement de Walpole, un ministre qui était modèle de ces intriguants corrupteurs qui dominent un pays en achetant les faibles consciences, et en proscrivant les talents qu'ils n'ont pu acheter. Ses ridicules flagorneries procurèrent au poète deux cents livres sterlings de pension. Malgré ce zèle de flatterie, vraiment infatigable, il fallait que le docteur Young manquât de bonheur ou d'adresse, car il n'obtint pas dans l'Eglise Anglicane les dignités où son mérite et son talent de prédication auraient dû le conduire. En 1730, il fut seulement pourvu d'un rectorat assez modique, dans le comté de Hertford. La conception des *Méditations de la Nuit* a quelque chose d'original et de hardi, mais on y aperçoit souvent l'homme dont le talent est artificiel. La rêverie vaporeuse, l'emphase doctorale, nuisent aux accents de sa douleur. Il fatigue l'imagination plus qu'il ne l'attendrit : il vous fait éprouver une sorte de satiété dans la sympathie pour sa douleur. Il ne saisit pas le cœur, il ne vous entraîne pas sans distraction, et sans repos. Il excelle à peindre la destruction, à la suivre jusqu'à la dernière parcelle de notre être matériel. C'est le Bridaine de la poésie, il en a les saillies brusques et la trivialité. Des splendeurs du ciel, entrevues par

l'espérance chrétienne, il vous jette, par des allégories familières, dans ce que les misères de la vie ont de plus tristement grotesques. Il bouffonne sur les tombeaux, comme Shakespeare. Tout cela fait un bizarre mélange, mais qui surprend et attache l'âme. Cependant Young n'est pas un bon modèle, il a lui-même trop d'artifice. Enflammé par son sujet, il s'élança dans les profondeurs de l'éternité, mais son enthusiasme refroidi, il s'abaissa au-dessous du niveau de l'humanité. En voulant enchérir sur lui on tombe dans une monotonie sépulcrale, qui est le *spleen* de la littérature, et qui, en desséchant l'imagination et le goût, se termine par une espèce de suicide. Rien de plus vrai que les parallèles où Chateaubriand montre par l'exemple de Virgile, de Bossuet, de Rousseau, ce qui manque de vraie douleur à la muse du vieux prêtre anglais, dont les lamentations sur la vie humaine trahissent trop le regret de l'ambition trompée."*

* Biographie Universelle, tome 51.

X.

PROMENADES AU CLAIR DE LA LUNE.

"Ah! man can never tell,
How much of all that's blest above,
Within his lowly heart may dwell,
Till he has learnt to love!
I never felt how passing fair
The works of all creation were,
I never saw sweet visions there,
Till when I read as in a book
One name on every bower and bough,
One name so blest—but why that look?
Thank Heaven, I read it now!

My eyelid trembled then,
But 'twas the night wind hurrying by,
It was the shower that swept the glen
In passing, dimmed my eye!
What should I weep for? the thought past
A heaven on earth can never last.....
Farewell! I see yon threatening haze,
Is gathering slowly on our sight;
I do not fear your steady gaze,
But the beclouded night!
R. B. S.

"Viele Wasser nicht mögen die liebe auslöschen, noch die Ströme ersaufen. Wenn einer alles Gut in seinem Hause um die Liebe geben wollte, so gälte es alles nichts." HOHELIEBE, viii. 7.

M. de Macis gagnait de jour en jour l'estime et l'amitié du colonel, sa clientèle augmentait rapidement, ce qui entraînait de

longues courses, et un travail assidu. Hélène souffrait d'autant plus de ces absences qu'elle éprouvait parfois un malaise général dont elle ne pouvait se rendre compte; un sentiment d'apathie l'avait gagnée insensiblement, elle ne trouvait plus dans la lecture et la musique les mêmes jouissances qu'autrefois.

Un jour, en s'approchant du salon, M. de Macis entendit son enfant, qui disait: "Chère maman, vous êtes toujours si triste, et vous ne jouez pas comme autrefois avec votre petite Hélène." En regardant à travers la porte entrebâillée, une scène inattendue s'offrit à sa vue. En s'aidant d'un tabouret et d'une chaise, la petite Hélène avait grimpé jusqu'à la cîme du grand fauteuil où était assise sa mère; s'appuyant d'une main sur la cheminée, elle se penchait au-dessus de l'épaule de madame de Macis, cherchant vainement à s'attirer son attention.

Le médecin s'avança avec précaution, s'apercevant qu'au plus léger mouvement que ferait sa femme, l'enfant serait exposée à une chute dangereuse. A l'approche de son mari, Hélène sortit brusquement de sa rêverie, mais la petite était déjà en sûrété dans les bras de son père.

— Est-ce que notre enfant ne vaut pas la peine que vous y fassiez quelque attention? dit M. de Macis.

Une teinte rosée nuança les joues de la jeune femme, mais elle ne répondit pas.

— Hélène..... reprit M. de Macis, en s'asseyant à côté de son épouse, tandis que l'enfant faisait à son père un collier de ses deux bras, temoignant par ses douces caresses qu'elle aussi était sensible à la joie que le retour du médecin occasionait toujours.... je quitte à l'instant madame Boviliers.

— Ah! vraiment! je me rappelle son air distingué et sa parfaite élégance. Combien de fois j'ai désiré la compter au nombre de mes amies.

— La douceur de son caractère et l'ordre qui règne dans sa maison, lui concilient la bienveillance et l'admiration de tous ceux qui ont le bonheur de la connaître. Ce matin, mes fonctions

de médecin finies, je m'adressai à la jeune Agathe, sa fille, qui était occupée à broder auprès de la fenêtre ; je m'informai de son école, et de ses progrès dans ses études. Enfin, l'ayant embarrassée à propos d'une question d'histoire, madame Boviliers répondit pour elle ; Agathe contredit aussitôt sa mère. Je ne pus y tenir davantage. 'Mademoiselle,' lui dis-je, 'Madame votre mère a parfaitement raison, et pour une jeune fille de treize ans, je vous trouve assez ignorante. Elle devint très rouge, et sortit fort en colère. Alors j'allais m'excuser auprès de ma cliente : 'Vous n'avez pas besoin d'excuse, cher docteur,' dit-elle en m'interrompant, 'Agathe est bien changée depuis qu'elle est allée en pension, et je regrette infiniment qu'elle m'ait jamais quittée.'—En effet, ajouta M. de Macis, l'instruction n'est rien sans cette éducation soignée qui donne à l'intelligence un developpement heureux. En tout cas il n'y a rien de pire que de voir la jeunesse se vanter des connaissances que leurs parents ne possèdent pas.

— Cependant, si ceux-ci sont ignorants, c'est leur faute.

— Ah ! d'accord ! Hélène, il me semble avoir remarqué que tu ne t'intéresses pas maintenant autant à la lecture qu'autrefois, et que la composition aussi a perdu ses attraits ; je serai si charmé de voir encore un joli roman sortir de ta plume..... Veux-tu que je te donne un sujet ? tiens, regarde cette belle gravure, ne trouves-tu pas que ces personnages inspirent les plus belles idées ?

— Je le ferais volontiers, si j'avais la certitude de pouvoir réussir.

— Ne t'inquiète pas du succès, je le garantis, dit M. de Macis, qui, fatigué du travail de la journée, était à demi-couché sur le canapé. Hélène s'approcha de lui, et il s'ensuivit une de ces douces causeries inconnues chez les Anglais, comme un écrivain français nous l'assure.* Qu'il me pardonne si je suis d'une opinion différente ; la pensée est expansive, libre et ailée,

* Dumas.

en tout pays et en tout lieu, où les cœurs sont liés par la chaîne invisible de l'affection.

— Que je suis paresseux ! et j'ai des lettres à écrire qui ne doivent pas souffrir de retard ! dit enfin le médecin, en se levant avec un mauvais gré manifeste.

Tandis que son époux écrivait, Hélène travailla à une robe qu'elle brodait pour son enfant ; et pendant deux heures, ils parlèrent peu, mais assis à la même table, ils s'entendaient d'un mot, d'un regard.

— Voilà ma correspondence terminée, dit M. de Macis, au moment où neuf heures sonnèrent : Hélène, Morphée à déjà étendu son manteau sur l'univers, l'aspect et la fraîcheur de la nuit nous invitent à sortir..... Viens.

— Volontiers.

— Ils descendirent le perron, et pendant quelques instants ils s'abandonnèrent au sentiment de recueillement profond, que leur inspirait l'enchanteresse beauté de cette nuit délicieuse, que Phœbé au sein de l'azure étoilé, animait de sa vive et ondoyante lumière.

— Ah ! si tout le monde était aussi heureux que moi ! dit Hélène.

— Si chacun avait mon bonheur, reprit M. de Macis, les rois de la terre ne feraient pas tant de tort à leur souveraineté. A propos, chère Hélène, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Aujourd'hui, dans la salle des officiers, on a beaucoup loué les *Veillées de Méridor ;* cette circonstance m'a inspiré le désir que tu écrives une autre histoire : ton esprit ainsi occupé, te prémunira contre l'ennui pendant mes fréquentes excursions. D'ailleurs, tes dispositions littéraires je les connais, et à la fin de l'année nous ferons un livre de ces petits contes.

— Quel titre lui donnerons-nous ?

— *Le Château de Soissons*, suite des *Veillées de Méridor.* La famille de Soissons est composée de plusieurs membres ; le premier du mois on a une veillée, où chacun produit le travail

des semaines précédentes; les efforts les moins heureux seront attribués aux enfants, les meilleurs morceaux seront censés émaner du chef de la famille, dont le conte finit toujours la veillée.

— Charles, c'est une excellente idée !

— Trouves-tu que j'aie jamais une idée qui n'est pas excellente ?

— Une bonne épouse ne doit jamais contredire son époux. Est-ce qu'il m'est permis de demander ce qu'on a dit de mon ouvrage ?

— L'un dit: 'C'est un charmant livre'; un autre: 'Il y a dans les *Veillées de Méridor* une simplicité noble et intéressante.' Enfin, tout le monde en parla favorablement.

— Eh bien ! cela me récompense de mon travail; tu ne peux te figurer quel grand changement s'opéra en moi après que je me fus livrée à la composition.

— En bien ou en mal, Hélène ?

— Je dirais en bien, mais ma tante jugea autrement; elle se plaignit à mon père de ce que, entraînée par mon livre, je ne respectais ni les habitudes de la famille, ni les convenances de la soeiété. Il me semble que mon grand tort auprès d'elle était, que ce travail sérieux en occupant ma pensée, me rendait moins sensible à sa conduite grossière. Lorsque ma tante affirmait que le noir était blanc, j'avais l'habitude de lui répondre: 'Ah ! vraiment !' Mais à mesure que mon ouvrage prenait de l'étendue, je m'assujettissais plus difficilement aux caprices des esprits bornés; cependant, mon père jouait si admirablement le rôle de pacificateur, qu'il arrivait rarement que la paix de son intérieur fut altérée.' 'Hélène,' me dit-il un jour, 'ne lutte pas contre cet avancement progressif qui est l'invincible nécessité d'un esprit tel que le tien; chacun a eu besoin de temps à autre de l'indulgence de ses semblables, il faut donc leur accorder la sienne ! te voilà à l'aurore de la vie ! sois indulgente envers une parente qui touche à son déclin. Souviens-toi des paroles de l'Evangile:

"Nulle maison divisée contre elle-même ne saurait subsister." Les foyers où la discorde a jeté sa pomme ressemblent à "ces fragiles vaisseaux qui se servent comme d'écueils les uns aux autres pour se briser ensemble, et pour périr d'un commun naufrage."* Quand même l'intérieur d'une famille est troublée par les défiances, par l'antipathie, on doit encore conserver les dehors paisibles.

'Le genre humain marche pas à pas vers sa perfection; chaque siècle produit une récolte de lumière, dont il aura à rendre compte à la Suprême Intelligence; ainsi, ne permets pas que ta jeune raison cède aux faiblesses d'une génération qui la précède.'

En présence de mon père, madame Mordante dissimulait si bien son humeur et ses caprices, qu'il n'avait pas la moindre idée des humiliantes agressions que je subissais de sa part. Un jour que je me trouvai d'un avis contraire à ma tante, et que je soutenai mon opinion avec beaucoup de chaleur, elle prit sur elle-même de s'en plaindre à son frère. J'ignore ce qu'elle eût pu lui dire, mais quelques instants après, mon père me fit avertir de passer chez lui; je me rendis dans son cabinet, et il s'adressa à moi avec tant de sévérité, que je le quittai toute bouleversée; je ne pouvais croire qu'il fût de bonne foi; il y avait une incohérence dans ses idées qui portait à croire qu'il était secrètement d'un avis contraire à l'opinion qu'il soutenait avec plus d'entêtement que de raison. Cependant, sachant que je n'avais pas mérité que mon père fut si fort en colère contre moi, je cherchai à dissiper mon chagrin en m'appliquant de nouveau à mon écriture, mais la lutte qui se passait en moi, me rendit tout-à-fait malade. Après un sommeil pénible et agité, je m'eveillai le lendemain avec une forte migraine. Ma première pensée fut une fervente prière que Dieu m'accordât le temps de finir mon livre: j'imaginai que ce serait pour moi un bon souvenir dans l'éternité. Entrant à ce moment, mon père entendit ce vœux. Inquiet de me voir

* Fléchier.

si indisposée, il fit venir le médecin, qui le rassura bientôt à mon égard. Instruit par mon père de la supplication qui m'était échappée: " Je trouve cette idée-là fort amusante," dit-il, en riant, " car je suis persuadé que vous tourmenterez encore votre famille pendant bien des années." Ensuite, il parla favorablement des *Veillées de Méridor*, dont il avait vu quelques chapitres.

"Ma nièce a adroitement imité les autres écrivains," dit madame Mordante ; "ses écrits démontrent une étude attentive, rien de plus. Hélène n'a point de talent."

Il me semble que M. Somerville soupçonna ce qu'il y avait de fâcheux dans mes relations avec ma tante, car en sortant, il se retourna vers mon père : " Veillez sur elle," dit-il, " ne la quittez pas, ou la plume fera toujours sa besogne, ce que je ne désire pas." Ayant dit ces mots, il sortit, accompagné de Madame Mordante, qui, selon une habitude qui la distinguait, le reconduisit jusqu'à la porte. Quelques instants après le capitaine entra, il s'informa de ma santé avec une tendre inquiétude, puis il s'assit en face de mon père, qui, levant les yeux de dessus son livre, lui dit : Quelle idée admirable ! "La vertu perd de son anréole lorsqu'elle cesse d'être pitoyable envers les cœurs qui souffrent."*

— J'espère que mon état de marin ne m'a pas endurci le cœur, répondit mon oncle, mais je ne me sens point compâtissant pour ceux qui subissent les conséquences de leur propre méchanceté, sans en ressentir un regret salutaire. Il y a une miséricorde intempestive, qui entraîne une foule de maux, comme dit le poète :

"Mercy is not itself that often looks so ;
Pardon is still the nurse of second woe."†

"Fear, and not love, begets this penitence !
Forget to pity him, lest thy pity prove,
A serpent that will sting thee to the heart." ‡

— Alphonse, dit mon père, vous prononcez ces mots avec

* Dumas. † Measure for Measure. ‡ Richard II.

une emphase, qui fait croire que vous n'auriez pas loin à aller pour en faire l'application.

— Pas plus loin que mon beau-frère, dit mon oncle tranquillement.

— Allons! parlez-moi à cœur ouvert; si je ne me rends pas â votre conseil, je vous remercierai du moins de votre franchise.

— Soit; pourquoi retenir auprès de vous une personne qui ne peut figurer dans aucune société sans y porter le trouble et l'ennui? Congédiez votre sœur et tout le monde s'en trouvera bien.

— Ses soins sont partagés entre mes filles avec bien de l'inégalité, mais elle ne manque pas d'égards pour moi.

— Sans doute; il y va de son intérêt.

— D'accord; mais si l'enfant qui me reste se marie, je serai sans fille, sans épouse, sans sœur; je serai seul, ce qui ne convient pas à mon humeur; ainsi me rappelant la réponse du Renard à l'Hirondelle, j'aime mieux supporter avec patience un petit mal présent, que de m'exposer à un plus grand.

En disant ces mots, mon père se leva en engageant mon oncle à l'accompagner à l'écurie pour voir le beau cheval qu'il venait d'acheter. 'Hélène,' me dit le capitaine, en s'approchant du canapé, 'te trouves-tu en état de remplir à Roseville les fonctions de ménagère?' Voyant que je gardais le silence, il se retourna vers mon père: 'Est-ce que par hasard il existe quelque autre pré-occupation,' dit-il. 'Je n'en sais rien,' dit mon père, les jeunes filles se décident difficilement à avouer leurs sentiments sur ce point, leur pensée n'est pas comme la vision du prophète, écrite lisiblement sur des tablettes, afin qu'on la lise couramment.

Ils sorterent; le capitaine ayant d'admirer la nouvelle acquisition; engagea son beau-frère à faire une promenade dans le parc, et là, l'entretien commencé dans le salon fut renouvelé.

C'était chose curieuse de considérer ces deux hommes se promenant dans les grandes allies du parc. D'abord l'homme contemplatif qui avait passé sa vie à faire des réflexions philoso-

phiques, et qui se trouvait également content de son sort et de lui-même ; toujours calme, toujours riant, toujours incrédule à l'existence du mal : contraste frappant avec le brave marin, qui fumait son cigare, en marchant à son côté. L'air calme et résolu du dernier, rendait témoignage à une vie passée au milieu de tout ce qu'il y a de noble et de grand dans les œuvres de la création, un esprit familiarisé au péril, une âme fortifiée et ennoblie par des dangers inséparables de son état, et surmontés par la force irrésistible d'un courage à toute épreuve.

— Théophile, vous savez qu'il me plaît infiniment d'errer dans le domaine des allégories, et pour que nous ne nous échauffions pas trop dans le sujet en question, convenons de nous servir de fable pour exprimer notre pensée.

— D'accord.

— Il y a quelques jours j'eus une vive discussion avec votre aimable sœur, dans laquelle je ne la menageai pas. L'entretien, entamé par elle, avait rapport à vos filles ; elle contrastait, ce qu'il lui plaisait à appeler, la rusticité revoltante d'Hélène avec les façons douces et prévenantes de sa sœur ; je l'écoutai avec une patience qui vous aurait étonné ; enfin, je l'engageai à prêter attention à une ancienne fable :

" De tous les animaux que j'aie jamais connus," dit un faucon à un poulet, " vous êtes certainement le plus ingrat." " Quelle ingratitude," demanda le dernier, " avez-vous jamais observée en moi ? " " Peut-il y en avoir une plus grande que celle dont vous êtes coupable à l'égard des hommes ? Pendant le jour, ils vous nourrissent des grains ; pendant la nuit, ils vous donnent une place convenable où vous pouvez vous jucher, et où vous êtes à l'abri des injures du temps : malgré tous ces soins, quand ils veulent vous attraper, vous oubliez toutes leurs bontés à votre égard, et vous vous efforcez lâchement d'échapper aux mains de ceux qui vous nourrissent et qui vous logent ; c'est ce que je ne fais jamais, moi qui suis une créature sauvage, un oiseau de proie, et qui ne leur ai aucune obligation. Aux moindres caresses

qu'ils me font, je m'apprivoise, je me laisse prendre, et je mange dans leurs mains." "Tout ce que vous dites est très vrai; mais je vois que vous ne savez pas la raison qui me fait fuir. Vous n'avez jamais vu de faucon en broche: mais moi, j'y ai vu mille poulets."*

— Mon frère, vous faites là un vrai tableau de ce qui s'est passé. Annette, complice des grossièretés qu Hélène recevait sans cesse, n'ent pas honte de lui reprocher un jour son manque d'égards pour sa tante.

— Voilà qui est plaisant! elle qui a cinq années de moins.

— Pauvre Hélène! elle fit à sa sœur une réponse encore plus douce que celle du poulet au faucon; sans rien dire du chagrin que lui causait naturellement la préference marquée de sa tante pour Annette, elle se défendit avec une fable, vraie à certains égards, mais assez humiliante: "Notre tante te chérit Annette," dit-elle, "et les attentions qui lui sont agréables de ta part, de la mienne seraient importunes, et le triste sort de l'âne deviendrait mon partage, si je l'accablais des soins prévenants qu'elle aime à recevoir de toi." Et au désir de sa sœur, elle commença ainsi:

"Gardez-vous de ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.

Comment! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monsieur, avec Madame;
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé:
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,

* Perrin.

Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
  Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non, sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton ! *
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
  Ainsi fini la comédie." †

Malgré sa gaîté franche, Hélène entretient des principes très sévères sur les devoirs qu'elle s'impose ; il me semble qu'elle s'est fait une régle de ne jamais proférer une plainte.

— Il est vrai que je n'en ai jamais entendu sortir de sa bouche.

— Non ; elle cache soigneusement au fond de son cœur, tout sujet de mecontentement, partageant à son insu la croyance d'Epictête : " C'est commencer à être sage, dit ce philosophe, de n'accuser que soi de ses malheurs ; mais c'est l'être au plus haut degré, de n'en accuser ni soi ni les autres. ‡ Son amie Elise, qui est d'une humeur vivace, voulait l'exciter un jour à se venger d'une grossièrté que sa tante venait de lui faire. ' Cela ne vaut pas la peine, chère Elise,' dit-elle. Hélène, avec une adresse parfaite, sait changer en plaisanteries les remarques qui pourraient entamer les entretiens fâcheux ; et ses propos sont si joyeux, qu'ils ne manquent jamais d'exciter la bruyante hilarité de l'assistance; madame Mordante seule garde le sérieux, tandis que tout le monde rit aux éclats....parfois ma sœur aussi se fait entrer en jubilation, quoiqu'il soit facile de s'apercevoir qu'elle se déride bien malgré elle. Lorsqu' Hélène répond à des remarques peu gracieuses par des plaisanteries, sa tante la quitte en disant : ' Hélène, vous êtes insupportable avec vos humeurs noires, quand donc vous en débarrasserez-vous ? '

* Le valet d'écurie, armé d'un bâton, chargé de corriger l'âne. Cette burlesque dénomination est prise de Rabelais.

† La Fontaine, iv. v.

‡ Biographie Universelle.

— Elle-même, elle vit moralement dans d'épaisses ténêbres, et elle ne permet pas à Hélène un moment d'humeur noire. J'ai été fort souvent présent, lorsqu'Hélène *improvise ses romans;* quelle folle explosion de gaîté se faisait entendre partout, je m'en divertissais de bon cœur.

— Dans une occasion, je fus obligé de sermoner Hélène de ce qu'elle se laissait aller trop loin dans ces essors de fantaisie : Ne comprenez vous pas, mon cher père, dit-elle, que les impossibilités n'admettent pas de replique, c'est par ces extravagances seules que je puis me soustraire aux méchancetés de ma tante, méchancetés qui, sans ce palliatif, me tueraient à petit feu.

— Qu'est-ce qui les a mis si mal ensemble demanda le Capitaine?

— Helas! je n'en sais rien.

— Au moral, aussi bien qu'an physique, la lumière a beau luire dans les ténêbres, les ténêbres sont incapables de la recevoir. Je m'imagiue que votre sœur est de ces génies factieux qui trouvent un méchant plaisir à exciter les soupçons et la jalousie dans le cœur d'un autre..... la pauvre petite Hélène, je m'imagine la voir à huit ans cherchant par sa douceur, et par ses prevenances à s'attirer une partie des bons égards de sa tante. Hélas! elle était trop jeune pour savoir qu'il y a certaines gens qu'on ne peut jamais satisfaire, et pour qui le blâme et le ridicule sont à la fois distraction et métier: ce qui nous est enseigné par Esope. "Momus," dit-il, "trouvait à contre-faire et à désapprouver dans tout ce qui se présentait à sa vue : enfin, Jupiter lui envoya sa fille, curieux de savoir quel accueil la belle Vénus recevrait de la part du dieu maussade. Momus, frappé de sa resplendissante beauté, se gardait de laisser échapper aucnn signe d'admiration: "Avertissez votre père," lui dit-il, en la voyant prête à sortir, "que *vos pantoufles font trop de bruit....*" Théophile, puisque les choses sont telles que vous venez de me les représenter, reprit le capitaine, après un assez long silence, pourquoi garder auprès de vous un fauconnier tel que madame Mordante. Tout

autre personne que vous, serait charmé de se voir maître absolu de son intérieur, et aurait bien garde de se livrer de nouveau à la perversité d'un sexe que La Fontaine, avec son originalité naïve, a exposée d'une façon si plaisante dans sa fable de *La Femme Noyée.** Cependant je ne vous ai pas fait part de la

* "Je ne suis pas de ceux qui disent : 'Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.'
Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort deplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.

Il arriva que sur les bords,
Du fleuve auteur de sa disgrâce,
Des gens se promenaient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un deux ; mais cherchez-la plus bas :
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas ;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aurait fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contradisante,
Je ne sais s'il avait raison ;
Mais, que cette humeur soit ou non
Le defaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà."

moitié du tas de griefs contre "*La belle étoile de votre ciel de bonheur*," comme il vous plaisait autrefois d'appeler Hélène. D'abord elle m'asssura qu'elle était d'une humeur sauvage et impérieuse. — Je ne l'ai jamais trouvée telle, madame, lui répondis-je ; si vous voulez vous donner la peine de regarder dans l'évangile de S. Matthieu,* vous verrez que les Saintes Ecritures autorisent et même conseillent une grande reserve, une fière retenue envers ceux qui ne partageant pas nos sentiments, ne sauraient déconnir les ressorts secrets, ni comprendre les principes purs et intimes qui gouvernent nos actions : aussi, dans le chant du roi d'Israël, où il parle de la conduite observée envers les hommes par l'Etre haut et élevé qui habite l'éternité, le Psalmiste s'exprime ainsi : "Tu es pur avec celui qui est pur, et avec l'homme qui as de l'integrité, tu agis avec intégrité, mais tu luttes fortement contre le pervers." Ensuite, madame Mordante ne se fit pas scrupule de dire qu'Hélène était d'un esprit sombre et dissimulé. Une telle accusation m'étonne, madame, lui répondis-je, car tout le monde admire son caractère expansif, sa parfaite franchise, et le doux abandon de son heureux naturel ; il est possible que dans certaines occasions elle ait trouvé nécessaire d'imiter la conduite du coq d'Esope.

"Frère," dit un renard de bon appétit à un vieux coq perché sur les branches d'un chêne, "nous ne sommes plus ennemis : je viens t'annoncer une paix générale ; descends vîte que je t'embrasse." "Ami," répondit le coq, "je ne pouvais jamais apprendre une nouvelle plus agréable ; mais attends un petit moment ; je vois deux lévriers qui viennent nous apporter la publication de la paix ; ils vont vîte, et ils seront ici dans un instant : j'attendrai leur arrivée, afin que nous puissions tous quatre nous embrasser, et nous réjouir de la bonne nouvelle."

* Ne donnez point les choses saintes aux chiens, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se tournant, ils ne vous déchirent.

"Votre très humble serviteur," dit le renard, "adieu; je ne peux rester plus long-temps, une autre fois nous nous réjouirons du succès de cette affaire." L'hypocrite aussitôt s'enfuit très mécontent de son stratagême, et notre vieux coq se mit à battre des aîles, et à chanter en derision de l'imposteur.

"Il est bon de savoir repousser la ruse par la ruse, et de se méfier des insinuations de ceux qui se sont déjà distingués par leur manque de bonne foi et d'honnêteté."*

Votre sœur fit semblant de ne pas comprendre ce language allégorique, probablement il ne lui convint pas de se brouiller avec le beau-frère de son hôte. Elle se plaignit aussi de ce qu'Hélène se souciait fort peu de ses instructions, et se montrait fort insensible aux soins qu'elle lui prodiguait. Madame, lui repondis-je, on affaiblit l'impression des leçons toutes sages qu'elles puissent être, si on les dément soi-même par des mœurs opposées, outre cela il y a des services équivoques qui ne demandent pas de reconnaissance. Alors je la priai de faire attention à la fable suivante:

Un cerf, vivement poursuivi par un chasseur, arriva, presque hors d'haleine, auprès d'une ferme; le fermier était devant la porte. L'animal saisi de peur, le pria, les larmes aux yeux, d'avoir pitié de lui, et de lui permettre de se cacher dans un coin de sa cour. Le fermier le lui permit, et s'engagea sur sa parole d'honneur à ne le point découvrir. Le chasseur parut quelques moments après, et demanda au fermier s'il n'avait pas vu un cerf? "Non," répondit-il, "il n'a pas passé par ici, je vous assure;" en même temps il indiqua, du doigt, la place où le timide animal était caché. Le chasseur, occupé de sa chasse, ne prit pas garde au signe, et s'en alla. Aussitôt qu'il fut parti, le cerf s'enfuit sans rien dire. "Holà! ho!" cria le fermier, "où courez-vous si vîte? Est-ce là votre remercîment du réfuge que

* Perrin.

je vous ai accordé?" "Oui," dit le cerf: "si votre main avait été aussi honnête que votre langue, je n'aurais certainement pas manqué de vous remercier; mais tout le remercîment que mérite un homme à deux visages, c'est l'indignation et le mépris." *

Enfin, s'apercevant que je ne ferai pas du tout son affaire, la dame s'en alla en murmurant. Je me figure qu'elle proférait la même plainte que faisait le roi de Moab au prophète: "Je t'avais pris pour maudire mes ennemis, et voici tu les as expressément bénis." Aux esprits inquiets et remuants tels que madame Mordante, il n'y a qu'une réponse à faire, et celle-ci est comprise dans une des fables de La Fontaine.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au ciel exposé,
  Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillard, tout étaient descendus:
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
  Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
  Aussitôt que le char chemine,
  Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
  La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

* Perrin.

Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

Une fois j'entendis une comparaison excellente faite entre ceux qui s'occupent de rien, et ceux qui s'occupent de bagatelles; ceux-ci sont sans cesse à trotter autour de nous d'un air affairé, ceux là achèvent leur vie en tournant dans le même cercle d'habitudes paisibles, contents de vivre à petit bruit dans le monde, ils ont la vertu de ne pas troubler le repos des autres; malheureusement ta sœur ignore cette vertu, elle est une frappante illustration de l'axiome: Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent incapables des grandes.

— Alphonse, c'est toujours avec plaisir que j'écoute votre langage allégorique, dit M. Seymour, après un silence; mais avant que je puisse me resoudre à congédier ma sœur, il faut me prouver que ma chère fille a des torts graves à lui reprocher; il se peut qu'Annette ait reçu quelque injure, il me semble que son naturel a été un peu altéré par la faiblesse et l'aveuglement de sa tante, mais la sévérité de ma sœur envers Hélène a été pour elle, une sauve-garde du danger qu'elle aurait pu recevoir de la trop grande indulgence du colonel et de moi-même, si vous le voulez. J'ai foi dans la pureté inaltérable, dans la force

irrésistible de la vérité, sa domination est toute-puissante, comme la Source dont elle a tiré son origine; la douleur et le gémissement ne peuvent long-temps supporter l'éblouissante clarté de son divin regard: La verité peut se cacher momentanément, mais elle revient à la longue avec un chant de triomphe, le front couronné une allégresse éternelle. Imaginez-vous donc que notre bien-aimée Hélène est le petit ruisseau de la fable suivante:

Le ruisseau dans son voyage
Par un rocher escarpé,
Voyant son chemin coupé,
Lui dit: " Faites-moi passage,
Veuillez un peu vous ranger."
L'insensible personnage
Ne daignait pas se bouger,
Au contraire, il le repousse;
" Petite source d'eau douce,"
Lui dit-il, " c'est bien pour vous,
Que j'irai quitter ma place;
Moi, qui des mers en courroux,
Cent fois bravai la menace."
Le ruisseau, sans se fâcher,
Avec constance et courage,
Creuse, mine le rocher,
Et s'obstinant à l'ouvrage,
Il fait tant, qu'il vient à bout
De se frayer un passage.
Persévérance obtient tout.

Alphonse, je ne suis pas jeune, et l'expérience de ma vie m'enseigne que les plus doux moyens sont les plus efficaces.

— Mais il n'est pas question de cela maintenant, repartit le capitaine; lorsqu'il s'agit d'un caractère tel que celui d'Hélène, les doux moyens sont les plus efficaces et les meilleurs, mais.....

— Alphonse, écoutez une fable, dit M. Seymour, en interrompant le capitaine :

Borée et le Soleil virent un voyageur
    Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il plut, le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris
    Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
"Celui-ci," dit le Vent, "prétend avoir pourvu
A tous les accidents : mais il n'a pas prévu
    Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
    Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plait-il de l'avoir ? Eh bien ! gageons nous deux,
    Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
    Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
    Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais,* fait périr maint bateau :
    Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
    Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;

* Davantage, du mot Latin *magis*.

Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras* fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

— Et à mon tour, dit le capitaine Durand, je vous rapporterai une fable moins poétique que la vôtre, mais bien plus à-propos pour cette occasion, et vous ne sauriez mieux faire que de suivre l'exemple du paysan de mon histoire.

Esope raconte qu'un villageois trouva dans une haie une couleuvre presque morte de froid. Touché de compassion, il la prend, l'emporte chez lui, et l'étend le long du feu. A peine l'animal engourdi sent-il la chaleur, qu'il lève la tête, se replie, et s'élance sur les enfants de son bienfaiteur. "Oh! oh! est-ce là ma récompense?" dit le manant. "Ingrate! tu mourras." A ces mots, il prend une bêche et assomme la bête.

— "*Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin,*"† répondit M. Seymour, en s'abandonnant à une hilarité qui fut partagée par le capitaine; mais, mon cher frère, avez-vous mûrement réfléchi aux suites d'une pareille aventure: la loi couvre de son égide tutélaire les justes et les injustes, vous auriez beau garantir la pureté de mes intentions, je n'en aurais pas moins subir le supplice de mon forfait.

— Théophile, vous envisagez la chose d'une façon plus plaisante, que je ne suis disposé à le faire; parbleu! poursuivit le

* Le *balandras* ou *balandrum* était une sorte de manteau.

† Le Meunier de Sans-Souci.

capitaine avec une énergie croissante, elle ne possède pas méme la reconnaissance équivoque du loup d'Esope.*

— Alphonse, je n'ai qu'un seul reproche à faire à ma sœur, c'est qu'elle se montre insensible à l'extrême douceur, et à la bonté ingénue que respirent à la fois la physionomie et le langage de mon Hélène, mais au point où nous en sommes, ce serait peu chrétien, sitôt que ces enfants ont grandi, de congédier la parente qni les a élevées.

— En effet, il y a des liaisons qui sont assez diffciles à rompre, raison de plus pour ne pas les former sans y réfléchir mûrement. Comme le roi d'Israël au fils de Réchab, il faut trouver moyen de nous assurer si le cœur de notre ami est aussi droit envers nous que notre cœur l'est envers lui. Théophile, il me semble que vous ne partagez pas cordialemeut mon dégoût pour l'affectation et l'hypocrisie, je fais peu de cas des amis de nom, il faut que les miens soient de fait et de cœur. Si une fièvre contagieuse répandait au sein de votre famille son influence pestiférée, madame Mordante se sauverait au plus vîte, pour se présenter impudemment aussitôt que le danger serait passé. L'effronterie et le manque

* Un loup trés affamé, avait avalé trop goulument un quartier d'agneau : un petit os pointu était resté dans sa gorge ; par malheur, il ne pouvait pas crier au secours. Il s'agite, ouvre la gueule, baisse la tête, essaye de tirer l'os avec sa patte ; peine inutile ! il ne put en venir à bout. Une cigogne au long cou, passa par hasard près de l'endroit où maître Loup s'agitait et se tourmentait : "Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle?" "Vous me paraissez embarrassée : puis-je vous être utile?" Le loup lui fit signe qu'il avait quelque chose dans le gosier, qui le gènait. Dame cigogne se mit aussitôt à l'ouvrage, et retire l'os avec son bec. "Mon salaire," dit-elle. "Votre salaire !" réplique le loup, "vous badinez ; n'est-ce pas beaucoup de vous avoir laissé retirer votre tête de mon gosier? Allez, vous êtes une ingrate : je vous le pardonne pour cette fois ; mais ne paraissez jamais devant moi."

"Voilà la reconnaissance qu'un homme généreux peut attendre d'un ingrat : non seulement il oublie les bienfaits, mais il insulte souvent son bienfaiteur."

J. Perrin.

de bonne foi qui caractérisent certaines gens sont admirablement dépeints dans une fable d'Esope :

LES DEUX AMIS ET L'OURS.

Deux voyageurs faisant chemin ensemble, aperçurent un ours qui venait droit à eux. Le premier qui le vit se sauva promptement sur un arbre, et laissa son compagnon dans le péril, quoiqu'ils eussent été toujours liés jusqu'alors d'une amitié fort étroite. L'autre, qui se souvint que l'ours ne touchait point aux cadavres, se jeta par terre tout de son long, ne remuant ni pieds ni mains, retenant son haleine, et contrefaisant la mort le mieux qu'il lui fut possible. L'ours le tourna et le flaira de tous côtés, et approcha souvent sa hure de la boucbe et des oreilles de l'homme qui était à terre; mais le tenant pour mort, il le laissa et s'en alla. Les deux voyageurs s'étant sauvé de la sorte d'un si grand péril, continuèrent leur voyage. Chemin faisant, celui qui avait monté sur l'arbre demanda à son compagnon, ce que l'ours lui avait dit à l'oreille, lorsqu'il était couché par terre. "Il m'a dit," répliqua le marchand, "que les lâches sont incapables de ressentir une affection fidèle et vraie."

"De même que le creuset éprouve l'or, l'adversité fait connaître les amis; les paroles sont incertaines et équivoques, mais les actions sout des cautions plus sûres. Nous trouvons facilement des gens pour nous caresser et nous flatter, tandis que notre bonne fortune nous met en état de leur rendre servicc, mais leur amitié n'est ni sincère ni solide, car ce n'est pas notre personne qu'ils aiment, c'est notre crédit."*

Pardon, Théophile, mais vous ne sauriez concevoir combien les façons d'agir de madame votre sœur mettent ma patience à bout.

— Je vous sais infiniment gré du compliment que vous faites à ma parente.

— Je me reproche le sentiment, mais c'est plus fort que moi.

* M. de Bellegarde.

Il perce de temps à autre à travers sa courtoisie feinte et ses attentions empressées, certains airs dédaigneux et improbateurs qui me sont insupportables; je suis sûr qu'elle est secrètement d'avis que, dans un corps plus faible, les femmes possèdent une âme plus puissante.*

— En entretenant une telle idée elle fait sans doute grand tort au génie masculin, répondit M. Seymour en souriant, mais, mon cher frère, faites lui grâce de cette erreur dont je souffre autant que vous; puisque moi aussi je n'oublie pas que je suis homme, j'ai la conscience de nos prérogatives et des droits supérieurs des maitres du monde.

— Profitez donc des privilèges qu'un sort favorable vous accorde. Dans cette heureuse propriété où l'aise et la prospérité sourient de tous côtés, madame Mordante seule oublie de jouer et perd son temps à gronder..... comptez-vous pour rien qu'elle n'estime pas votre Hélène comme elle mérite de l'être?..... est-ce que vous pouvez rester spectateur indifférent des regards rebarbatifs qu'elle jette de temps à autre à votre fille?

— Il est vrai, que ma sœur ne possède pas cette flexibilité d'esprit qui sait plier aux exigences des âmes façonnées d'après un autre modèle.

— Hélène est si bien douée, si belle, si gracieuse, elle n'a certainement pas été crée pour éprouver des contrariétés d'aucune espèce. Lorsqu' une chance favorable présente à notre vue une figure comme la sienne, sur laquelle le temps n'a point imprimé un souci, c'est comme une belle oasis dans les solitudes de la vie.

— Jeanne n'est pas la seule qui ne comprenne plus les plaisirs et les douleurs d'une époque qu'elle a laissée passer loin derrière elle. Il me semble qu'après un certain âge les femmes perdent cette souplesse et cette facilité d'esprit que les hommes conservent pendant toute leur vie; "dans la rose sèche on ne reconnaît plus la reine des fleurs;"† ainsi ne vous en prenez pas à Jeanne pour

* Dumas. † Bernardin de St. Pierre.

une insensibilité qui est le partage de son sexe; pour moi, j'ai toujours engagé Hélène à me faire ses aveux; aucune crainte ne borne sa confiance. Il faut convenir que la douce harmonie de ses traits repondent au calme de l'intérienr, ainsi les restrictions dénigrantes de sa tante ne lui ont pas fait du mal. " Quelques revers répandus dans le champ de la vie en font fructifier le bonheur," dit Sanial Dubay, et les légères coutrariétés de la jeunesse nous tiennent quitte de dures leçons dans les années à venir.

— En écoutant votre sœur, reprit le capitaine, l'enthousiasme de l'humanité et de la vertu s'éteint ou du moins se refroidit dans mon cœur; avec quel plaisir manifeste elle discourt sur la perversité du monde, et du péché inné à notre nature, tandis qu'elle ne se fait pas scrupule d'ajouter énormément au grand tas de corruption sociale.

— Alphonse, vous êtes toujours dur pour Jeanne; mais supposons qu'elle soit de cette humeur fâcheuse qui se nourrit du chagrin qu'elle donne, est-ce que cela améliorerait les choses si elle se savait être d'un tel caractère?

— Au contraire, cela empirerait encore les choses pour ceux qui lui sont subordonnés; ma croyance est que si les méchants pouvaient prévenir l'éternité de douleur qui leur est preparée, d'insupportables qu'ils sont, ils deviendraient furieux; ainsi qu'ils sommeillent sur leur compte, c'est bien.

— Ou plutôt,.... tant pis pour eux dans la vie future, tant mieux pour la société dans la vie actuelle, suggéra M. Seymour.

— Le poëte dans *Le Sommeil du Tyrant* ne porta pas ses vœux au-delà de ce monde:

" Sous ses lambris dorés, un tyran détesté
Dormait, en apparence, avec tranquillité.
Le sommeil, dit quelqu'un, est-il fait pour le crime?
Eh quoi! le ciel épargne sa victime.
Imprudent! au bruit que tu fais,

Dit un fakir, tremble qu'il ne s'éveille :
Le ciel permet que le méchant sommeille
Pour que le sage ait des moments de paix."*

— Alphonse, est-ce que par hasard vous connaissez quelqu'un qui est parfait ?

— Personne, mais les bons tendent à le devenir.

— Sans complicité de sa part, ma sœur naquit au dernier jour de l'an dans cette saison rigoureuse où la nature semble être sans vie, et je soupçonne que son humeur a souffert par les frimas et autres intempéries que l'hiver amène avec lui.

— Bravo ! dit le capitaine en se livrant à un mouvement d'hilarité qui fut partagé par son beau-frère..... voilà une plaisanterie que je n'aurais pas attendu d'un esprit grand et solide comme le vôtre..... il s'ensuit naturellement que les rares qualités de votre Hélène proviennent de ce qu'elle vit le jour à la mi-juin, saison où le soleil s'élance avec une splendeur éclatante au sommet de sa carrière tropicale.

— J'avoue que sous tous les rapports le caractère de ma sœur et celui de ma fille offrent des contrastes frappants.

— Combien madame Mordante goûte le trouble et le scrupule qu'accompagne la controverse, et malgré le mépris dont elle accable certaines personnes (qui, à mon avis, lui sont infiniment supérieures), elle est elle-même l'esclave de l'opinion, ce que j'ai eu plus d'une fois l'occasion de remarquer..... heureusement, Hélène n'est pas "exercée dans cette triste science du monde qui resserre les limites de la volonté."

— Il me semble, Alphonse, que vous permettez aux hommes des passions et des penchants, des préjugés et des erreurs et que vous refusez aux femmes ces marques distinctives de notre commune humanité..... allons ! faîtes moi part de la conduite qui, selon votre avis, devrait être observée à l'égard de celles qui sont à la fois la source et le lien de la vie sociale ?

* Antoine Bret.

Le Capitaine Durand exprima ainsi sa pensée :

" Approchez-vous et servez moi d'appui coutre le vent ; dit une Vigne de frêle apparence à un Chêne altier, aux racines profondes, au port majestueux. — Ma jolie Vigne, répondit le roi des forêts, c'est également mon devoir et mon désir de te servir d'appui contre l'Aquilon et les glaces, mais ne t'apercois-tu pas que ma hauteur considérable et la grosseur de mon tronc ne me permettent pas que je me courbe vers toi ; viens donc et enlace-moi de tes ceps longs et flexibles, je te servirai d'abri contre les gêlées et les pluies froides ; et ta tige ligneuse et verdoyante sera pour moi une belle parure. Le Souverain Ordonnateur a voulu que par notre union le faible devienne fort, et le fort heureux. Ecoute-donc mes vœux ; sans mon alliance, tu vivras toujours rampante et méprisée ; viens, et je te donnerai un amour fidèle et vrai, mon secours ne te manquera pas même si tu veux élever tes sarments jusqu'aux nuées. — Mais je veux jouir d'une existence indépendante, repartit la Vigne ; pourquoi toute la vigueur serait-elle de votre côté ? pourquoi ne puis-je pas m'élancer vers le ciel sans vous être soumise ? — Les lois de la nature s'y opposent ; sans treilles ou échalas tes jets grimpants ne s'éleveront jamais au dessus du sol, tes feuilles et tes fruits se traîneront sur la terre, les pluies froides te feront couler et l'abattement se communiquera à toute ton être. Songes-y, ma belle Vigne ; il n'est point à propos que tes sarments courent à droite et à gauche parmi les arbres voisins. Ceux-ci te diront enfin : Celle-là n'est point ma vigne, chassez-la, c'est une étrangère. Alors tu auras beau faire un effort pour te réfugier dans mes bras ; hélas ! tes sarments, entortillés avec les corps environnants, rendront un retour à ton défenseur légitime impossible. — Que le ciel me préserve d'un sort si funeste ! s'écria la Vigne en s'élançant vers le Chêne ; celui-ci la reçut avec un cri d'allégresse, et cette belle alliance assura à l'un et à l'autre le bonheur et la prospérité.

— Quel joli tableau ! s'écria M. Seymour, tableau qui dépeint

à merveille l'intime affection et les saints devoirs qui attachent la femme à son époux.

— Cependant une femme d'un esprit factieux et remuant, qui fait la satire de l'homme au lieu de le consoler, ne serait que médiocrement contente de cette allégorie.

— Quant aux saints nœuds du mariage, dit M. Seymour, il ne faut pas oublier que " celui seul, qui possède la clef de sa propre âme, est capable de gouverner l'âme d'un autre." Si l'homme à l'âge viril demeure encore étranger chez lui-même il en subit nécessairement les funestes conséquences.

— Cependant l'intérieur de Belvidère nous fait voir qu'un jeune époux a beau être franc, sincère, loyal, à moins que sa femme ne soit douce et prévenante, l'union n'est pas heureuse ; or les sentiments de fanatisme qu'Annette a puisé chéz sa tante sont inimicales aux affections inhérentes à la constitution de l'homme ; il me semble aussi que madame Mordante a communiqué à Annette son humeur inquiète ; toujours prête à se livrer au parti que l'instant lui suggère, on ne voit pas chez elle cette prudence, cette prévoyance, et cette réflexion qu'on espère trouver dans une jeune femme à qui Dieu a donné le bonheur du mariage et les joies de la maternité ; elle oublie qu'elle doit servir d'exemple et de guide à ces petits êtres dociles et enjoués, qui font à la fois la joie de leurs parents et l'espérance du siècle à venir. Théophile, vous m'avez souvent reproché de ce que j'affecte un cynisme qui est loin de mon caractère, c'est que je me vois seul parmi les hommes, et ici aussi bien qu'à Belvidère, je suis témoin d'affections que je n'ai jamais éprouvées. Il y a des occassions où je trouve mon sort pénible ; les uns me regardent avec indifférence, les autres m'épient sans me comprendre, et en dépit de ce que j'ai pu dire dans mes moments d'humeur, j'ai l'intime conviction que le langage est impuissant à dépeindre les charmes répandus sur l'existence, par la présence continuelle d'un être qui nous est dévoué.

— Pourquoi ne vous mariez-vous donc pas ?

— C'est que je n'ai pas encore trouvé une de ces âmes privilégiées qui échappent de temps à autre à la triste éducation des femmes. Hier soir j'ouvris machinalement un livre de morceaux choisis et ces mots me frappèrent : "Qu'est-ce qui éveille en nous les sentiments de l'amour? ces sentiments se font jour lorsqu'une autre personne permet que nous soulevions le voile qui nous cache son vrai caractère, et lorsque nous trouvons que ce caractère est digne d'être examiné.

— En effet, ce sont les esprits supérieurs qui, par un excès de sensibilité, cèlent soigneusement les nobles inspirations de leurs cœurs..... travail funeste et inutile ! car la même réserve qui les garantit de l'Aquilon de la froide médiocrité, peut les soustraire aux rayons chaleureux d'une vraie affection.

— Théophile, je vais vous faire une confidence ; à vingt-cinq ans j'aimais éperdûment une jeune fille, sans me douter qu'elle fut la fiancée d'un autre. Je souffris boucoup à cette époque, et j'ai peur de ne pouvoir éprouver de nouveau un sentiment d'amour.

— Ne vous inquiétez pas, mon frère ; sougez à ce que dit madame de Staël : "Ce n'est pes le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d'aimer ; mais lorsqu' après avoir connu la vie, on rencontre l'esprit et l'âme que l'on avait vainement cherchés, l'imagination est subjuguée par la vérité." En disant ces mots, M. Seymour se sépara de son beau-frère pour rejoindre sa fille.

— Le temps, la distance, le séjour dans un pays étranger joints aux nouvelles relations d'épouse et de mère ont effacé ce qu'il y avait d'amer dans mes sentiments pour madame Mordante sans que j'en ai perdu le facheux souvenir, dit madame de Macis.

— Chère Hélène, qu'aurait-elle pu trouver à te reprocher.

— Elle affirma que toutes mes actions étaient inspirées par des vues politiques, que je ne faisais rien avec une intention simple et honnête, que je me servais de mes amies sans éprouver pour

elles un vrai sentiment d'affection; que mes paisibles dehors et la modération que j'exerçais sous de dures épreuves, n'étaient qu'une prudence calculée ; elle ne se fit pas scrupule de parler de moi comme d'une personne dénuée de bonne foi et de délicatesse, et tous ses reproches, elle ne me les faisait pas en face, je les apprenais indirectement par mes cousins et mes amies. Il y en avait parmi ces derniers quelques unes qui se moquaient de moi de ce que je souffrais ces injures de la part d'une personne qui, par une usurpation injuste, s'était emparée de mon droit de gouverner la maison paternelle ; plus d'une fois le capitaine conseilla la démission de ma tante, ce fut peine inutile : "Alphonse, répondait-il à mon oncle, ce ne sont point les choses qui nous font du mal, mais la manière dont nous les envisageons ; l'aspect heureux de ma fille, voilà ma réponse." Il me semble, ajouta Hélène, qui c'était mon air souriant qui désespérait ma tante.

— En effet, remarqua le médecin, le bonheur est malheureusement chose si rare ; tandis que les uns se fâchent de ses manifestations, les autres s'en étonnent. "Fontenelle avait beaucoup connu le cardinal de Fleury avant son ministère. Surpris dans une visite qu'il lui fit quelques années après, de lui voir la même aménité et la même sérénité ; Quoi ! Monseigneur, lui dit-il, est-ce que vous seriez encore heureux ?"* Fontenelle aurait pu trouver la solution de l'énigme dans les vertus et les qualités solides du cardinal. Une vie noblement occupée voilà le meilleur cosmétique pour embellir le teint, conserver la beauté, et faire ressortir les avantages que la nature nous donne. Lorsque les principes, les goûts et les occupations accordent avec l'état et le caractère, l'âme s'élève et s'épure, et le corps, encore vivant, est, pour ainsi dire, embaumé.

— De temps à autre, reprit Hélène, j'éprouvai un vif désir de mettre de côté toute considération de délicatesse et de recourir à l'ascendant que j'avais sur mon père pour le persuader à renvoyer ma tante ; mais une voix intérieure me disait si fortement : Hélène,

* Encyclopédie.

le sort t'a comblée de ses bienfaits, n'énlève pas à ta tante son seul appui.

— Ma croyance est que les conseils de cette voix intérieure, mis en pratique, vaillent une éternité de formes religieuses.

— J'avoue que les discours de la chaire m'impressionnent fort peu : Cependant un jour que je me rendis à l'église, l'âme fort troublée de ce qu'en présence de mon père et du colonel madame Mordante m'avait accusée d'un mensonge, je retournai chez moi parfaitement rassurée par les vérités simples et touchantes que le ministre offrit à notre considération. Le jour était dédié aux actions de grâces pour la belle moisson qui avait couronné les efforts du laboureur. Le texte était tout simplement : "Il a soin de vous." En ouvrant son discours, M. Desmaret nous fit observer combien nous sommes entourés de tous côtés des évidences du travail et de l'industrie de l'homme.

— En effet l'homme est retranché de la terre des vivants, mais l'ouvrage de ses mains dure d'âge en âge.

— M. Desmarét nous engagea à la considération des ruines des temples antiques, des ouvrages intellectuels, toute cette vaste mer de science qui, grossissant toujours, nous a portés au point où nous en sommes ; et puisque le travail de la main ou du cerveau est enjoint à l'homme, il nous exhorta à poursuivre avec courage et fermeté les devoirs de notre état et de faire notre besogne dans le temps des semailles, afin d'obtenir dans la saison une bonne récolte ; il nous excita à réfléchir combien la récompense du travail est douce au cœur de l'homme et nous pria de ne pas nous inquiéter des ronces et des épis qui traversent de temps à autre le chemin de chacun. Son sermon me frappa d'autant plus que je travaillais alors à mon livre avec beaucoup d'assidaité. M. Desmaret fait entendre dans la chaire une raison toujours éloquente, sans autre oruement qu'une diction simple, grave et nerveuse ; fidèle interprête de l'Evangile, il ne fait pas d'un culte, fondé sur la foi et la charité, une insupportable

tyrannie, et ses leçons sont encore appuyées par la bienveillance habituelle de sa vie privée.

— C'est vrai, dit M. de Macis, et c'est un des inconvénients de notre séjour à Fontainebleau que nous n'avons pas ici un M. Desmaret: on peut dire de lui comme La Harpe disait de Bourdaloue; " Il traite solidement un sujet, le dépose avec méthôde, l'approfondit avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnements, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats." * Dans la société d'une personue telle que M. Desmaret, l'âme s'élève et s'épure insensiblement; c'est comme une atmosphère bienfaisante qui envahit notre être.

— De même que dans la présence d'une personne telle que madame Mordante, reprit Hélène, la mauvaise humeur nous gagne sans que nous puissions nous en rendre compte. Mon père est lui-même d'une si parfaite probité, qu'il ne saurait concevoir un caractère intriguant comme celui de ma tante.

— Et dans cette société notre jugement s'altère insensiblement, remarqua M. de Macis; les paroles rejetées dans les commencements s'infiltrent peu à peu. On repousse une calomnie ouverte, mais des soupçons injurieux présentés adroitement ont à la longue leur effet.

— Il n'est guère possible que tu te représentes combien elle est fine et rusée; je me figure que pour bien long-temps, les sentiments de mon père se sont refroidis envers moi; sur une lettre de lui, j'en reçois trois de mon oncle; maintenant il y a six mois que je n'ai reçu de ses nouvelles; même en jeune fille j'ai regardé l'affection de mon oncle comme la plus durable.

— Ah, oui! dit M. de Macis; je me rappelle bien les trois planètes dans l'Allée des Platanes; mais nous allons en Angleterre au bout de quelques mois, du moins je l'espère, alors je verrai si ma foi dans l'ascendant de la vérité est mal fondée: " Vers le soir d'un jour d'été, le soleil vit une vapeur épaisse et malsaine, qui se répandait sur les plus belles fleurs des jardins et

* Bibliothèque Portative.

des prés. 'Tu as choisi le temps de mon départ,' dit le soliel, 'pour répandre ton influence pestiférée et pour ternir les beautés de la nature : jouis pendant quelques heures du triomphe de ta malignité, je reviendrai demain matin réparer les maux que tu auras faits, et mettre fin à ton existence.' Le soleil est l'emblême de la vérité, qui dissipe tôt ou tard les vapeurs de la médisance." *

— Mon oncle, le capitaine, disait qu'une bonne fable ressemblait à un bel astre qui se présente à la vue du voyageur dans le sentier de la vie, pour lui rappeler son devoir. Charles, penses-tu que l'incrédulité pour le mal soit le signe invariable d'un cœur généreux ?

— Chez les jeunes gens, oui ; il me semble qu'une grande habilité et une disposition affectueuse se trouvent rarement réunies à l'aurore de la vie. Les enfants au cœur aimant, avec le regard pur, angélique, étranger au mal, ne sont point ceux qu'on cite partout pour leur précocité étonnante ; aussi dans la jeunesse le pensionnaire le plus aimé de ses camarades, est rarement le plus loué de ses maîtres : ce qui est fort bien illustré par Berquin dans son histoire des *Trois Gâteaux*. Raconte-la moi, Hélène.

— "Henri était un fort joli petit garçon, qui aimait beaucoup ses livres. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa mère en fut instruite, et le lendemain elle lui envoya un grand gâteau : Henri en mangea incessamment jusqu'à ce qu'il n'en restât pas une seule miette ; mais il paya chère sa gourmandise, car il devint si malade, qu'on fut obligé de chercher le médecin, qui lui fit avaler beaucoup de drogues, et lui fit subir pour plusieurs jours un régime tres rigoureux.

"Il y avait dans la pension d'Henri, un autre enfant qui s'appelait François. François avait écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avait pas une seule rature. Celle-ci en récompense, lui envoya le dimanche suivant un gâteau. Tous les jours, pendant ses heures de récreation, il s'esquivait adroitement d'entre ses camarades, coupait un morceau de son gâteau,

* Perrin.

et renfermait le reste à double tour. Mais qu'arriva-t-il? A la fin, le gâteau se dessécha et se moisit; de sorte que François fut obligé de le jeter en pleurant de regret.

" Il y avait aussi dans la même pension, un enfant dont le nom était Gratien. Sa maman lui envoya un gâteau, *parce qu'il aimait beaucoup sa maman, et que sa maman l'aimait encore davantage.* Aussitôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades: " Venez voir ce que m'envoie maman! il faut tous en manger." Ils ne se le firent pas répéter deux fois; ils coururent autour du gâteau que Gratien distribua en portions égales, et bientôt il n'en resta pas une miette.

— Shelley a comparé un cœur généreux à la *Sensitive*, cette plante délicate qui ploie ses rameaux quand le ciel se couvre et s'obscurcit, pour se relever et s'épanouir aux rayons du soleil; il se figura que le *Génie Tutélaire* de son beau jardin préférait la *Sensitive* sans éclat, sans fleur, à toutes les autres plantes. Hélène, te souviens-tu des vers auxquels je fais allusion?

— A Sensitive Plant in a garden grew,
And the young winds fed it with silver dew,
And it opened its fan-like leaves to the light,
And closed them beneath the kisses of night.

* * * * *

But the Sensitive Plant, which could give small fruit
Of the love which it felt from the leaf to the root,
Received more than all, it loved more than ever,
Where none wanted but it, could belong to the giver.

For the Sensitive Plant has no bright flower;
Radiance and odour are not its dower;
It loves, even like Love, its deep heart is full,
It desires what it has not, the beautiful!

And when evening descended from heaven above,
And the Earth was all rest, and the air was all love,
And delight, though less bright, was far more deep,
And the day's veil fell from the world of sleep,

Then over-head the sweet nightingale,
Ever sang more sweet as the day might fail,
And snatches of its Elysian chant,
Were mixed with the dreams of the Sensitive Plant.

The Sensitive Plant was the earliest,
Up-gathered into the bosom of rest;
A sweet child weary of its delight,
The feeblest and *yet the favourite*,
Cradled within the embrace of night.

Charles, la poésie s'accorde bien avec la douce sérénité de cette nuit délicieuse; n'as-tu pas un petit poëme en réserve pour moi?

Se rendant au désir de son épouse, M. de Macis lui donna encore une illustration de l'hypothèse qu'il venait de soutenir, ou plutôt il lui récita un poëme qui temoignait que la bonté du cœur n'est pas incompatible avec une intelligence très bornée, poëme moins idéal, mais non moins poétique que les vers de Shelley:

SVEN DUFVA.

A sergeant was Sven Dufva's sire, worn, old, and grey-haired now,
He served his king in eighty-eight, nor then was young I trow;
A litte farm supplied his wants, as poorly as it might,
Nine children flocked around his board, the youngest Sven was hight.

Now, if within the old man's brain enough of wit did dwell
To share among so many heads, is more than I can tell;
Yet, sure it is the elder ones, more than their due had ta'en,
For to the son who last was born, there scarce remained a grain.

Meanwhile Sven Dufva grew apace, waxed broad of limb and strong;
He cleared the woods, and in the fields he toiled the whole day long;
Was kinder, gayer, gentler too, than many a wiser wight,
And did whatever he was bid—but never did it right.

"In Heaven's name, my poor, poor boy, what will become of thee?"
Thus spoke the old man many a time, and pondered anxiously;
Until his son grew tired to hear this song so oft renewed,
And he began to think himself, as wisely as he could.

When, therefore, Sergeant Dufva now one day began again,
To sing the burden of his song, "What canst thou be, oh Sven?"
The old man scarce believed his ears, so thunderstruck was he,
When Sven, his broad mouth oped and said, "A soldier I will be!"

The aged sergeant gazed awhile with scorn upon the youth;
"Daft boy wilt thou a soldier be, and carry arms, forsooth?"
"Yes," said the lad, "here all goes wrong, so awkward is my hand,
Perhaps 'twill easier be to die for King and Fatherland."

Old Dufva stood amazed and moved, a tear gleamed in his eye;
Sven slung his knapsack on his back, and sought the camp hard by.
His form had reached the standard height, was broad and stout to boot,
So he in Duncker's company at once was made recruit.

Young Dufva now was to be drilled, and learn to exercise—
It was the drollest sight to see that ever met your eyes.
The corporal hallooed and laughed, laughed and hallooed again,
But his recruit remained unchanged, in pleasure and in pain.

He practised with unflinching zeal, more patience none could show,
He stamped till earth beneath him quaked, and the drops stood on
his brow;
But when the word was given to turn, he blundered worse and worse—
When ordered right or left about, he did just the reverse.

His gun to shoulder he was taught, and order it in turn,
And by degrees his bayonet to handle he could learn;
But when commanded to present, he lowered his arms full oft,
And when to order them he was bid, he brandished them aloft.

Thus fame reported far and wide how Sven went through his drill,
And all, both officers and men, smiled at his want of skill;
But he went calmly plodding on, unmindful who might flout,
And always hoped for better times—and then the war broke out.

Now when the troops prepared to march, some question rose again
If Dufva had got wit enough to join in the campaign,
He let them talk, stood calmly by, and said in coolest tone:
"If I may not with others go, then I must go alone."

His gun and knapsack he slung on, as any other might,
Was serving man in hours of rest, a soldier in the fight;
And if he served, or if he fought, he still was calm and cool,
And none had called him coward yet, though some might call him fool.

Brave Sandels to retreat was fain, borne back by Russian force,
And step by step his host he led along a river's course—
Now somewhat in advance of them a bridge the current crossed,
A little outpost there was placed, scarce twenty men at most.

These men had lately been dispatched, the highway to repair,
And lay in peace, their labours o'er, far from the din of war;
While in a farmstead near at hand, their wants they all supplied,
And let Sven Dufva wait on them, for he was there beside.

But suddenly the scene was changed, for down at headlong speed,
Came gallant Sandel's Adjutant, all on his foaming steed:
"Off to the bridge, my lads," he cried, "for God's sake, charge the foe!
'Tis said the enemy prepares to cross the stream below."

"And, Sir," unto their leader thus his hasty orders ran:
"Break down the bridge, if possible, or fight to the last man!
The army is lost, if here the foe should burst upon our rear;
Assistance you shall quickly have, our General draws near!"

Away he galloped. But the troop scarce reached the bridge below,
When high upon the bank beyond was seen th' approaching foe.
They spread, they thickened, they took aim, and fired a volley round,
And, at the first salute, eight Fins lay dead upon the ground.

It was too much, they staggered back—to tarry, now, were vain;
Another volley, and but five of their brave band remain.
So all obeyed the signal given, in order to retreat,
Sven Dufva only he mistook, and lowered his bayonet.

And when the others faced about, he blundered more and more,
For, far from turning back at once, down on the bridge he bore;
And thus he stood, erect and broad, as steady as a rock,
Prepared to show that, henceforth, none his skill in arms might mock.

Nor was it long ere he could prove he had not learnt in vain,
For in a moment, o'er the bridge, the foe poured forth like rain;
They thundered onward, one by one, and as their numbers swell,
He struck them right and left about, until like flies they fell.

To cut this giant down in vain they strove with headlong ire,
The foremost foe still sheltered him against the others' fire;
Yet fiercer far they grew to find their hopes so dearly bought,
When Sandels with his band drew nigh, and saw how Dufva fought,

"Ha, bravo, bravo!" he exclaimed, "keep on, my champion bold:
Let not one Russian cross that bridge—*thy place a moment hold!*
'Tis thus a Fin should fight—such men we well may soldiers call:
Fly to his rescue—charge, my lads! *This one has saved us all!*"

Soon as the fierce invaders found that all assault was vain,
The Russian squadrons slowly turned, and swept back o'er the plain.
Sandels, the Brave, when all was o'er, alighted from his horse,
And asked for him who on that bridge had stemmed the hostile force.

They pointed out Sven Dufva, then. His battle now was o'er;
Bravely and boldly he had fought, but he would fight no more.
It seemed as he had lain him down to rest from toil and war;
Perhaps not calmer than before, but only paler far.

And Sandels bent him down, and gazed on him that slept in peace—
It was no stranger that he saw, full well he knew that face.
But 'neath his heart even as he lay, the grass was stained and red,
A treacherous ball had pierced his breast, and he was cold and dead.

"That ball knew well where it should hit, this saying is most true,"
Thus gravely spoke the General, "far more than we it knew;
It left his brain untouched, for that was but his weakest part,
And struck at what was better far, his noble, gallant heart."

And through the army, far and wide, these words like wildfire flew,
And all with one accord agreed that Sandels' words were true.
"Poor Dufva's wit was scant," they said, "to serve in woe or weal;
His head was weak, but all confess, *his heart was true as steel.*"

— Ce poème m'est tout nouveau, dit Hélène, et qu'il est admirable.

— Il est traduit du Suédois de Runeberg. Naturellement les vues égoistes ont plus d'ascendant sur les esprits mondains que sur les natures superieures, et il y a mille variantes de cette idée; dans les saintes écritures, nous la trouvons sous une forme nouvelle dans la parabole du régisseur injuste. " Le maître loua l'économe infidèle de ce qu'il avait agi avec habilité, car les enfants de ce siècle sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière."* En tout cas, l'Evangile nous prescrit

* St. Luc, xvi. 8.

la sagesse du serpent jointe à l'innocence de la colombe : sans cette sagesse nous sommes des enfants flottants et emportés par le vent de l'opinion, la fausseté des hommes et l'adresse des méchants. Cette sagesse n'est pas d'une facile acquisition ; pour y atteindre, le cœur aimant, expansif et généreux traverse la *vallée de l'ombre de la mort*, ses étoiles sont obscurcies, ses douces illusions lui sont arrachées, et la réalité lui apparait depouillée de son voile trompeur.

Rien ne reste immobile, ni au physique ni au morale : les facultés de l'homme de bien s'étendent de jour en jour, jusqu'à l'heure solennelle dans laquelle l'esprit prend son essor vers la Source Eternelle d'où il tira son origine. Cette heureuse assurance nous est donnée dans le verset : "Sur le soir il y aura de la lumière." Chez les méchants le génie est tout au plus futile et passager, "comme les étoiles qui brillent beaucoup, et ne donnent que de faibles lueurs." Heureux ceux qui savent discerner entre le faux et le vrai, mais l'homme prudent se garderait de rendre cette connaissance trop apparente. Epictête se rendit un jour chez un marchand de fourrure et fit demander des pelleteries recherchées. On lui apporta un manteau de chat-cervier, doublé de peau d'agneau ; le philosophe l'ayant acheté sortit du magasin, en portant son vêtement à l'envers. Averti de son erreur : Mon ami, dit Epictête, vous n'y entendez rien, le manteau est fort bien comme il est, sachez que ce serait faire échouer mes desseins si le poil du lynx était mis en évidence. Hélène, à propos de la *sombre vallée* dont nous parlions tout à l'heure, as-tu jamais éprouvé ce profond abattement où la poésie de l'âme semble être écrasée sous l'uniformité monotone de la vie actuelle ?

— Dans les courtes absences de mon père de Roseville, je souffrais beaucoup de cet isolement des plus douloureux dans lequel on se trouve au milieu de l'indifférence des siens.† Aussi pendant l'année qui précéda le mariage d'Annette, j'eus des accès de profonde tristesse ; il me semblait qu'une barrière invi-

* Zacharie xiv, 7. † Boiste.

sible me séparait de tout le genre humain. Dans ces occasions, j'avais beau penser à la tendresse de mon père, à l'affection de mon oncle..... rien ne me consola ; cependant, ces abattements cessaient à mesure que je m'appliquais à mon ouvrage.

— Nos moments méditatifs sont assombris par les maux de l'humanité non moins que par les chagrins particuliers. Heureux celui qui à une *Grotte d'Egérie,* où il puisse jouir de ces communications intimes, de cette douce sympathie, qui sont à la fois la douce récompense de son travail, et une panacée à ce refroidissement de courage et d'esprit auquel notre frêle organisation est si souvent en proie, et qui est si bien dépeint par le poète:

"The bounding pulse, the languid limb,
The changing spirits rise and fall!
We know that these were felt by him,
For they are felt by all." ‡

— Je me trouvais bien variable en ce que je m'affligeais parfois à l'égard de contrariétés que, dans un plus heureux moment, j'aurais regardées avec indifférence.

— C'est ce que dit Emile Souvestre: "Il y a des heures dans la vie où le contre-temps le plus léger prend les proportions d'une catastrophe. Notre humeur ressemble aux lunettes de spectacle, qui, selon le bout, montrent les objets moindres ou agrandis."

— Charles, te rappelles-tu M. Somerville?

— Parfaitement; c'est un homme d'esprit.

— Et qui improvise extrêmement bien; je t'en donnerai un exemple. Dans les commencements, madame Mordante se moquait beaucoup de mes efforts littéraires; mais après que le mérite de mes écrits fut reconnu par plusieurs de nos amis, elle se contenta de me dire incessamment, que j'étais en train de me tuer de la folle ardeur avec laquelle je m'occupais de mon dada. Un jour, elle s'exprima de la sorte à M. Somerville.

* Montgomery.

"L'étude excessive," dit-elle, "qu'Hélène s'impose pour expédier son livre, ruine insensiblement sa santé, elle ne manquera pas d'y succomber." Un sourire erra sur les lèvres du médecin, car, avant l'entrée de ma tante, il m'avait félicitée de ce que je me portais si bien, malgré mon travail assidu. — Vive les belles inspirations du printemps de la vie, dit-il, on ne saurait mieux faire que de laisser rêver la jeunesse tout à son aise à l'idéal qui l'occupe. Hélas ! les dures réalités de la vie ne dissipent que trop tôt ses rêves brillants. — Vous avez bien raison, docteur, dit mon pèrc ; l'inspiration, c'est le prestige de la jeunesse ; à un âge plus avancé, nous nous soumettons plus facilement aux choses convenues. — D'ailleurs, reprit M. Somerville, il est de notre devoir de faire valoir les dons que Dieu nous a départis. Alors il se mit à réciter gaiement :

Il ne faut pas écraser le génie,
Qui est un don excellent et suffit
Pour chasser une foule d'ennuis.
Madame, d'un vieux ami suivez le conseil,
Ne vous en prenez pas à cette jeune fille,
A mon avis son travail est plutôt un état,
Que cette chose bizarre et folle qu'on appelle un dada.

— Tu as bonne mémoire, Hélène.

— Un mot flatteur était si rare, que le souvenir ne m'en échappait pas facilement. Mon père et mon oncle étaient d'accord que les louanges inspirent de la présomption ; la flatterie était interdite à Chalonne, non moins rigoureusement qu'à Roseville. Quant aux *Veillées de Meridor* j'ai à remercier mon oncle de ce qu'il fit de son mieux pour en retarder la publication ; il ne se lassa pas de me rappeler le conseil de Boileau :

"Mon esprit tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un s'il ne tombe à propos,

Et ne saurait souffrir qu'une phrase insipide.
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide,
Ainsi recommençant mon ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois."

Mon père, au contraire jugeait que le labeur extrême que mon livre me coûtait était d'un mauvais augure pour le succès de mon ouvrage ; et plusieurs de mes amies se moquèrent de moi de ce qu'il n'y avait pas un de mes chapitres qu'il ne m'eût fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le livrer à l'impression.

— Ils étaient dans l'erreur. "A l'exception de madame de Sévigné et de Voltaire dont la phrase ailée s'envolait au courant de la plume, les écrivains *faciles* sont fort rares. En général, c'est la médiocrité qui corrige peu, tandis que l'écrivain supérieur, emporté à la poursuite d'un certain idéal qu'il s'efforce de réaliser, multiplie les corrections, les ratures et les variantes." *

La nuit s'avançait..... déjà on ne s'entretenait plus de l'Angleterre, et des souvenirs de la jeunesse ; comme font ceux qui s'aiment et qui se comprennent, ils oubliaient la vie actuelle pour se lancer dans cet état poétique, idéal, sublime, connu seulement de ces personnes dont les sentiments trouvent un accord harmonieux dans le cœur d'autrui.

Et la natnre s'associa à leur félicité ! la nuit était si belle, si transparente ; les fleurs répandaient leurs parfums suaves et pénétrants, le ciel était si bleu, les étoiles si étincelantes ! Et par dessus de tout, l'heureux sentiment de leur amour mutuel illuminait les traits expressifs de Charles et d'Hélène de Macis d'un rayon céleste, doux indice de l'éternel bonheur qui les attendait dans le royaume des cieux.

En les considérant, la pensée se transportait facilement au jardin d'Assyrie, où nos premiers parents avaient erré, seuls habitants d'un monde encore exempt du péché.

Cher lectcur, en prenant de vous un court congé, je vous laisse

* L'Illustration.

un tableau du paradis tel qu'il se présenta aux yeux "du sombre roi des enfers, qui vit sans plaisir tous les plaisirs assemblés."

"Parmi l'admirable variété des créatures étranges et nouvelles à ses yeux, deux êtres surtout fixèrent son attention. La stature grande et noble, le front élevé comme celui des habitants du ciel; dans leur dignité naturelle, ils semblaient être les souverains du monde, et paraissaient dignes de leur empire; leurs divins regards, empreints de l'image de leur glorieux Créateur, respiraient tout ce qui fonde sur la terre une vraie puissance, la vérité, la sagesse, la piété pure et même austère; mais de cette austérité qui sied au libre hommage des enfants de l'Eternel. La différence de leur sexe mettait cependant entre eux quelque inégalité: l'un était formé pour la contemplation et le courage; l'autre pour la douceur et les grâces séduisantes; celui-là pour Dieu seul, celle-ci pour l'homme et pour Dieu.

"Un front grand et superbe, un œil sublime annonçaient la suprême autorité du premier; ses cheveux semblables à la fleur d'hyacinthe, descendaient de chaque côté de sa tête, en se bouclant avec noblesse, et allaient se terminer et s'arrondir sur ses larges épaules; la blonde chevelure de l'autre, éparse et flottanté en folâtres anneaux, comme ceux de la vigne riante, tombait tout autour, ainsi qu'uu voile, jusqu'au bas de sa taille élégante et svelte.

"Ils marchaient ainsi dans l'innocence de la nature, ces heureux époux, les plus tendres que l'amour ait jamais unis..... ils marchaient sans éviter les regards de Dieu ou des anges, car ils n'avaient pas l'idée du mal. Ils s'assirent au bord d'une claire fontaine, à l'ombre d'un bocage que caressaient, en murmurant, les vents légers; leur travail les avait disposés à mieux goûter la fraîcheur du zéphir, la douceur du repos, l'agrément d'un salubre repas. A demi couchés sur le gazon semé de fleurs, ils soupèrent de fruits, pleins du nectar que les arbres, qui les environnaient, leur presentaient, et puisèrent à leur soif, dans l'écorce évidée, l'eau limpide de la fontaine: ni les doux pro-

pos, ni les charmants sourires,* ni les caresses enfantines, ne manquaient à ce festin champêtre ; c'était le cortège naturel de ce couple fortuné, réuni à la fois par l'amour et par la solitude.

"Cependant le soleil précipitait son char incliné vers les îles de l'océan, et, s'élévant avec le bras de la céleste balance, les astres avant-coureurs de la nuit montaient sur l'horizon.

"'O ma douce consolation ! ma compagne inséparable !' dit le premier des humains, 'le Dieu, qui nous a crées, a placé au faîte de la félicité, des êtres qui n'ont rien mérité de sa main : une défense facile à observer est la seule qu'il nous préscrive, unique marque qu'il exige de notre soumission ; gardons-nous donc de murmurer d'uue chaîne légère qui borne si peu notre liberté, et laisse encore un si vaste cercle de jouissances au choix illimité de nos désirs. Rendons hommage à notre divin Maître, en suivant l'occupation qu'il nous a donnée, qui, pût-elle être pénible, me serait cependant toujours douce avec toi.'

"Et la plus belle des femmes, les yeux remplis d'un pur amour et d'un doux abandon se penche sur notre premier père, qui presse ses lèvres conjugales de chastes baisers.

"Satan se detourne dévoré de fureur ; du coin de son œil jaloux s'échappent de farouches regards, et ces plaintes retentissent dans son sein : 'O spectacle déchirant ! Ainsi donc ces deux êtres, emparadisés dans les bras l'un de l'autre, goûtent au sein des délices d'Eden un bonheur plus délicieux encore : † et moi, je suis relégué dans l'horreur d'un cachot, que ne visitent ni la joie ni l'amour ; où l'on ne ressent que les langueurs d'un désir irrité sans cesse, et jamais satisfait.'

* "For smiles from reason flow,
To brute denied, and are of love the food ;
Love, not the lowest end of human life."
Paradise Lost, Book ix.

† "Imparadised in one another's arms,
The happier Eden, shall enjoy their fill
Of bliss on bliss !"
Paradise Lost, Book iv.

"La nuit s'approchait, les animaux reposaient sur leur lit de verdure, les oiseaux dans leur nid. La lune, enveloppée à son lever dans une sombre majesté, se dégageait enfin du voile qui couvrait son incomparable lumière, et jetait sur les ténêbres son manteau d'argent :

"Now came still evening on, and twilight grey
Had in her sober livery all things clad.
* * * * the moon,
Rising in clouded majesty, at length,
Apparent queen, unveiled her peerless light,
And o'er the dark her silver mantle threw."

"'O ma belle compagne,' dit Adam à son épouse, 'le repos où la nature est plongée nous invite à goûter la même tranquillité. Dieu a voulu faire succéder le repos au travail, ainsi que la nuit au jour. Voici le moment où le sommeil verse sa rosée ; elle presse doucement nos paupières appesanties. Le repos est moins nécessaires aux animaux ; errant à l'aventure, leur vie entière est oisive et vagabonde, et Dieu ne tient point compte de leurs actions ; mais l'homme a chaque jour son travail marqué, soit de corps, soit d'esprit : c'est là ce qui manifeste la dignité de son espèce, et l'intérêt que prend le ciel à tout ce qui le regarde. Demain avant que la fraîche aurore ait doré l'orient des premiers rayons du jour, il faudra retourner à notre occupation ; maintenant jouissons du repos que la nature désire et que la nuit ordonne.'

"Sa compagne lui répondit : 'Ni l'hâleine de l'aurore, ni le lever éclatant du soleil, ni ses réflets sur la rosée, ni le calme du soir, le retour de la lune auguste, des étoiles scintillantes, ni la promenade à leur douce lumière, sans toi, n'auraient de charme pour mon cœur.'

"S'entretenant ainsi, ils s'avancèrent vers le lieu où était leur charmant berceau. Le Souverain Ordonnateur avait lui-même

disposé cet asile, en y rassemblant tout ce qui put contribuer au bonheur de l'homme. La voûte était un tissu pressé de lauriers, de myrthes, et d'autres plantes à la tige élancée, à la feuille odorante et ferme. L'acanthe et mille arbustes parfumés garnissaient les côtés ; ils formaient un mur verdoyant mélangé de roses, de jasmins, d'iris de toutes couleurs, qui élevaient par gradation entre les branches leur têtes diversement nuancées ; sous leurs pieds s'étendait une broderie de safran, de violettes et d'hyacinthes : magnifique tapis, au-dessus de la plus belle marqueterie de pierres précieuses. Nul insecte, oiseau, quadrupède ou reptile, n'eût osé pénétrer dans ce lieu, tant l'homme imprimait de respect à tous les animaux !

" Arrivés à l'entrée de l'ombreuse retraite, tous deux se retournent, et tous deux, debout, adorent ce Dieu qui forma cette voûte immense :

" Thus at their shady lodge arrived, both stood,
Both turned, and under open sky adored
The God that made both sky, air, earth, and heaven,
Which they beheld, the moon's resplendent globe,
And starry pole. 'Thou also makest the night,
Maker Omnipotent, and thou the day,
Which we in our appointed work employed,
Have finished, happy in our mutual help
And mutual love, the crown of all our bliss,
Ordained by thee.'

Hail ! wedded love, mysterious law, true source
Of human offspring, sole propriety
In Paradise of all things common else ! "

" Les deux époux se tenant embrassés s'endormirent au chant des rossignols ; et la voûte fleurie les couvrit de roses, que fit renaître l'aurore du lendemain." *

* Le Paradis Perdu, Chant iv.

XI.

LE SONGE D'HÉLÈNE.

"And is there care in heaven? and is there love?
In heavenly spirits to these creatures base,
That may compassion of their evils move?
There is:—else still more wretched were the case
Of mortal man: But O! th' exceeding grace
Of highest God, that loves his creatures so,
And all his workes with mercy doth embrace,
That blessed angels he sends to and fro,
To serve to wicked man, to serve his wicked foe?

How oft do they their silver bowers leave,
To come to succour us that succour want!
How oft do they with golden pinions cleave,
The flitting skyes, like flying poursuivant,
Against dark feendes to ayd us militant!
They for us fight, they watch and dewly ward,
And their bright squadrons round about us plant;
And all for love, and nothing for reward:
O why should hevenly God to men have such regard?"

THE FAERIE QUEENE.

L'été fut bientôt remplacé par l'automne, et aux belles journées des vendanges succéderent de nouveau les fortes gêlées d'hiver. Sans manquer à ses devoirs d'épouse et de mère, Hélène travailla à son conte, en attendant le déclin du jour, rendu toujours si heureux par la musique, la poésie, et l'amour. A côté de son époux adoré, madame de Macis oublia tout ce qu'il y a de funeste dans le sort des mortels, mais le temps

approchait où elle allait apprendre combien est fugitif le bonheur terrestre.

M. de Macis entra un jour au salon, au moment où Hélène cachetait en noir une lettre qu'elle remit dans son pupitre. "Il fait très froid," dit la jeune femme, en s'approchant du feu auprès duquel son mari était déjà assis.

— Un peu froid, mais très beau, dit M. de Macis en regardant sa femme dont le visage portait la trace d'un profond abattement, et nous ferons une promenade avec l'enfant, quand je me serai reposé un moment..... que faisais-tu à mon entrée, Hélène?

— Je viens d'écrire une lettre testamentaire, la vie est fragile et quoiqu'il arrive je ne veux pas laisser croire à mes amis en Angleterre, que l'absence a altéré l'affection que j"ai toujours éprouvée pour eux.

— Chère Hélène, dit le médecin, pourquoi cette tristesse, n'est-ce pas que nous serons encore heureux pendant bien des années.

— Je l'espère bien, murmura Hélène, en rendant avec effusion les caresses que lui donna son mari..... veux-tu savoir comment j'ai disposé de mes petits effets? Naturellement, notre enfant aura ma montre et mes bijoux; à mon père je laisse mon cachet d'or sur lequel sont gravées ses armes; à mon très estimé oncle, je lègue le portrait de ma feue mère; à Annette je donne mon harmonicon qu'elle a toujours admiré..... personne n'a été oubliée, pas même ma tante Mordante: je sens comme si mon bonheur dans le ciel serait augmenté par les regrets affectionnés de ceux qui me survivent.

— Moi aussi j'ai fait mon testament; c'est le devoir de chacun. Chère Hélène, est-ce que tu es indisposée, tu es bien pâle.

— Non, ce n'est rien, un triste pressentiment m'occupait pour le moment, voilà tout.

— Ecoute, tu as été dernièrement trop solitaire, et ce matin

même je me suis décidé de m'adresser au Commandant pour lui demander la permission d'abandonner ma clientèle particulière, qui forme la partie la plus laborieuse de mes devoirs, elle entraîne de si longues courses. Si nous avions une famille nombreuse, je saurais me résigner à ce surcroit de travail; mais au point où nous en sommes, notre enfant aura une ample fortune. Ainsi, c'est me sacrifier inutilement, que de travailler comme je le fais; et si le colonel ne s'oppose pas à mon désir, je réglerai désormais mes affaires de manière à avoir plus de temps à passer dans cet heureux intérieur que je quitte tous les matins avec regret. Hélène, j'ai un souvenir confus d'une belle pièce que tu me récitais autrefois sur l'inefficacité de prévenir les funestes événements..... te la rappeles-tu?

— Weary pilgrim of the world, perchance thou hast met sorrow on thy way,
But that which hath vexed thee most, hath been the looking for evil;
Yea! ills that never happened have chiefly made thee wretched.
A man too careful of danger liveth in continual torment,
But a cheerful expecter of the best hath a fountain of joy within him:
Yea, though the breath of disappointment should chill the sanguine heart,
Speedily gloweth it again, warmed by the live embers of hope;
Though the black and heavy surge close above the head for a moment,
Yet the happy buoyancy of Confidence riseth superior to Despair.

Verily, evils may be courted, may be wooed and won by distrust;
For the wise Physician of our weal loveth not an unbelieving spirit,
And to those giveth he good, who rely on his hand for good;
And those leaveth he to evil, who fear, but trust Him not.

Ask for good, and hope it; for the ocean of good is fathomless:
Ask for good, and have it; for thy Friend would see thee happy.

But to the timid heart, to the child of unbelief and dread,
The evil he feared shall come, for the soil is ready for the seed,
And suspicion hath coldly put aside the hand that was ready to help him.
Therefore look up, sad spirit; be strong, thou coward heart,
Or fear will make thee wretched, though evil follow not behind:
Cease to anticipate misfortune,—there are still many chances of escape;
But if it come, be courageous: face it, and conquer thy calamity.
There is not an enemy so stout as to storm and take the fortress of the mind,
Unless its infirmity turn traitor, and Fear unbar the gates.
The valiant standeth as a rock, and the billows break upon him;
The timorous is a skiff unmoored, tost and mocked at by a ripple:
The valiant holdeth fast to good, till evil wrench it from him;
The timorous casteth it aside, to meet the worst half way:
Yet oftentimes is evil but a braggart, that provoketh and will not fight,
Or the feint of a subtle fencer, who measureth his thrust elsewhere;
Or perchance, a blessing in a masque, sent to try thy trust,
The correction of a friend, whose frowns are all in love:
Often the storm threateneth, but is driven to other climes,—
Then hope for good, and have it; for thy Friend would see thee happy.

Autrefois ce morceau était mon admiration; je ne sais ce que j'ai ce matin, mais je me sens si abattue..... je ne puis me soustraire à l'impression d'un songe que j'ai fait la nuit passée, quoique je n'ajoute pas ordinairement beaucoup de foi à ces phénomènes.

— Raconte-le moi, Hélène.

— J'errais seule dans un beau palais, et après avoir traversé plusieurs salons superbes sans trouver personne, un sentiment d'isolement me saisit: Une maison royale n'est qu'un vaste désert, me dis-je, sans le retentissement des pas et la mélodie des voix humaines. Arrivée enfin dans un cabinet encore plus richement meublé que les autres appartements, j'aperçus un être resplendissant assis sous un dais superbe. J'allais me retirer, quoique la figure de l'inconnu, empreinte d'une douce majesté, ne m'inspirât pas la moindre peur. Approche-toi, Hélène, me dit-il, et considère un moment ce qui se passe dans le lieu de ta naissance. Soudain la tapisserie s'ouvrit, et mon regard s'arrêta sur une dame de haute taille, seule dans son boudoir. S'appuyant sur la cheminée, elle paraissait en proie à une profonde tristesse. J'éprouvai un vif désir de distinguer ses traits, mais sa main, d'une éblouissante blancheur, les dérobait à ma vue. — Cette pauvre dame, dit le génie, avait deux nièces, qu'elle regardait comme ses propres enfants. Hélas! elle les a toutes deux perdues. — Je ne pouvais détourner mon regard de cette figure immobile, qui, au bout de quelques instants, leva ses yeux au ciel en disant: — Fasse le ciel qu'Hélène et Annette, mes bien-aimées enfants, soient réunies un jour sous ce toit. — Hélène, dit le génie, lorsque le monde est voilé par son manteau de nuit, une voix se fait entendre, qui dans le vacarme du jour eût été négligée..... Cette femme a entendu cette voix. — J'épiaï avec un intérêt croissant les mouvements de la dame, lorsqu'un beau petit garçon courut vers elle, deux grappes de raisins en main, dont il lui en offrit une. Prenant l'enfant dans ses bras, la dame le combla de ses caresses, l'affection de son petit neveu semblait former dans sa vie solitaire un pur rayon du soleil.

Le rideau tomba; pendant quelques instants je me trouvai dans une obscurité complète, et un silence de mort régnait dans le cabinet, lorsqu' au bout de quelque temps les ténèbres se dis-

sipèrent, je me trouvai seule sous le dais. La tapisserie s'ouvrit de nouveau, et mon regard s'arrêta sur un tableau de merveilleuse beauté, ou la nuit de la pensée semblait être en harmonie avec les muettes manifestations de ls nature. A travers la voute formée par l'entrelacement des platanes, la lune pure et sereine jetait ses rayons et éclairait l'intérieur d'un bosquet de sa lumière argentée; de tous côtés s'exhalait la fraîche odeur d'une végétation vigoureuse. Cependant la douleur veillait dans cette retraite verdoyante et ombrageuse, car auprès d'un char funêbre deux figures étaient agenouillées, mais l'obscurité me cachait leurs traits.—Hélène, dit une voix bien aimée que je ne pouvais méconnaître, c'est encore un saint devoir de veiller à côté de ces dépouilles chéries, mais ta mère adorable n'est plus ici, elle nous attend là-haut..... Mon enfant, ta petite main est engourdie et ta langue glacée, n'as-tu pas un mot de consolation à donner à ton malheureux père? Pour toute réponse l'enfant serra plus étroitement ce père tendre et devoué qui était devenu sa seule protection.

La beauté étoilée de ce bosquet solitaire semblait un reflet du bonheur que goutait l'être immortel que la mort avait enlevé de la terre. Un doux parfum s'exhalait de ce beau taillis où les rossignols venaient cacher leurs nids; mais ce soir-là leur concert se changea en un chant lugubre, et les chênes et les hêtres d'alentour s'inclinèrent vers le char funêbre dans une attitude de tristesse et de recueillement. Enfin lorsque le crépuscule du matin succéda aux tenébres, un souffle d'air passa dans les branches des platanes, et deux anges descendirent à terre; ils touchèrent légèrement cette forme inanimée, qui semblait dormir si paisiblement, et elle s'anima d'une nouvelle vie. Enfin trois figures d'une beauté resplendissante montèrent au ciel sur les zéphirs du matin; la main étendue et le scintillement d'une larme semblaient indiquer qu'au moins l'une d'elles avait laissé sur la terre un regret. Il s'éleva alors du berceau de verdure, un cri déchirant et prolongé qui m'éveilla.

C'est merveilleux, reprit Hélène, après un silence de quelques instants pendant lesquels elle s'éfforça de chasser les pénibles images qui l'obsédaient, combien les pensées de l'àme se trahissent tandis que les sens sont assoupis : j'ai toujours souhaité de mourir au grand air, il me semble que c'est le manque d'air et de lumière qui rend la mort si pénible.

— Ou plutôt Hélène, c'est de jeter des regards de tous côtes sans trouver auprès de nous une figure amie qui nous regrette.

— En effet ! cela doit être affreux.

— Les ombres indécises de la nuit exercent une telle influence sur l'imagination que l'on croit entendre un moniteur divin dans les émotions dont nos facultés elles-mêmes sont la source. J'ai toujours fait des efforts pour me soustraire à toute exaltation morale qui indispose l'âme pour les devoirs de la vie actuelle ; les principes véritablement vivifiants sont ceux qui inspirent ce calme d'esprit qui nous laissent ouverts à tout genre d'impressions, et qui permet le jeu régulier des opérations intellectuelles. Sans doute quelques songes ont eu leur accomplissement, comment peut-il en être autrement, vu le grand nombre de gens que rêvent. Hélène, poursuivit le médecin, en s'apercevant que son épouse était restée depuis quelque instants comme une statue dans sa pâleur et son immobilité..... Hélène, il y avait un temps où je ne tenais que médiocrement à la vie, c'est autrement maintenant, parce que je suis heureux ; cependant, si j'avais à rendre cette nuit mon dernier soupir, je le ferais avec un sentiment de reconnaissance pour les années de bonheur que Dieu m'a accordées. Combien n'y a-t-il pas de personnes qui meurent dans l'enfance ou dans la jeuuesse, combien n'y a-t-il pas d'infortunés pour qui le bonheur a été un *ignis-fatuus* et à qui une nuit de deuil succède à nne journée laborieuse, mais Dieu en soit béni ! le gros lot nous est échu à la loterie de la vie ; avoue, ma chère épouse, qu'il ne manque rien pour satisfaire à nos besoins ; les circonstances nous ont été favorables, et nos moyens sont assez considerables pour satisfaire à tous nos besoins. Hélène, une contestation s'éleva

entre les anciens pour savoir quel était le plus grand mal qui pourrait arriver à l'homme..... qu'en penses-tu ?

— Cela doit être une question très difficile à résoudre ; je suis portée à croire que c'est la pauvreté.

— En effet, c'est un malheur qui en entraîne une foule d'autres ; veux-tu parler d'un dénûment absolu dans des gens de bas étage ?

— Non, je ne fais pas allusion à la misère de ceux chez qui la mendicité devient profession, mais un jeune artiste sans argent, ou amis.....

— C'est vrai, celui-là est bien plus à plaindre ; fais-moi donc un tableau exacte de sa triste existence.

— Allons ! je chercherai *Les Commencements d'un Artiste*, et tu en jugeras.

" Pendant que je suivais l'académie, je m'étais arrangé avec un de mes camarades, afin de demeurer ensemble et de n'avoir qu'un loyer pour nous deux. Nous logions sur le port aux Tuiles, dans la maison d'un boulanger dont la cheminée passait par notre chambre et la chauffait de manière que nous n'eussions pas à la rigueur besoin de feu. Quand nous rentrions le soir, après l'académie, nous soupions avec deux sous de fromage, en nous appuyant le dos à la cheminée. Chacun ensuite posait à son tour pendant que l'autre dessinait. Nous achevions ainsi de passer nos soirées. Je fus à cette époque fort embarrassé : je n'avais qu'une redingote qui était bien sale et bien rapée ; je me mis dans la tête de la retourner moi-même, n'ayant pas assez d'argent pour payer cette besogne au tailleur. Leŝ plaisanteries de mon camarade, qui prétendait que je ne pourrais plus la mettre après cette opération, ne m'effrayaient pas. Après l'avoir décousue et bien nettoyée, je la retournai et repassai les coutures avec un fer emprunté chez une voisine. J'employai plus de huit jours à ce ravaudage, et je dois convenir qu'il y avait bien par-ci, par-là quelques grimaces et quelques

plis, mais je n'étais pas assez près regardant pour m'en tourmenter. A cette époque je fus chargé par les Capucins de la rue Saint-Honoré, où j'allais à confesse et servir la messe, de faire un Saint-François embrassant une croix, et de débarbouiller et remettre en couleur tous les saints du couvent. On me fournissait les couleurs ainsi que les ustensils du métier et l'on me nourrissait, mais sans me donner d'argent. On pense bien qu'avec de pareilles pratiques je ne pouvais pas dépenser beaucoup pour ma toilette. Je fis aussi les portraits de plusieurs novices qui me payaient en bons repas dont les Capucins faisaient les frais. J'étais tellement gêné par moments, que me trouvant un jour sans le sou, j'allai prier mon confesseur de me prêter douze francs dont j'avais besoin. Il me refusa en alléguant pour raison que les Capucins n'avaient pas d'argent. Peu de temps après, ce confesseur tomba malade et mourut; on trouva 900 francs dans sa cellule. Je fus d'autant plus indigné et de son refus et du mensonge qu'il m'avait fait, que sa cellule était remplie de petits tableaux dont je lui avais fait cadeau. Aussi, à partir de ce moment, je ne retournai plus à confesse."*

— C'est très salutaire, remarqua M. de Macis, de réfléchir aux pénibles travaux de nos semblables, cela nous fait sentir une reconnaissance plus pure et plus entière, pour le bel héritage de bonheur qui nous est échu. Moi-même, je viens de lire un bien touchant récit des aventures d'un peintre français, dans l'Amérique méridionale; mais c'était encore un autre genre de misère. L'artiste se nommait M. Ernest Charton,† il partit de France en 1847, et s'associa à une expédition pour la Californie. La per-

* Drolling, élève de Greuze; il était le premier peintre de genre et d'intérieur de son temps; *sa cuisine*, achetée par le gouvernement, fait partie du musée du Louvre. A l'exposition de 1817, les tableaux de Drolling furent accueillis avec une faveur si marquée, sa réputation et sa popularité étaient grandes, qu'elles lui eussent incontestablement ouvert les portes de l'Institut s'il ne fut pas mort, on peut le dire, au milieu de son triomphe.

† Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

spective d'une vie d'aventures ne déplaisait pas à son caractère hardi et entreprenant ; mais il fut bien loin de soupçonner combien il aurait à souffrir. Par une négligence inexcusable de la part du capitaine, la provision d'eau fut épuisée quelques jours après qu'ils quittèrent Valparaiso ; il fallut rester au mouillage quatre ou cinq jours devant l'île Saint Charles, car la source était très loin dans les montagnes. Les passagers ne pouvant pas être utile pour accélérer le travail, prirent leurs fusils et allèrent au marais chasser les canards. Ils s'amusèrent bien, et à l'approche de la nuit ils voulurent aller à bord ; arrivés sur le rivage quelle fut leur consternation d'apprendre que le pilote avec trois hommes avaient enlevé la goëlette. Ils étaient bien réellement abandonnés dans l'île au nombre de dix-neuf personnes. Ils ne trouvèrent qu'une nourriture insuffisante dans la citronille sauvage et quelques poissons qu'ils pêchaient bien difficilement avec des clous tordus, et la plupart de ces infortunés tombèrent maladés faute d'aliments, de linge et de couvertures. Le peintre était le plus habile pêcheur de la bande. 'Je n'avais pour bateau qu'un simple tronc d'arbre,' écrivait-il, 'que nous mettions à l'eau à deux, le lançant adroitement debout à la lame, puis je sautais à cheval sur un des bouts, me tenant de mon mieux en équilibre, et pagayant vîte afin de m'éloigner des brisants. J'allais ainsi seul ; mon compagnon retournait à la cabine en me criant : "Adieu ! et bonne pêche !" Arrivé à une place favorable, je commençais à mettre en œuvre mes anciennes ruses de pêcheur ; ce n'était plus pour m'amuser : il s'agissait de la nourriture de douze de mes compagnons, et j'avais faim moi-même. Quand la pêche n'allait pas, je passais quelquefois la nuit en mer.' Pendant ces longues heures, isolé si misérablement au milieu de la grande nature, la pensée du malheureux jeune homme le transportait dans son pays et sous le toit paternel : "Mon frère," dit-il, "tout entier à de graves débats dans le trouble des révolutions, ne peut point se figurer

que je suis là, perdu comme un petit point noir au sein du grand océan Pacifique, et plus exilé qu'un condamné politique !

— Quelle étrange fatalité ! comment furent-ils enfin délivrés ?

— Au bout de cinquante-six jours une goëlette vint à l'île, et les ramena tous à Guayaquil. Chère Hélène, ce sont là des souffrances physiques, mais les douleurs morales sont plus dures à supporter, il y en a qui plongent l'âme dans cette tristesse mortelle que le langage est impuissant à rendre, mais dont le poète nous a donné quelque idée dans une pièce intitulée : *Julian and Maddalo.*

— Fais moi le plaisir de me la réciter.

— C'est une production assez longue et dans le mêtre des anciens poètes anglais ; je te la réciterai en route.

A cet instant la petite Hélène, toute habillée pour la promenade, entra avec sa bonne. — Mon enfant, dit le médecin, il y à un grand œil ouvert dans ta pelisse !

— Dans son empressement à descendre, dit la bonne, cet accident est arrivé ; voulez-vous que je lui en passe une autre, dit-elle, en se retournant vers sa maîtresse.

— Il n'est pas nécessaire que vous vous donniez cette peine, Marie, dit Madame de Macis, je puis l'arranger facilement. Alors mettant sa fille debout sur un tabouret, elle se disposa à ravauder la déchirure. Pour faciliter le travail, en engageant l'enfant à se tenir tranquille, M. de Macis déploya le paravent en demi-cercle autour d'elle. Ce meuble tout simplement tapissé intérieurement de papier moiré avait à l'extérieur une décoration fort belle ; orné de tableaux bariolés, fort heureusement placés par le médecin lui-même, les chassis du paravent faisaient les délices de la petite Hélène. Dans la disposition de cette diversité d'objects M. de Macis avait déployé un gout exquis et l'effet était fort beau ; quant à l'enfant elle ne se lassait pas d'écouter l'exposition des tableaux que son père lui faisait dans ses moments de loisir.

— Hélène, tu n'as pas encore reçu de ton père ta leçon

journalière ; tiens, prends ma canne et repète moi l'explication que je t'ai donnée hier de ce tableau et pour te rendre cette tâche plus facile, je vais te faire quelques questions auxquelles tu répondras. Dis moi d'abord ce que fait ce petit garçon.

— Il dort à côté d'un puits, répondit l'enfant sans hésiter.

— Et comment s'appelle cette belle dame qui pose le pied sur une rone?

— On l'appelle Fortune, n'est-ce pas, papa?

— Oui, mon enfant, et que fait-elle?

— Elle éveille le petit garçon pour l'avertir du grand danger qu'il court.

— Très bien, Hélène ; et quelle morale tire-t-on de ce tableau?

— Celle-ci.

" Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort." *

Fort bien ; Hélène, c'est à toi de nous en donner une morale en prose, dit M. de Macis, en s'adressant à sa femme.

— Une sage prévoyance est le plus sûr garant de la fortune.

— Ah, c'est vrai ! Maintenant, poursuivit le médecin en engageant de nouveau l'attention de l'enfant, choisis un tableau pour la leçon d'aujourd'hui. Le regard de l'enfant s'arrêta sur une charmante gravure, qui n'était pas d'une interprétation difficile ; c'était une troupe d'étourdis délinquants s'amusant dans les blés en l'absence du garde-champêtre..... au-dessus de tout, les rayons du soleil faisaient sentir leur action vivifiante.

Madame de Macis ayant fini sa besogne, le médecin prit son enfant sur ses genoux, et pendant que sa mère s'habillait, il lui enseigna les vers suivants :

" Soleil, c'est aujourd'hui ta fête ;
L'été chargé de blonds épis,

* La Fontaine.

Etale ses riches habits,
Et fait rayonner sur ta tête
L'or, les saphirs et les rubis." *

Hélène ne fut pas long-temps à faire sa toilette; la campagne, vêtue de la charmante livrée de l'hiver, présentait de tous côtés un spectacle magnifique; et les essors lumineux de l'intelligence ajoutaient beaucoup à l'agrément de la promenade.

Hélène ayant rappelé à son époux la promesse qu'il lui avait faite: Il faut d'abord, lui répondit-il, que je te fasse un portrait des individus qui figurent dans ma petite histoire:

"Maddalo est d'une famille anglaise dont l'ancienneté remonte à la conquête de Guillaume. D'un caractère impétueux, jeune, beau, riche, avide de plaisir, il connaît déjà l'ennui de la satiété, et il se mêle à toutes ses folies un grand fond de tristesse et de lugubre humeur. Son âme chagrine et dédaigneuse s'occupe de fantaisies bizarres; son esprit mobile et curieux aime à aborder les questions philosophiques, et on le soupçonne fort de quelque scépticisme dans ses opinions; toutefois, il est susceptible à l'amitié, possède un cœur compatissant, et sans faire parade de sa bienveillance, il étend souvent aux infortunés une main secourable.

"Julien est un Anglais d'une famille ancienne et considerée; d'un esprit original, d'une imagination ardente, il avance hardiment des idées qui choquent les opinions reçues. Il se fie beaucoup aux prestiges de la raison, et sans nier la faiblesse et la fausseté qui existent dans le monde, il s'applique courageusement à trouver les moyens de faire triompher la vérité, chérissant toujours une foi absolue dans le perfectionnement moral dont le genre humain est susceptible. Il voyagea en Italie où il fut très lié avec Maddalo, à qui il confia ses doutes quant aux mystères révélés dans la religion Chrétienne; celui-ci aborda ces sujets avec une extrême reserve, prêtant toujours une oreille attentive

* De Bernis.

à ce que disait son ami, mais se gardant d'exprimer ses propres sentiments sur ce sujet important. Julien, quoique insensé à certains égards, n'est pas dépourvu de ces sentiments de justice et de loyauté, dans lesquels consiste la dignité de l'homme.

JULIAN AND MADDALO.

I rode one evening with Count Maddalo
Upon the bank of land which breaks the flow
Of Adria towards Venice: a bare strand
Of hillocks, heaped from ever-shifting sand,
Matted with thistles and amphibious weeds,
Such as from earth's embrace the salt ooze breeds,
Is this, an uninhabited sea-side,
Which the lone fisher, when his nets are dried,
Abandons; and no other object breaks
The waste, but one dwarf tree and some few stakes
Broken and unrepaired, and the tide makes
A narrow space of level sand thereon,
Where 'twas our wont to ride while day went down.
This ride was my delight. I love all waste
And solitary places; where we taste
The pleasure of believing what we see
Is boundless, as we wish our souls to be:
And such was this wide ocean, and this shore
More barren than its billows: and yet more
Than all, with a remembered friend I love
To ride as then I rode;—for the winds drove
The living spray along the sunny air
Into our faces; the blue heavens were bare,
Stripped to their depths by the awakening north:
And, from the waves, sound like delight broke forth
Harmonizing with solitude, and sent
Into our hearts aërial merriment.

So, as we rode, we talked; and the swift thought,
Winging itself with laughter, lingered not,
But flew from brain to brain,—such glee was ours,
Charged with light memories of remembered hours,
None slow enough for sadness.

Meanwhile the sun paused ere it should alight
Over the horizon of the mountain—Oh!
How beautiful is sunset, when the glow
Of heaven descends upon a land like thee,
Thou paradise of exiles, Italy!
Thy mountains, seas, and vineyards, and the towers,
Of cities they encircle!

As twilight spread
Its deepening shades around our path, our talk
Grew somewhat serious—the converse turned
Concerning God, free-will, and destiny.
Of all that earth has been, or yet may be;
All that vain men imagine or believe,
Or hope can paint, or suffering can achieve,
We descanted; and I (for ever still
Is it not wise to make the best of ill?)
Argued against despondency; but pride
Made my companion take the darker side.
The sense that he was greater than his kind
Had struck, methinks, his eagle spirit blind
By gazing on its own exceeding light.

"Your words, my friend," I said at length, "but cast
A darkness on the spirit:—if man be
The passive thing you say, I should not see
Much harm in the religions and old saws,

(Tho' *I* may never own such leaden laws)
Which break a teachless nature to the yoke:
Mine is another faith. * * *
* * * * *

It is our will
Which thus enchains us to permitted ill.
We might be otherwise; we might be all
We dream of, happy, high, majestical.
Where is the beauty, love, and truth, we seek,
But in our minds? And, if we were not weak,
Should we be less in deed than in desire?"
—"Ay, if we were not weak,—and we aspire,
How vainly! to be strong, said Maddalo,
You talk Utopian."

"It remains to know,"
I then rejoined, "and those who try, may find
How strong the chains are which our spirits bind:
Brittle perchance as straw. We are assured
Much may be conquered, much may be endured,
Of what degrades and crushes us. We know
That we have power over ourselves to do
And suffer—*what*, we know not till we try;
But something nobler than to live and die." *
* * * * *

"My dear friend,"
Said Maddalo, "my judgment will not bend
To your opinion, though I think you might
Make such a system refutation tight,
As far as words go. I knew one like you,
Who to this city came some months ago,

* The conversation abruptly interrupted is renewed on the following morning.

With whom I argued in this sort,—and he
Is now gone mad—and so he answered me,
Poor fellow!—But if you would like to go,
We'll visit him, and his wild talk will show
How vain are such aspiring theories."

"I hope to prove the induction otherwise,
And that a want of that true theory still,
Which seeks a soul of goodness in things ill,
Or in himself or others, has thus bowed
His being:—there are some by nature proud,
Who, patient in all else, demand but this—
To love and be beloved with gentleness:
And being scorned, what wonder if they die
Some living death? This is not destiny,
But man's own wilful ill."

As thus I spoke,
Servants announced the gondola, and we,
Through the fast-falling rain and high-wrought sea,
Sailed to the island where th' asylum stands.
We disembarked. The clap of tortured hands,
Fierce yells and howlings, and lamentings keen,
And laughter, where complaint had merrier been,
Accosted us. We climbed the oozy stairs
Into an old court-yard. I heard on high
Then, fragments of most touching melody,
But looking up saw not the singer there.

"Methinks there were
A cure of these, with patience and kind care,
If music can thus move. But what is he,
Whom we seek here?"

"Of his sad history
I know but this," said Maddalo: "he came
To Venice a dejected man, and fame
Said he was wealthy, or he had been so.
Some thought the loss of fortune wrought him woe;
But he was ever talking in such sort
As you do,—but more sadly; he seemed hurt,
Even as a man with his peculiar wrong,
To hear but of the oppression of the strong,
Or those absurd deceits (I think with you
In some respects, you know) which carry through
The excellent impostors of this earth
When they outface detection. He had worth,
Poor fellow! but a humourist in his way."

"Alas, what drove him mad?"

"I cannot say:
A lady came with him from France, and when
She left him and returned, he wandered then
About yon lonely isles of desert sand,
Till he grew wild. He had no cash nor land
Remaining:—the police had brought him here—
Some fancy took him, and he would not bear
Removal, so I fitted up for him
Those rooms beside the sea, to please his whim;
And sent him busts, and books, and urns for flowers,
Which had adorned his life in happier hours,
And instruments of music. You may guess
A stranger could do little more or less
For one so gentle and unfortunate—
And those are his sweet strains which charm the weight
From madmens' chains, and make this hell appear
A heaven of sacred silence, hushed to hear."

"Nay, this was kind of you,—he had no claim,
As the world says."

"None but the very same
Which I on all mankind, were I, as he,
Fallen to such deep reverse. His melody
Has ceased; we'll visit him: after this strain,
He ever communes with himself again,
And sees and hears not any."

In an apartment opening on the sea
The poor maniac was sitting mournfully
Near a piano, his pale fingers twined
One with the other; and the ooze and wind
Rushed through an open casement, and did sway
His hair, and starred it with the brackish spray:
His head was leaning on a music book,
And he was muttering; and his slight frame shook.
His lips were pressed against a folded leaf,
In hue too beautiful for health, and grief
Smiled in their motions as they lay apart,
As one who wrought from his own fervid heart
The eloquence of passion: soon he raised
His sad sad face, and eyes lustrous and glazed,
And spoke,—sometimes as one who wrote, and thought
His words might move some heart that heeded not,
If sent to distant lands;—and then as one
Reproaching deeds never to be undone,
With wondering self-compassion;—then his speech
Was lost in grief, and then his words came each
Unmodulated and expressionless,—
But that from one jarred accent you might guess
It was despair made them so uniform:
And all the while the loud and gusty storm

Hissed through the window, and we stood behind,
Stealing his accents from the envious wind,
Unseen. I yet remember what he said
Distinctly, such impression his words made.

" Month after month," he cried, " to bear this load,
And, as a jade urged by the whip and goad,
To drag life on—which like a heavy chain
Lengthens behind with many a link of pain,
And not to speak my grief—O, not to dare
To give a human voice to my despair;
But live, and move, and, wretched thing! smile on,
As if I never went aside to groan.
*   *   *   *   *
*   *   *   Would the dust
Were covered in upon my body now!
That the life ceased to toil within my brow!
And then these thoughts would at the last be fled:
Let us not fear such pain can vex the dead.

" What power delights to torture us? I know
That to myself I do not wholly owe
What now I suffer, though in part I may.
Alas! none strewed fresh flowers upon my way
Where, wandering heedlessly, I met pale Pain,
My shadow, which will leave me not again.
If I have erred, there was no joy in error,
But pain, and insult, and unrest, and terror.

" O thou, my spirit's mate!
Thou wouldst weep tears, bitter as blood, to know
Thy lost friend's incommunicable woe.
Ye few by whom my nature has been weighed
In friendship, let me not that name degrade,

By placing on your hearts the secret load
Which crushes mine to dust.

"You, my friends,
May fall into some sorrow, which this heart
Or hand may share, or vanquish, or avert;
I am prepared, in truth, with no proud joy,
To do or suffer aught, as when a boy
I did devote to justice, and to love,
My nature, worthless now.

"Some perverted beings think to find
In scorn or hate a medicine for the mind
Which scorn or hate has wounded. Oh! how vain!
The dagger heals not, but may rend again.

"I must remove
A veil from my pent mind. 'Tis torn aside!
* * * Stay, O, stay!
Go not so soon—I know not what I say—
Hear but my reasons—I am mad, I fear,
My fancy is o'erwrought—thou art not here,
Pale art thou 'tis most true—but thou art gone—
Thy work is finished; I am left alone.

"Nay was it I who woo'd thee to this breast
Which like a serpent thou envenomest
As in repayment of the warmth it lent?
Did'st thou not seek me for thine own content?
Did not thy love awaken mine? I thought
That thou wert she who said: 'You kiss me not
Ever; I fear you do not love me now.'
In truth I loved even to my overthrow
Her who would fain forget these words, but they
Cling to her mind, and cannot pass away.
* * * * *

You say that I am proud; that when I speak,
My lip is tortured with the wrongs, which break
The spirit it expresses.—Never one
Humbled himself before, as I have done;
Even the instinctive worm on which we tread
Turns, though it wound not—then, with prostrate head,
Sinks in the dust, and writhes like me—and dies:
—No: wears a living death of agonies;
As the slow shadows of the pointed grass
Mark the eternal periods, its pangs pass,
Slow, ever-moving, making moments be
As mine seem,—each an immortality.

" It were
A cruel punishment for one most cruel,
If such can love, to make that love the fuel
Of the mind's hell—hate, scorn, remorse, despair:
But *me*, whose heart a stranger's tear might wear
As water-drops the sandy fountain-stone;
Who loved and pitied all things, and could moan
For woes which others hear not, and could see
The absent in the glass of phantasy,
And near the poor and trampled set and weep,
Following the captive to his dungeon deep;
Me, who am as a nerve o'er which do creep
The else-unfelt oppressions of this earth,
And was to thee the flame upon thy hearth,
When all beside was cold:—that thou on me
Should rain these plagues of blistering agony—
Such curses are from lips once eloquent
With love's too partial praise! * *
* * * I live to show
How much men bear and die not.

"Thou wilt admire how I could e'er address
Such features to love's work . ... This taunt, though true,
(For indeed Nature nor in form nor hue
Bestowed on me her choicest workmanship,)
Shall not be thy defence: for since thy life
Met mine first, years long past,—since thine eye kindled
With soft fire under mine,—I have not dwindled,
Nor changed in mind, or body, or in aught
But as love changes what it loveth not
After long years and many trials.

"How vain
Are words; I thought never to speak again,
Not even in secret, not to my own heart—
But from my lips the unwilling accents start,
And from my pen the words flow as I write,
Dazzling my eyes with scalding tears—my sight
Is dim to see that charactered in vain,
On this unfeeling leaf, which burns the brain
And eats into it, blotting all things fair,
And wise and good, which time had written there.
Those who inflict must suffer, for they see
The work of their own hearts, and that must be
Our chastisement or recompense.—O, child!
I would that thine were like to be more mild
For both our wretched sakes,—for thine the most,
Who feel'st already all that thou hast lost,
Without the power to wish it thine again.

"Alas, love!
Fear me not: against thee I'd not move
A finger in despite. Do I not live
That thou mayst have less bitter cause to grieve?

I give thee tears for scorn, and love for hate;
And, that thy lot may be less desolate
Than his on whom thou tramplest, I refrain
From that sweet sleep which medicines all pain.
Then—when thou speakest of me—never say,
'He could forgive not.'—Here I cast away
All human passions, all revenge, all pride;
I think, speak, act no ill; I do but hide
Under these words, like embers, every spark
Of that which has consumed me.

. . . .

Let oblivion hide this grief.—The air
Closes upon my accents as despair
Upon my heart."

He ceased, and overcome, leant back awhile,
Then, rising with a melancholy smile,
Went to a sofa, and lay down, and slept
A heavy sleep, and in his dreams he wept,
And muttered some familiar name, and we
Wept without shame in his society.
I think I never was impressed so much!
The man, who was not, must have lacked a touch
Of human nature.

It was a grief indeed!
Thus had he changed one unsustaining reed
For all that such a man might else adorn.
The colours of his mind seemed yet unworn;
For the wild language of his grief was high—
Such as in measure were called poetry.

* * * *

I loved to sit
In Maddalo's great palace, and his wit

And subtle talk would cheer the winter night,
And make me know myself:—and the fire light
Would flash upon our faces, till the day
Might dawn, and make me wonder at my stay.
But I had friends in London too. The chief
Attraction here was that I sought relief
From the deep tenderness that maniac wrought
Within me—'twas perhaps an idle thought,
But I imagined that if, day by day,
I watched him, and seldom went away,
And studied all the beatings of his heart
With zeal, as men study some stubborn art
For their own good, and could by patience find
An entrance to the caverns of his mind,
I might reclaim him from his lost estate.
In friendships I had been most fortunate,
Yet never saw I one whom I would call
More willingly my friend:—and this was all
Accomplished not:—such dreams of baseless good
Oft come and go, in crowds or solitude,
And leave no trace!—but what I now designed
Made, for long years, impression on my mind.
The following morning, urged by my affairs,
I left bright Venice.

After many years,
And many changes, I returned: the name
Of Venice, and its aspect was the same;
But Maddalo was travelling, far away,
Among the mountains of Armenia.
His dog was dead: his child had now become
A woman, such as it has been my doom
To meet with few; a wonder of this earth,
Where there is little of transcendent worth,—

Like one of Shakspeare's women. Kindly she,
And with a manner beyond courtesy,
Received her father's friend; and, when I asked,
Of the lorn maniac, she her memory tasked,
And told, as she had heard, the mournful tale;
" That the poor sufferer's health began to fail
Two years from my departure: but that then
The lady, who had left him, came again;
Her coming made him better; and they stayed
Together at my father's,—for I played,
As I remember, with the lady's shawl;
I might be six years old:—but, after all,
She left him"—

" Why her heart must have been tough;
How did it end?"

" And was not this enough?
They met, they parted."

" Child, is there no more?"
" Something within that interval which bore
The stamp of *why* they parted, *how* they met;—
Yet, if thine eyes disdain to wet
Those cheeks with youth's remembered tears,
Ask me no more."

I urged and questioned still: she told me how
All happened—but the cold world shall not know.*

— Quelle pièce admirable! s'écria Hélène; en songeant aux angoisses d'une âme si cruellement éprouvée, on reste confondu des arrêts mystérieux de la Providence.

* Afin d'abréger ce conte et de supprimer quelques allusions assez difficiles à saisir, l'auteur s'est trouvé forcé d'introduire des vers qui peuvent manquer d'harmonie, mais qui sont cependant nécessaires pour la liaison de l'entretien.

— Oui ; le poète a dépeint avec un pathos touchant, une profonde douleur morale agissant sur une constitution frêle et une imagination ardente. Ta jolie chanson de la *Larme Cachée* exprime la même chose d'une manière plus brève.

— Ah oui !

"Like drops within some hidden cave,
That waste the rock away;
It falls within the bosom's core,
And makes the heart decay.

This tear, like that insidious worm,
Which gnaws the giant oak,
Hath levelled many a noble heart,
And many a heart-string broke.

This tear hath seen the exile pine,
Upon a lonely shore;
Till hope forsook his homeward dreams,
And life's pulse beat no more." *

— J'espère que notre demande sera accordée, dit Hélène, en apercevant devant elle l'hôtel du Commandant.

— Ne crains rien ; j'ai trop souvent éprouvé l'amitié du colonel pour en douter maintenant.

— Quel bonheur de revoir Roseville !

M. de Macis reçut un bon accueil de la part du commandant qui l'estimait cordialement ; les principes de courage, d'honneur, et de droiture qui distinguaient le médecin, lui gagnaient tous les jours quelque chose dans l'amitié d'un officier très capable d'apprécier ces qualités. Non-seulement le colonel se rendit à ses désirs pour le temps actuel, mais il lui accorda le congé qu'il désirait si ardemment.

On était alors dans le courant du mois de février, et il fut décidé qu'au commencement de l'été on partirait pour l'Angleterre.

* Weir.

XII.

L'HEUREUSE MORT D'HÉLÈNE.

> " Elle était de ce monde où les plus belles choses
> Ont le pire destin ;
> Et rose, elle a vécu, ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.
>
> MALHERBE.

Un matin, madame de Macis se leva de bonne heure, et voyant qu'il y avait encore un quart d'heure avant le déjeûner, elle se rendit à Marada. Pour expliquer ce que c'est que Marada, il faut dire que la petite Hélène avait une bonne anglaise, qui se nommait Marie ; et lorsque ses joujoux devinrent si nombreux qu'elle eut un cabinet pour les y mettre, jamais elle ne voulut appeler l'appartement autrement que Marada. Et Marada était un charmant boudoir, tout tendu de mousseline blanche ; en été, le balcon était orné des plus belles fleurs, sur lesquelles des jalousies vertes jetaient leur ombre rafraîchissante. Cependant, aucune fleur n'ornait l'appartement au moment où madame de Macis y entra, vu que l'on était au milieu de l'hiver.

Hélène s'assit là au coin du feu, surprise que sa petite fille continuât à jouer avec son ménage sans se soucier de sa présence.

— Hélène, dit-elle, enfin, est-ce que tu m'as déjà vue ce matin ?

— Pardon, chère maman, dit l'enfant, en courant vers sa mère, mais j'étais si occupée tout-à-l'heure, que je ne me suis pas aperçue de votre entrée. Figurez-vous que je ménage une petite

surprise pour ma chère bonne maman. (Madame de Macis avait accoutumé son enfant à appeler madame Mordante ainsi, ce que faisaient toujours Edouard et Lucile, enfants de Madame Maberly.)

— Vraiment !

— Tous les jours je ne pense qu'à Roseville, et à notre voyage en Angleterre, et à tout ce que vous me dites au sujet des bons parents et amis que j'y trouverai ; combien ma bonne maman aime à voir les petites filles jouer avec leurs ménages et qu'elle s'est donné la peine de renouveler pour Lucile celle dont vous vous serviez, chère maman, lorsque vous étiez enfant.

— Il me semble que la tienne a subi quelque changement, dit madame de Macis, en indiquant les lits et les domestiques pêle-mêle sur la table.

— Chère maman, dit l'enfant, vous ne vous apercevez pas que toutes mes pièces sont rangées en salons. C'est une comédie : voilà la répétition d'un petit divertissement que je prépare pour mon séjour à Roseville.

— Eh bien, Hélène ! dit M. de Macis, qui entra à ce moment, est-ce que nous n'allons pas déjeûner ce matin? Pour toute réponse, Hélène s'approcha de son époux, en même temps que la petite fille courut vers son père, en le priant d'écouter une pièce de théâtre qu'Aline s'était donné beaucoup de peine à lui faire apprendre. Monsieur et madame de Macis se tenaient debout derrière leur fille, attendant le dénoûment du petit mystère. L'enfant avait arrangé les pièces de manière à faire une représentation exacte d'un charmant vaudeville nommé *l'Education à la Mode.* Aline, en supprimant quelques scènes peu importantes, avait arrangé les autres de manière qu'elles fussent à la portée de la petite fille, qui joua les divers rôles avec une grâce admirable ; en personnifiant le bon M. de Verteuil, l'enfant rendit ses sages leçons avec tant d'emphase et de vérité, qu'Aline eut été extrêmement fière de son élève.

Voilà une comédie excellente, dit M. de Macis, aussitôt que sa fille eût fini, il faut engager le Capitaine à être présent à la prochaine représentation.

Hélène était une charmante enfant; assez avancée dans l'éducation qu'enseigne le bon exemple, elle demeurait encore fort ignorante de celle qu'on puise dans les livres; ce qui avait surtout contribué au développement de son intelligence, c'était la conversation de sa mère; celle-ci ne se lassait jamais d'interpréter les pensées qui se présentaient à cette jeune et naïve intelligence si récemment sortie des mains de son Créateur.

La petite Hélène attendait avec une manifeste impatience le voyage en Angleterre, mais ses espérances devaient être déçues par un évènement funeste qui déchira le cœur de cette petite fille noble et aimante, et porta la désolation au foyer de M. de Macis.

Peu de temps après la Comédie à Marada, l'enfant tomba malade; pendant plusieurs jours elle fut dans les agitations d'une fièvre violente; madame de Macis ne la quitta point aussi longtemps que la maladie eut quelque apparence de danger: ses craintes s'étant enfin dissipées, M. de Macis lui conseilla de se reposer, tandis que la fidèle Marie veillait à côté de l'enfant.

Le Commandant ayant fait chercher M. de Macis, la nuit était déjà fort avancée lorsque le médecin revint chez lui. Sa femme lui ouvrit la porte. — Charles,lui dit-elle, notre enfant est retombée dans ses convulsions..... monte, je t'en prie.

— L'as-tu mise au bain?

— Oh, oui! j'ai fait tout ce que tu m'as dit; au moment où tu frappas, je sortais de la pharmacie, ou j'étais allée pour prendre le restoratif que tu lui as préparé, mais je n'ai pu le trouver.

— Parce que je l'avais monté, en disant à Marie que je le plaçais sur la tablette supérieure, en cas qu'Hélène eût une nouvelle attaque; pourquoi ne te l'a-t-elle pas dit?

— Pauvre fille! elle avait si peur, elle savait à peine ce

qu'elle fesait, elle ne s'était jamais trouvée seule avec l'enfant pendant ses convulsions.

Montant aussitôt, ils se rendirent auprès de l'enfant. — Chère Hélène, dit le médecin, en regardant son épouse avec enquiétude, tu frisonnes, le froid du dehors t'a saisie, mets-toi au lit, comment as-tu pu aller à la pharmacie par une nuit pareille? laisse notre fille à mes soins, tu verras si je ne puis te remplacer auprès d'elle pour une fois. Cédant aux instances de son époux, Hélène se coucha, M. de Macis sortit et revint quelques instants après avec une potion spiriteuse, qu'il pria sa femme d'avaler.

— Tu n'as rien apporté pour l'enfant, dit-elle.

— Non, dit le médecin, en s'avancant vers le bain; mais je m'occuperai d'elle maintenant..... Marie, les convulsions sont passées, enveloppez bien l'enfant, et tenez la tranquille à côté du feu jusqu'à mon retour.

Après quelques jours de soins, l'enfant fut entièrement rétablie; mais la pauvre Hélène s'était enrhumée si violemment pendant cette nuit, où elle avait craint pour la vie de sa fille chérie, que M. de Macis éprouva la plus grande anxiété sur son compte, car son mal ne céda pas aux remèdes qu'il lui prescrivit. Sa mère avait succombé à une maladie de poitrine et en jeune fille Hélène paraissait atteinte de cette affection, mais les forces de la nature, et l'habitation dans un climat doux, avait opéré sa guérison; maintenant, tout indiquait chez elle une désorganisation progressive des poumons; depuis deux mois elle gardait sa chambre, car son époux craignait de l'exposer au moindre souffle d'air.

Hélène, quoique fort convaincue qu'elle n'avait pas long-temps à vivre, n'avait rien altéré de la sérénité de son âme qui, imbue d'un calme divin, envisageait avec courage et fermeté la triste nécéssité qu'elle allait subir; elle souffrait beaucoup par intervalles, mais la gaieté habituelle de sa physionomie n'avait point

disparu : les doux sourires et les regards d'affection, accueillaient toujours l'entrée de son époux. Celui-ci, pénétré par les paroles douces et variées de cet esprit si richement cultivé, oubliait auprès d'elle ses tristes pressentiments ; cependant, il y avait des instants où son âme désolée tremblait devant le verset surhumain qui menaçait de lui enlever une épouse qui faisait tout son bonheur.

La jeune femme ne pouvait se rendre compte du changement qui s'était opéré dans le courant de ses pensées. De jour en jour son esprit s'assimilait davantage aux saints accords de cette région surhumaine qu'elle allait sitôt habiter. Un nuage blanc et doré lui voilait de plus en plus les délices d'une existence que l'amour lui avait fait si belle. Un jour que M. de Macis se rendit auprès de sa femme, son enfant récitait les vers suivants, que sa mère venait de lui apprendre :

"Le corps né de la poudre, à la poudre est rendu :
L'esprit retourne au ciel dont il est descendu.
Peut-on lui disputer sa naissance divine ?
N'est-ce pas cet esprit plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor,
Et vers son premier séjour, bienheureux vole encore." *

Cependant un matin, accablée par de vifs regrets de ce qu'elle allait se séparer de tout ce qui lui était si cher, elle n'avait pu s'empêcher de verser des larmes, et ses yeux en gardaient encore la trace, lorsque M. de Macis entra. — Charles, lui dit-elle, crois-tu que Dieu voie avec déplaisir que ses enfants renoncent à la vie avec regret..... qu'une femme qui a le plus tendre des époux se sépare de lui avec angoisse ?

— Chère Hélène, dit le médecin, il me semble que pour tous les malheurs que Dieu nous envoie, il attend une soumission mêlée de tristesse.

* Racine le fils.

— Oui, la mort est la punition du pêché, il faut la subir avec résignation; mais je me sens si triste, si navrée chaque fois que je songe à notre prochaine séparation.

— Hélène, mon cœur est plein de larmes, j'ai éprouvé une dure angoisse à te montrer sans cesse un visage tranquille et serein, mais je ne voulais pas éveiller en toi les tristes soupçons de ton péril imminent; cependant, je suis bien aise que tu aies abordé le sujet, car je ne voulais pas que tu quittasses un mari qui t'adore sans le moindre témoignage de regret.

— En effet, le bon Dieu m'a accordé sept années de bonheur, un bonheur si vrai et si entier, qu'à peine on l'aurait cru possible sur la terre.

— Est-ce que notre enfant sait que tu es en danger?

— Elle est beaucoup auprès de moi, mais je ne veux pas attrister cette âme naïve et sensible, et le temps se passe comme autrefois; je lui dis des contes, et elle m'amuse de son babil enfantin. Hier, en lui racontant l'histoire d'Iphigénie, je fis quelque allusion à ma mort prochaine, mais la pauvre petite fondit en larmes, et me supplia de ne pas en parler. Cependant, il me semble que Marie l'en a avertie, car depuis quelques jours l'enfant a un air triste qui ne lui est pas naturel. Charles, avec ta permission, j'écrirai une lettre à Cristophe.

— Non, non, Hélène, cela te ferait trop de mal, je le ferai sous ta dictée.

— Il faut absolument que ce soit ma propre écriture; je veux faire un effort pour qu'il révoque l'arrêt funeste qui tient Annette séparée de sa tante. Cristophe ne saurait refuser la dernière prière de sa sœur.

M. de Macis chercha l'écritoire; Hélène prit la plume et écrivit couramment une lettre d'adieux à son frère et à sa sœur; elle proféra sa prière au premier avec cette éloquence persuasive qui l'avait toujours distinguée. Ensuite elle adressa quelques lignes à son père, à son oncle, et à sa tante; mais la dernière

lettre resta incomplète. Au moment où elle écrivait les mots : "Je conclus avec l'assurance que "..... la plume lui échappa des mains, et elle tomba en arrière sans connaissance. M. de Macis ne la quitta pas, et pour quelques heures elle demeura sous l'influence d'un sommeil léthargique, dont elle s'éveilla au moment où dix heures sonnèrent à la pendule.

— Voici l'heure où tu me lis les Saintes Ecritures, dit-elle, en levant vers son époux un regard où un sourire d'affection rayonnait encore. Le médecin, qui tenait la main appuyée sur le cœur de son épouse, dont les pulsations devenaient de plus en plus faibles, répéta quelques versets d'une voix accentuée par les élans d'un désespoir indicible.

" Christ est resuscité, il est devenu les prémices de ceux qui sont morts.

" Comme nous avons porté l'image de celui qui est terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste.

" Il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité ; alors cette parole de l'Ecriture sera accomplie : 'La mort est engloutie pour toujours ; O mort ! où est ton aiguillon ? O sépulcre ! où est ta victime ? '

" Or l'aiguillon de la mort c'est le péché ; et la puissance du péché c'est la loi.

" Mais grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ."

— A Dieu soit la gloire ! dit Hélène, avec ferveur.......... Charles, tu me parles, mais aucun son ne parvient à mon oreille .... ma vue s'obscurcit, je ne te vois plus ; que je meure au moins dans tes bras ; et faisant un dernier effort, elle se souleva à demi ; elle ne pouvait plus ni voir, ni entendre, mais M. de Macis saisit facilement les faibles accents de l'épouse chérie qui reposait sur son sein. — Combien pendant deux mois j'ai reçu comme un droit tes soins assidus, murmura-t-elle, combien

peu j'ai reconnu ton affection inaltérable, à ce moment j'en apprécie toute la valeur..... reçois mes sincères, mes derniers remercîments, ô toi le meilleur et le plus tendre des époux..... à cette heure solennelle, je sens en moi cette paix céleste que Dieu répand sur ses enfants..... j'ai la pleine conviction que tous mes péchés sont pardonnés par l'amour de Jésus-Christ, mon Sauveur..... je sens comme si je n'avais rien fait, et je m'étonne comment l'orgueil de la vertu me dominait autrefois, maintenant je comprends que tout me venait de la bonté de Dieu.......... je vois un trône là-haut, et le Tout-Puissant y est assis, ses anges l'entourent, et ils m'appellent, en disant: "Viens, notre bien-aimée sœur, viens ajouter encore une joie au bonheur du ciel." Je viens.... je viens.... mais mon époux, mon bien-aimé..... sa voix s'éteignit, et au bout de quelques minutes, M. de Macis ne tenait entre ses bras qu'une forme sans vie et sans mouvement.

*   *   *   *   *

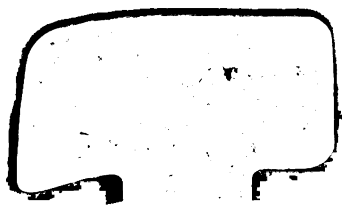
*   *   *   *   *

*   *   *   *   *

La fleur dérobée à la vie terrestre, ajoutait encore une espérance à la vie à venir; et dans le silence calme, grave et solennel, il était difficile de plaindre cet esprit jeune et pur, qui avait abandonné une existence frêle pour jouir d'une félicité immortelle.

FINIR.





Voilà une comédie excellente, dit M. de Macis, aussitôt que sa fille eût fini, il faut engager le Capitaine à être présent à la prochaine représentation.

Hélène était une charmante enfant ; assez avancée dans l'éducation qu'enseigne le bon exemple, elle demeurait encore fort ignorante de celle qu'on puise dans les livres ; ce qui avait surtout contribué au développement de son intelligence, c'était la conversation de sa mère ; celle-ci ne se lassait jamais d'interpréter les pensées qui se présentaient à cette jeune et naïve intelligence si récemment sortie des mains de son Créateur.

La petite Hélène attendait avec une manifeste impatience le voyage en Angleterre, mais ses espérances devaient être déçues par un évènement funeste qui déchira le cœur de cette petite fille noble et aimante, et porta la désolation au foyer de M. de Macis.

Peu de temps après la Comédie à Marada, l'enfant tomba malade ; pendant plusieurs jours elle fut dans les agitations d'une fièvre violente ; madame de Macis ne la quitta point aussi longtemps que la maladie eut quelque apparence de danger : ses craintes s'étant enfin dissipées, M. de Macis lui conseilla de se reposer, tandis que la fidèle Marie veillait à côté de l'enfant.

Le Commandant ayant fait chercher M. de Macis, la nuit était déjà fort avancée lorsque le médecin revint chez lui. Sa femme lui ouvrit la porte. — Charles,lui dit-elle, notre enfant est retombée dans ses convulsions..... monte, je t'en prie.

— L'as-tu mise au bain ?

— Oh, oui ! j'ai fait tout ce que tu m'as dit ; au moment où tu frappas, je sortais de la pharmacie, ou j'étais allée pour prendre le restoratif que tu lui as préparé, mais je n'ai pu le trouver.

— Parce que je l'avais monté, en disant à Marie que je le plaçais sur la tablette supérieure, en cas qu'Hélène eût une nouvelle attaque ; pourquoi ne te l'a-t-elle pas dit ?

— Pauvre fille ! elle avait si peur, elle savait à peine c